

Elles racontent
pour que ça compte :
paroles de jeunes
Africaines

Young African
girls: stories
that count



**EQUI
POP.
ORG**

Crédits

Interviews : Bénédicte Fiquet

Illustrations : Hector Sonon ©

Création graphique : Jean-Luc Gehres
www.welcomedesign.fr

Coordination générale : Aurélie Gal-Régniez

Comité de rédaction : Nora Le Jean,
Dominique Pobel, Eva Razafinarivo,
Nicolas Rainaud

Secrétaires de rédaction : Robert Toubon,
Nicolas Rainaud

Traduction : Fanny Bourgeois

Impression : Simon Graphic, Ornans

Ce document est imprimé sur
du papier certifié.

*Une publication soutenue par le ministère des
Affaires étrangères français.*

Credits

Interviews: Bénédicte Fiquet

Illustrations: Hector Sonon ©

Graphic design: Jean-Luc Gehres
www.welcomedesign.fr

Coordination: Aurélie Gal-Régniez

Editorial board: Nora Le Jean,
Dominique Pobel, Eva Razafinarivo,
Nicolas Rainaud

Sub-editors: Robert Toubon,
Nicolas Rainaud

Translation: Fanny Bourgeois

Printing : Simon Graphic, Ornans

Printed on certified paper.

*This publication was funded by the French Ministry
of Foreign Affairs.*

Introduction

Chacune a une histoire. Elles ont entre 14 et 18 ans et d'habitude, personne ne les écoute. Il n'y aurait d'ailleurs rien à entendre, même en tendant l'oreille : ces jeunes filles, étouffées par la pression sociale, ne s'expriment jamais.

Voici quinze récits de vie pour rompre le silence. Ils vous sont contés par quinze jeunes filles béninoises, burkinabè ou nigériennes qui se souviennent de leur enfance, lèvent le voile sur leurs conditions de vie et partagent leurs aspirations.

Leurs cas ne sont malheureusement pas isolés. Ce recueil pourrait faire des millions de pages, si l'on donnait la parole à chaque jeune fille « laissée pour compte ». Car, au-delà de chaque spécificité personnelle, un schéma récurrent se dessine. Ces jeunes filles sont confrontées à la pauvreté et à la discrimination. Non légitimes pour faire valoir leurs droits et leur intégrité, et dépourvues d'accès à l'information et aux services de prévention, de protection et de soins, elles sont victimes de viols et de divers abus, parfois quotidiens. Elles n'ont pas accès à la scolarité et peuvent difficilement acquérir une autonomie socioprofessionnelle ou économique. Elles ont des enfants trop tôt et trop rapprochés, souvent non désirés. Elles n'ont pas les moyens de protéger leur santé et courent notamment des risques importants de mourir en couches ou de contracter le VIH.

Les histoires d'Angèle, Larissa, et Safiatou parlent d'elles-mêmes : malgré toutes les difficultés rencontrées, la plupart d'entre elles font preuve d'une grande motivation pour s'en sortir. Au niveau individuel, elles sont prêtes à se battre pour casser le cercle de la pauvreté et lutter contre un phénomène d'exclusion qu'elles n'ont pas choisi.

Mais les normes sociales forment un obstacle qui ne se surmonte que collectivement. Celles qui voudraient suivre des études n'en ont pas la possibilité ; celles qui travaillent sont peu ou pas rémunérées ; celles qui sont violées sont vues comme des filles faciles.

Si, malgré leur volonté, les jeunes filles qui se racontent dans ce recueil finissent souvent par renoncer à leurs droits les plus fondamentaux, c'est bien parce que les mécanismes sociaux sont cadencés. Et toujours le même ressort psychologique : la jeune fille se demande si ce qui lui arrive n'est pas de sa faute.

Une société peut-elle perdurer quand une partie de sa jeunesse, a priori force vive du développement, est mise de côté ? Les décideurs doivent s'interroger et apporter des réponses dans les plus brefs délais. Il est impératif d'infléchir les stratégies publiques et de réorienter les budgets en faveur des filles en général, et de ces jeunes filles laissées pour compte en particulier. De telles décisions sont justes. Justes, mais aussi efficaces, car elles constitueront un puissant levier de développement et de transformation vers une société plus égalitaire. Il ne faut plus attendre.

Les résultats ne se mesureront pas à court terme ni seulement par des chiffres car le travail à faire est avant tout un travail sur les mentalités. La finalité, bien sûr, est à l'échelle de la société et de l'individu. Le succès, ce serait, dans une ou deux générations, un nouveau recueil témoignant, pour les enfants ou petits-enfants d'Asseta, Kadidia et Zeinabou, de parcours de vie empreints d'égalité des chances, de justice sociale, et de droits à faire ses propres choix.

Les récits présentés ici sont 15 extraits d'entretiens recueillis par une journaliste experte genre, Bénédicte Fiquet, et une socio-anthropologue, Nora Le Jean, auprès d'une trentaine de filles. Pour respecter leur anonymat, les prénoms, les noms et les localités ont été modifiés. Ces jeunes filles ont été rencontrées dans le cadre de projets menés par des ONG locales (Asmade au Burkina Faso, Ceradis au Bénin, Lafia Matassa au Niger), en collaboration avec Équipes & Populations.

Introduction

They all have a story. They are between 14 and 18 and usually, nobody listens to them. There would be nothing to hear anyway, even if you listened carefully: these girls are stifled by social norms – they never speak.

Here are fifteen personal stories that will break the silence. Fifteen girls from Benin, Burkina Faso or Niger remember their childhood and lift the veil on their living conditions. They also share their aspirations.

Their situation is unfortunately not an isolated case. This publication could be a million pages long, if every “girl left behind” had spoken: beyond personal specificities, a pattern arises. Millions of girls face poverty and discrimination. They cannot build the legitimacy to enjoy their rights and ensure their physical well-being. They do not have access to information or to prevention and protection services and care. They are victims of rape and other abuses, sometimes on a daily basis. They are out of school and have the greatest difficulty acquiring professional and economic independence. They give birth too young; their pregnancies are not spaced enough, and often unwanted. They do not have the means to preserve their health. They face great risk of dying while giving birth or of getting AIDS.

The stories of Angèle, Larissa, and Safiatou speak for themselves: in spite of all the obstacles encountered, most of them show a strong dedication to find a way out. At the individual level, they are ready to fight this circle of poverty, even though they have not chosen to be excluded in the first place.

But social norms can only be overcome collectively. The girls who want to study, can't; the ones who work are not on a decent wage or on nothing at all; the ones who have been raped are seen as “easy lays”.

If, despite their strong will, the girls who tell their stories in this publication often end up giving up their most basic rights, it is indeed because the social mechanisms are locked. The same psychological shift always applies: the girl wonders if she is not the one doing things wrong.

Can a society thrive if part of its youth, supposed to be its living force, is put aside? Decision-makers must ask themselves the right questions and bring fast answers.

It is urgent to bend public strategies and redirect budgets towards girls in general, and these girls left behind in particular. Such a decision will be fair. Fair, but also efficient, as it will trigger development. There is no more time.

Results will not be measured through figures only. The final goal is the individual level. True success would be if we could, in a generation or two, print a new publication with Asseta, Kadidia and Zeinabou's children or grandchildren telling us about lives marked by equality, social justice, and the right to make one's own choices.

These stories are fifteen excerpts taken from thirty interviews of girls conducted by a journalist, Bénédicte Fiquet, and a socio-anthropologist, Nora Le Jean. In order to preserve their anonymity, the first names and the names of places have been modified. These girls were interviewed within the framework of the projects carried out by local NGOs (Asmade in Burkina Faso, Ceradis in Benin, Lafia Matassa in Niger), in collaboration with Equilibres & Populations.

Angèle

Angèle a 17 ans. Il y a deux ans, elle a été violée par son petit ami. À la suite de ce viol, elle est tombée enceinte, ce qui l'a contrainte à quitter l'école et à abandonner ses projets d'avenir. Aujourd'hui vendeuse de rue, elle est quotidiennement confrontée au harcèlement sexuel et aux tentations de l'argent facile. Ce témoignage illustre comment le contrôle social qui s'exerce sur les jeunes filles pèse sur leur estime de soi et accroît les dangers auxquels il est censé les soustraire.



J'ai dû abandonner l'école à 15 ans, parce que je suis tombée enceinte. Aujourd'hui, ma fille a 2 ans. Je n'étais qu'en 6^{ème}, alors que j'avais pour objectif de poursuivre jusqu'à la 3^{ème}. Lorsque tu atteins la 3^{ème}, tu fais de l'informatique, et si tu quittes à ce niveau, tu peux assister l'institutrice en classe d'intégration (*classe préparant au CP*). C'est le métier que je voulais faire.

J'avais prévu d'aller voir mon petit ami chez lui avec une copine de classe, mais elle n'a pas pu m'accompagner et j'ai décidé d'y passer quand même en coup de vent, parce que j'avais cours juste après. Je n'étais pas vierge – j'ai eu mon premier copain à 14 ans – mais je n'avais jamais couché avec celui-là. Nous en parlions souvent et je lui avais demandé de patienter. C'était un élève du collège. Ça ne faisait qu'un mois que nous étions ensemble. Je ne me sentais pas prête, je voulais attendre pour mieux le connaître, pour savoir s'il le méritait. Et puis ma tante, la personne qui m'a élevée, ne cessait de me mettre en garde contre le piège d'être enceinte. Quand je suis arrivée, il a insisté pour que nous couchions ensemble et comme je refusais, il a enfermé

mon cartable dans une armoire. J'étais coincée. Je ne pouvais pas aller en classe sans mon cartable. Comment aurais-je pu le justifier ? Ma tante aurait appris que j'étais allée chez un garçon. Il a fait ça avec beaucoup de violence, sans m'amadouer.

Quelques temps après, ma tante s'est rendu compte que je n'avais pas eu mes menstrues (*règles*) et elle m'a emmenée faire le test de grossesse. Des connaissances m'ont conseillé d'avorter mais ma tante disait qu'on pouvait en mourir. Elle est allée voir les tuteurs du garçon, qui se sont déchargés du problème en lui disant qu'il fallait porter l'affaire auprès des parents qui étaient restés au village. Très vite, le garçon a lui-même fui au village et je ne l'ai plus revu.

Une dame du quartier qui travaille dans une association de défense des droits des femmes souhaitait le poursuivre mais ma tante s'y est opposée. Elle estime que ce qui m'est arrivé est de ma faute, que je l'ai bien cherché... Moi non plus, je n'y étais pas favorable. Je connais une fille dont les parents ont porté plainte à la suite d'un viol (*Paradoxalement, avant notre entretien, Angèle ne faisait pas le lien entre*

la possibilité de poursuivre en garçon en justice, de porter plainte après un viol et le fait que le viol soit puni par la loi. « Je sais que j'ai subi un viol, mais je ne savais pas que c'était puni par la loi ni qu'il y avait une loi contre ça. Je pensais que si vous êtes violée, c'est votre problème », nous a-t-elle confié). Avant, elle était très communicative, maintenant que tout le monde le sait, elle n'ose plus parler à personne.

Quand ma grossesse s'est sue, les gens du quartier ont commencé à me dénigrer. Il y avait ceux qui m'insultaient en face et ceux qui le faisaient dans mon

dos. Mais même si ce n'est pas direct, il y a toujours quelqu'un pour te rapporter ce qu'on a dit sur toi.

Je me sens coupable, je n'aurais jamais dû aller seule chez ce garçon.

Mon village d'origine est Bohicon, à 120 km au nord de Cotonou.

Quand j'avais 3 ans, ma mère a divorcé de mon père. Ma tante

paternelle m'a très vite récupérée et je ne l'ai plus jamais revue. Le

mari de ma tante est polygame. Il a 17 enfants à charge : ceux de ses

deux femmes et des enfants hors mariage. Nous vivons dans une

maison en dur de trois chambres et un salon. Ma tante est vendeuse de

condiments et de fruits. Son mari travaille au port de Cotonou, je ne sais pas exactement ce qu'il fait.

Quand j'étais encore à l'école, j'aidais un peu ma tante à la vente, en faisant une tournée par jour

comme vendeuse ambulante. Aujourd'hui, je fais trois tournées : la première de 11h à 14h, la seconde de 15h à 17h et la dernière de 19h à 21h. Je vais de

quartier en quartier, parfois je fais du porte-à-porte. Certains clients te proposent d'acheter tout ton

étalage en échange de relations sexuelles. Il y a ceux qui te prennent par la taille, ceux qui te donnent un

coup sur les seins ou sur les fesses. Quand j'étais plus jeune, j'étais fréquemment victime d'attouche-

ments. Aujourd'hui, je n'ai plus la langue dans ma poche et c'est plus rare. Mais parfois je n'arrive pas

à y échapper. Et même si je me suis aguerrie, il y a encore des endroits qui continuent à me faire peur.

Quand il fait sombre, j'ai trop peur. Le plus grand danger, ce sont les hommes.

Il y a aussi ceux qui ont la langue mielleuse, qui te proposent des cadeaux, un mobile, des chaussures,

un sac... C'est dur de refuser parce que cet argent, c'est tentant. J'aimerais pouvoir être à la mode, avoir

toutes ces petites choses de femme. Mais mon sexe ne vaut pas ça.

C'est avec le « kapot kiosque » que j'ai mieux compris la contraception. Je suis allée dans un centre

de santé. On m'a fait une piqûre pour trois mois. Les

gens racontent que la contraception donne des maladies et

empêche d'être enceinte définitivement. J'ai hésité mais les

informations que j'ai reçues au « kapot kiosque » m'ont rassurée.

Le centre de santé n'est pas dans mon quartier, sinon je n'y

serais pas allée. Même ma tante ne le sait pas. Si on apprend que

vous prenez une contraception, on vous fait une mauvaise réputation.

On dit de vous que vous êtes une pute, que « la porte est ouverte ».

Pour éviter cet avis négatif, il faudrait que les filles qui prennent une contraception

ne disent pas « oui » à tous les hommes. Et puis, si vous avez des relations avec plusieurs personnes,

la contraception, ça ne suffit pas. Il faut utiliser des préservatifs, sinon vous pouvez attraper des

maladies. Avant j'utilisais les préservatifs. Mais aujourd'hui, je n'ai qu'un seul copain, la piqûre ça suffit.

Mon copain est soudeur. J'aimerais que ce soit une relation qui conduise au mariage. Je ne sais pas

quand ce sera possible. Je n'ai plus envie de vendre, mais c'est ma tante et moi qui nourrissons toute la

famille. Quand je ne vends pas, je m'occupe de ma fille... Je n'ai plus de loisirs comme mes copines de

l'école qui, elles, continuent d'évoluer dans leurs études. Je voudrais entrer en apprentissage de coiffeuse.

Pour ça, il faut que j'économise. Ça prendra du temps pour réunir l'argent.

Certains clients
te proposent
d'acheter tout
ton étalage en
échange de
relations
sexuelles.

Angèle is 17. She was raped by her boyfriend two years ago. She got pregnant from that rape, which forced her to leave school and give up on her plans for the future. She is now a street vendor and is faced on a daily basis with sexual harassment and the temptation of easy money. Her testimony illustrates how social control weighs down on girls' self-esteem and increases danger instead of protecting them from it.

I had to drop out of school when I was 15 because I got pregnant. My daughter is 2 now. I was only in 6th grade back then, whereas I wanted to go until 9th grade. When you get to 9th grade, you start learning IT, and if you complete the class you can be a teacher assistant in integration class (*preparatory level before 1st grade*). That's what I wanted to be. I had planned to go round my boyfriend's house with a girlfriend of mine. In the end she couldn't make it and I decided to go anyway, just for a little while before my lesson. I wasn't a virgin anymore - I had my first boyfriend at age 14 - but I had never slept with this one. We talked about it a lot and I had asked him to be patient. He was in my school. We had only been together for a month and I didn't feel ready for it. I wanted to get to know him better, to see if he deserved it. Also my aunt - who raised me - was constantly warning me about the risk of getting pregnant. When I arrived, he insisted that we had sex and as I refused, he locked my schoolbag in a closet. I was stuck. I couldn't go to class without my bag. How to justify it? My aunt would have found out I had been at a boy's house. He did his business, very violently. He wasn't tender with me at all. Sometime later, my aunt realized I hadn't had my period and she took me to the clinic to do a pregnancy test. Some women we know were telling me to get

an abortion, but my aunt told me abortion could kill you. She went to the boy's tutors. They said it wasn't their problem and that she had to explain the case to his parents, who lived in a village. Soon, the boy himself fled back to his village. I never saw him again. There's a lady in the neighborhood who works in a women's rights organization. She wanted to find the boy and sue him, but my aunt refused. She thinks I can only blame myself for what happened, she says I asked for it. I didn't want to report it either. I know a girl whose parents filed a complaint after she got raped (*Quite paradoxically, before our interview, Angèle didn't seem to have established a link between the possibility of filing a complaint after a rape and the fact that rape is punishable by law.* "I know I was raped, but I didn't know it was against the law, or that there was a law against rape. I thought that if you got raped, it was just your problem to deal with" *she said.*) She used to be a very lively and talkative girl. Now that everyone knows about her rape, she is too ashamed to speak with anybody.

When the news spread that I was pregnant, people in the neighborhood started to badmouth me. Some would insult me to my face, others in my back. But even when they don't do it directly, there's always someone to tell you what's been said about you. I

feel guilty. I never should have gone to that boy's house on my own.

Originally, I'm from Bohicon, a village located 120 km north of Cotonou. My parents divorced when I was 3. My paternal aunt soon took me in and I never saw my mother again. My aunt's husband is polygamous. He has 17 dependent children – including children he had with his two wives and children born out of wedlock. We all live in a concrete house which has three bedrooms and a living room. My aunt sells condiments and fruits. Her husband works in the port, but I'm not sure what he does exactly.

When I was still going to school, I used to help my aunt with the selling and do one round a day on the street. Now I'm on three rounds a day: one from 11 am to 2 pm, one from 3pm to 5pm, and the last one from 7pm to 9pm. I go to different neighborhoods, and sometimes I even do door-to-door selling. Some clients offer you to buy you whole stock in exchange for sex. Some take you by the waist, some grab your breasts or your bum. When I was younger, I used to get touched a lot. Now that I dare protesting, it's become less frequent. But sometimes I just can't avoid it, and even though I'm tougher than I used to be, some places still scare me. Darkness frightens me a lot too, but men are the biggest danger.

Some of them put sugar on their lips to get you. They offer to buy you things, like a mobile, some shoes, a handbag... It's hard to refuse, all that money is very tempting. I wish I could be fashionable and have all these girly things. But my sex is worth a lot more than that.

The 'Kapot-Kiosque' taught me what birth-control really was. I then went to a healthcare center when they gave me an injection for three months. People say that contraceptive methods can give you diseases and prevent you from ever having children. So I wasn't sure, but the information I received at the kiosk comforted me. The healthcare center is obviously not in my neighborhood. I wouldn't have gone, otherwise. Even my aunt doesn't know about it. If people find out that you're using contraception, you get a bad reputation. People say you're a slut, 'open' to everything and everyone. To avoid that reputation, girls who use contraceptives should stop sleeping around. Also, if you have sex with multiple partners, contraception isn't enough. You have to use condoms, otherwise you can get diseases. I used to use condoms. But now that I have a serious boyfriend, the injection is enough.

My boyfriend is a welder. I would like to marry him, but I don't know when it will be possible. I don't want to be a seller anymore, but the whole family depends on the money my aunt and I make. And when I'm not selling, I look after my daughter... I don't have fun activities like my friends from school have. And they learn more every day, too. I would like to start a hairdressing apprenticeship. I have to save money for it, and I know it will take time.



Asseta

Asseta, 17 ans, mère d'un enfant de 2 ans, vit dans un quartier très démunie où sévit le banditisme et où il faut être « dure » pour survivre. Lors de notre entretien, la jeune fille n'a cessé de laisser sourdre une grande colère, colère qu'elle finira elle-même par définir comme une colère contre la pauvreté.



Je veux me marier avec le père de mon fils et vivre avec lui, mais mes parents refusent que je me marie sans faire une grande cérémonie. C'est leur condition. Je suis leur seule fille, ils veulent le mariage avec tous les parents et une troupe de danse. Ça vaut dans les 500 000 francs ! Où va-t-il trouver cet argent là ?

Je l'ai connu à 13 ans, pendant un baptême qu'il y a eu dans la cour. C'est un cousin de ma marâtre, un Burkinabè rentré de Côte d'Ivoire. Il a autour de 26 ans. Je voulais faire la fête de fin d'année et je lui avais dit que j'avais un problème d'argent. Il en a profité. Pour m'avoir, il m'a dit qu'il me donnerait l'argent. Je me suis livrée et après on s'est suivis. On s'est amusés comme ça et je suis tombée enceinte à quinze ans.

Ma mère s'est rendu compte de ma grossesse avant moi parce qu'elle vérifiait toujours mes règles. Elle était furieuse mais elle a traîné avant d'informer mon père. Elle a duré quatre mois sans rien dire. Quand il l'a appris, il a voulu me chasser mais ma mère n'a

pas voulu. Pendant la grossesse, je ne sortais plus. Avant d'accoucher, je ne savais rien sur l'accouchement. On me disait seulement « pour accoucher, il faut beaucoup pleurer ». Quand je demandais par où le bébé sort, on me répondait : quand ça va t'arriver, tu verras par où il passe. Je croyais qu'on allait m'ouvrir le ventre...

Au cours de l'accouchement, j'ai été déchirée. On m'a dit que c'était à cause de l'excision. Si j'ai une fille un jour, je ne l'exciserai pas, parce que c'est interdit. Mais je trouve que c'est mieux d'enlever le clitoris. C'est trop gros. Il y a une petite de la cour qui n'a pas été excisée et quand elle pisse, les gens se moquent d'elles. Ils disent qu'elle pisse comme un garçon.

Finalement, j'étais contente d'avoir un enfant. Il y a des gens qui cherchent et qui n'en ont pas. Les voisins n'ont appris la situation qu'à la naissance de mon fils. Je sais qu'on dit des choses sur moi. Mais je ne crains pas la bagarre. Celui qui n'a pas peur de moi, qu'il vienne me le dire en face. Ma mère me

défend. Elle dit : « Ma fille vaut mieux. Au moins, elle a accouché. Tandis que vos filles, elles, elles ont fait des avortements ». Quand je m'assois avec les filles du quartier, je leur dis : « Si j'avais fait comme vous, je n'aurais pas d'enfant pour me servir ».

C'est le père de mon enfant qui n'a pas voulu que je fasse l'avortement. Il disait que c'était comme un assassinat. Moi, je n'étais pas contente parce que ma grossesse m'empêchait de sortir. J'aurais avalé les comprimés qu'on prend contre *Ouaga 2000* (nom populaire donné à la *leishmaniose*). On dit que ça marche. C'est facile à trouver, tu peux envoyer un enfant acheter ça au marché. Depuis, j'ai appris par l'Asmade que les avortements clandestins pouvaient être mortels. Maintenant, avec le père de mon enfant, on utilise des capotes.

Il voudrait que je l'appelle « mon mari » mais moi je continue à l'appeler le « père de mon enfant ».

Si je vivais avec lui, je mangerais mieux parce qu'il y aurait moins de bouches à nourrir. En faisant un petit commerce, je pourrais l'aider à épargner pour le mariage. Mais mes parents disent que si je bouge sans être mariée, je ne pourrais plus remettre les pieds chez eux.

Avec ma famille, on vit dans une maison de dix tôles, les murs sont tous en train de tomber. On est nombreux là-dedans : mon père, ma mère, mes quatre petits frères et mes trois grands frères. Dans la cour, il y a aussi ma marâtre avec ses deux petits-enfants parce que leurs parents n'ont pas les moyens de les nourrir. Mon père est tailleur. C'est souvent dans les fêtes qu'il vend, sinon ça ne marche pas. Deux de mes grands frères tournent pour vendre des cassettes radio et le troisième aide quelqu'un dans une quincaillerie. On ramène tous quelque chose.

Moi, je travaille dans une concession pour 6 000 francs par mois (9 euros). Mais pour avoir les 6 000, il faut prier, supplier la patronne. Si tu as utilisé du savon pour laver tes vêtements, elle l'enlève. Si tu as cassé une assiette, si elle t'a donné un médicament, elle l'enlève. Le mois peut passer, elle te paye pas. Présentement, j'ai un mois de salaire chez ma

patronne. Le dimanche, j'achète des arachides et je tourne avec mon assiette (*plateau porté par les vendeuses ambulantes*). Si je sors deux fois, je peux avoir 250 ou 500 francs (0,38 ou 0,76 euro).

J'aimerais bien vivre au village de ma mère. Avant, j'allais chez mes oncles pendant les vacances. Je m'y sentais bien. Ici, on paye la nourriture et ça ne suffit pas. Au village, on ne paye pas la nourriture et on en a assez. J'en parle souvent à ma mère, mais elle ne veut pas que j'y aille avec mon fils. Il y a des sorciers là-bas, des mangeurs d'âme. Moi-même, quand

j'étais enfant, les sorciers ne m'ont pas lâchée. Ce sont mes grands-parents qui m'ont sauvée avec des médicaments.

J'ai commencé à travailler pour une patronne à douze ans. Les injures, ça manquait pas. C'est moi qui ai voulu travailler pour payer ma scolarité. Avant, jusqu'au CE2, c'est un oncle, qui nous soutenait beaucoup, qui

payait pour moi. Mais il est mort. J'ai payé l'école du soir jusqu'au certificat d'études primaire. J'aimais beaucoup l'histoire, l'Antiquité... Pour le collège, j'ai fait le tour des établissements pour m'inscrire. Mais c'était trop d'argent, j'ai dû arrêter. Ça m'a fait mal, mais je n'avais pas de solution. Avec l'Asmade, j'ai pu reprendre pour la 6^{ème} en cours du soir. Je suis contente.

Si je continue, j'aurai la chance de devenir quelqu'un dans la vie. Je connais des personnes qui étaient en primaire avec moi qui sont devenues douaniers. Mon rêve, ce serait d'avoir un restaurant. Depuis que je vais aux causeries de l'Asmade, je me suis calmée. Avant j'aimais beaucoup la bagarre. Que tu sois un vieux ou un enfant, si tu me provoquais, je ne me gênais pas pour réagir. Mais on ne gagne rien à ça, alors que si tu es posée et si tu donnes des conseils, tu reçois des bénédictions. L'Asmade m'a aussi appris des choses sur l'hygiène qui me servent pour mon travail. Mais je voudrais me mettre à mon compte. Avec ma patronne, c'est trop d'emmerdements. Pour l'instant, je reste parce que j'attends qu'elle me paye le mois qu'elle me doit.

J'ai commencé à travailler pour une patronne à douze ans.

Dès que je le pourrai, je préparerai des aliments comme le haricot pour les vendre autour de la gare. Quand on vend à l'assiette, on se fait insulter. On dit des filles qui tournent avec l'assiette qu'elles sont des bâtardes, qu'elles trient les hommes pour ne coucher qu'avec les riches. Mais au moins, je n'aurai personne sur le dos et si ça marche bien, les 6 000 francs, on peut les faire en dix jours.

Il y a des filles à l'assiette qui sont violées, mais si je reste prudente, on pourra pas me violer. Je ne suis pas les hommes comme ça. Quand je me laisse payer des bières ou à manger, dès que j'ai assez bu et que je suis rassasiée, je dis que je vais aux toilettes et je disparaissais. Parfois, ça m'arrive de me retrouver nez à nez avec un monsieur qui m'a payé des Guinness. S'il n'est pas fort, je m'en fous, on peut se frapper. Sinon, je m'enfuis et le lendemain, je prends ma chicotte au cas où. Je n'ai pas l'intention de coucher avec ces hommes, je préfère les feinter. La pauvreté, ça me met en colère. Quand tu as tous ces problèmes de pauvreté, tu es obligée de boire pour arrêter de penser.



Asseta is 17. She has a two-year-old child and lives in a very poor, crime-ridden area, where one ought to be tough to survive. During our interview, Asseta let out a deep anger, which she herself defined as rage against poverty.

I want to marry the father of my child and I want to live with him, but my parents won't let me unless we have a big ceremony. I'm their only daughter, so they want the whole family to be there, and dancers too. That will cost like 500,000 francs! Where is he supposed to find that kind of money?!

I met him when I was 13, at a christening we had in the compound. He's a cousin of my step-mother's, a Burkinabe who came back from Ivory Coast. He's about 26. I wanted to go to the end-of-the-year celebrations, and I told him I couldn't afford it. He took advantage of that. He said he would give me the money if I slept with him. So I did, and we stayed together. We hung out and had fun and I got pregnant at age 15.

My mum found out I was pregnant even before I did, because she kept a close eye on my periods. She was furious but she only told my father after four months. When he heard, he wanted to throw me out but my mother refused. During pregnancy, I wouldn't get out of the house. Before I gave birth, I didn't know anything about delivery. All I heard was that it took a lot of tears to deliver a baby. When I asked which way the baby was supposed to come out, they said: when you're there, you'll know. I thought they would cut my belly open.

During delivery I got a tear. They told me it was because I was cut. If I have a daughter one day, I won't have her cut, it's forbidden now. But I still think it's better to cut the clitoris off. It's too big. There's this little girl from the compound, people laugh at her when she pees. They say she pees like a boy. In the end, I'm quite happy I have a child. Some people want children and can't have any. My neighbors only found out after my son was born. I know they're

talking behind my back, but I'm not afraid to fight. If somebody has a problem with me, I want them to say it to my face. My mother defends me. She says "My daughter's better. At least she had her baby. Your daughters, they all got abortions". When I see girls from the neighborhood, I tell them "If I'd done what you did, I wouldn't have a kid to serve me".

It was the father of my child who refused the abortion. He said it was like murder. Me, I was upset because I couldn't get out. I would have taken the pills they give you to treat *Ouaga 2000* (popular name given to *leishmaniasis*). They say it works. It's easy to find, you can even send a child to buy it on the market for you. Since then, Asmade told me that secret abortions could kill you. Now, me and the father of my child, we use condoms.

He wants me to call him my husband but I always say he's 'the father of my child'. If I lived with him I would eat better because there would be less people to feed. If I set up a small business I could help him save money for our wedding. But my parents told me that if I moved out while I'm still unmarried I could never come back to their house again.

I live with my family in a ten-tin house. The walls are falling apart. There are too many people in there: my father, my mother, my four little brothers and my three older brothers. My step-mother also lives in the yard, with her two grand-children, because their parents can't afford feeding them. My father is a tailor. He mostly sells during celebrations. Other than that he doesn't sell much. Two of my older brothers walk around selling cassette players, and the third one is helping out in a drugstore. We all bring some money home.

I work in a compound for 6,000 francs (9 euros) a

month. But if I want my 6,000, I got to beg my employer. If you use soap to wash the clothes, she takes it off your wage. If you break a plate or if she gives you some medicine, she takes it off your wage. A month can go by before she pays you. Right now, she's a month late on my wages. On Sundays, I pick peanuts from the field and take up the plate (*street vendors' plate*). If I do two rounds, I can get 250 to 500 francs (0.38 to 0.76 euro).

I'd like to go live in my mother's village. I used to go visit my uncles during vacation time. I liked it there. Here, you have to pay for your food and you never get enough. There, you don't pay for it and you get by. I talked to my mum about moving there, but she doesn't want me to take my son there. They have marabouts, soul-eaters. When I was little they got me. My grandparents saved me by giving me medicine. I was 12 when I started working for my employer. In-sults would flow. It was me who decided to work to pay for my school fees. Before that, up until 3rd grade, one of my uncles who helped us out a lot used to pay for me. But he died. So I paid for evening classes myself until I passed the certificate of primary education. I used to love history, especially ancient history... I tried to enroll in secondary school, but it was too much money. I had to stop. It was really hard but I had no choice. Thanks to Asmade, I'm now attending evening classes for 6th grade. I'm glad.

If I carry on, I can really get to be someone. Some people I did primary with have become border control officers. My dream would be to have my own restaurant. Since I started going to the Asmade meetings, I'm a lot better-tempered. I used to really like fighting. If someone provoked me, even an old man or a child, I would defend myself all right. But nothing good ever comes out when you react like that, whereas if you're calm and you give people advice, they give you their blessing. Asmade also taught me things that are useful in my job. But I would rather be self-employed. My employer is a pain in the ass. I'm only staying for now because she owes me a month's wage. When it's possible, I'll switch to processing beans and selling them around the station. When you're a plate vendor (*street vendor*), you get insulted. People say that girls who carry

the plate are bastards who only sleep with the richest men. But at least I won't have anybody breathing down my neck and if it goes well, I can make the 6,000 francs in ten days. Some plate girls get raped, but I'll be careful not to give them a chance to rape me. I don't follow men easily. I sometimes let them buy me beers or some food, but as soon as I'm full, I tell them I'm going to the bathroom and I take off. Sometimes I bump into a man who bought me some Guinness. If he's not too strong, I don't care, I'll fight him. If he is, I run off and take my whip with me the next morning, just in case. I don't mean to sleep with those men; I just like to trick them. Poverty makes me angry. When you're poor, you have to drink so you can forget about your problems.

Carine

Carine a 14 ans. Elle habite un petit village du sud du Bénin, chez sa belle-famille, dans une concession de cases en banco recouvertes de tôle. Le village de ses parents est à 50 kilomètres. Victime d'un mariage forcé à l'âge de 13 ans, elle est tombée très vite enceinte. C'est la troisième épouse d'un mari âgé d'environ 25 ans. « J'aurais aimé qu'on me laisse grandir », a-t-elle répété à plusieurs reprises au cours de l'entretien.



J'ai accouché de ma fille à 13 ans, il y a un peu plus d'un an. J'étais préparée à avoir des enfants : quand je voyais des mères, je trouvais ça bien, mais j'aurais voulu avoir le temps de grandir. Mes amies me manquent. Ma maman me manque aussi. Elle ne vient pas souvent me voir, et ma belle-famille affirme qu'une fille mariée avec un enfant ne peut pas aller rendre visite à sa famille comme ça. J'aurais pu continuer à aller au champ tout en m'amusant. Avant d'être mariée, à la pause du midi, j'en profitais pour courir, gambader... j'aimais beaucoup ça. Mais maintenant, avec l'enfant, je n'ai plus le temps. Parfois, avec la femme de mon beau-frère, qui a à peu près mon âge, je joue en cachette de ma belle-mère aux claquettes (*jeu qui consiste à taper dans les mains de l'autre tout en sautillant*). Si ma belle-mère nous surprend, elle crie que des mères n'ont plus l'âge

pour ça. C'est dur. J'ai une sorte de dégoût. J'en perds l'appétit et j'ai du mal à expliquer pourquoi je me sens dans cet état. Je n'arrive pas à pleurer mais ça me fait très mal. Le seul moment où je retrouve de la joie, c'est quand je participe au programme. Mon père a deux femmes et dix enfants. Ma mère est la seconde femme, je suis la seconde de ses cinq enfants. Mes deux plus jeunes frères sont au CP et au CE1. Moi et mon frère aîné ne sommes jamais allés à l'école. La toute dernière n'y va pas non plus. Quand je demandais à mon père de m'y envoyer, car j'enviais les autres enfants qui y partaient le matin, il disait qu'il n'avait pas les moyens de payer les frais d'écologie, et si j'insistais, il me donnait une raclée. J'ai été mise en apprentissage à 10 ans, pour apprendre la coiffure, mais mon père m'en a retirée très vite pour que j'aille au champ. J'ai d'abord

refusé. Mon père m'a pourchassée toute une journée pour me rosser et j'ai dû céder. Mon frère aîné, lui, est en apprentissage en maçonnerie.

J'avais un peu plus de dix ans quand un monsieur que j'avais rencontré sur un chemin m'a fait la cour en me disant qu'il voulait m'épouser. Comme je refusais en disant que j'étais trop jeune, il a répondu que toutes les filles servent le même prétexte, alors qu'elles fréquentent des garçons en douce. J'ai refusé de lui dire où j'habitais mais il a fini par me retrouver et à parler à mes parents. Je ne sais pas

les mots qui sont sortis de cette rencontre, mais le jour même de la cérémonie de mes premières menstrues (règles), alors même que j'étais encore sur la natte, il est revenu accompagné de membres de sa famille avec des cadeaux :

de la vaisselle, des sodas, de l'alcool, des liqueurs... J'ai protesté, demandé à mes parents qu'ils refusent tous ces cadeaux, mais ils ont menacé de me frapper et j'ai fini par céder. Je ne comprenais pas ce qui se passait : pourquoi mes parents, qui ne connaissaient pas cette famille, acceptaient de me donner à cet homme ? Les cadeaux avaient scellé l'accord du mariage et, six mois plus tard, je vivais définitivement dans ma belle-famille.

Dans un premier temps, mes parents ne m'y envoyaient que pour de courts séjours de moins d'une semaine. Je dormais dans la chambre de ma belle-mère ou de ma belle-sœur. Mon mari faisait du tapage, il disait qu'il me voulait avec lui mais ma belle-mère estimait que j'étais trop jeune. Un premier mois s'est écoulé. Puis, un jour que j'avais été envoyée chez eux, j'ai trouvé la maison désertée. Tout le monde avait quitté les lieux à l'exception de mon mari. Je me suis demandé si c'était un coup monté. Mon mari a fermé la porte de la chambre à clef, et comme je repoussais ses caresses, il m'a jetée violemment sur la couchette pour l'acte sexuel. De retour chez moi, je me suis confiée à ma mère. Elle n'était pas d'accord. Elle trouvait qu'il fallait me laisser grandir. Mais ma belle-mère est venue la supplier de me laisser revenir, et un mois après, mes parents me renvoyaient là-bas pour quatre jours.

On m'avait réservé une chambre rien que pour moi. La nuit, j'allais quand même rejoindre ma belle-sœur dans la sienne. Le troisième soir, elle a fui sa propre chambre et c'est mon mari que j'ai vu arriver. Cette fois là, ça a été très douloureux et j'ai saigné. Je lui disais d'arrêter, que maintenant il avait consommé tous ses cadeaux et que je ne lui devais plus rien. Ça ne l'a pas arrêté. Il m'a dit que ma mère faisait du bruit comme ça, mais qu'elle se calmerait vite.

Avant mon mari, je n'avais jamais vu d'homme nu. J'étais encore toute petite quand mes parents ont

tenu à ce que je remplace les shorts par les pagnes. Et quand mes seins ont commencé à pousser, ils renvoyaient même mes amies à coups de chicotte, pour éviter que je ne me laisse entraîner par de mauvaises fré-

quentations. Je savais que les enfants naissaient d'une relation entre un homme et une femme, mais je ne savais pas précisément comment. Mes parents ne m'avaient jamais rien dit à propos des relations sexuelles. Les seuls conseils qu'ils m'avaient donnés étaient relatifs aux bonnes manières, comment je devais me comporter : respecter mon mari et ma belle-famille, ne pas m'emporter, etc...

C'est avec le second rapport sexuel que je suis tombée enceinte. Quand ma mère l'a su, elle a considéré que c'était le problème de ma belle-famille, que je ne pouvais plus rester à la maison. Au début de ma grossesse, je me suis demandé s'il fallait que je garde l'enfant. Mais comme j'étais déjà mariée, j'ai pensé que je n'avais plus qu'à l'accepter. Et c'est avec le cœur gros que je m'en suis remise à Dieu. Je m'en veux surtout de ne pas m'être suffisamment défendue la seconde fois. J'aurais dû crier davantage. Depuis ce temps, mon mari ne m'approche plus vraiment. Pas plus d'une fois par mois. Moi, je n'en ai jamais envie. Je suis sa troisième épouse. Il a renvoyé la première parce qu'il la soupçonnait d'infidélité, et la seconde a quatre enfants.

Quand je vois mes anciennes copines, qui ont fini l'apprentissage et qui peuvent s'offrir ce qu'elles veulent alors que moi, qui travaille tout le temps, je n'ai rien, ça me fait mal. J'aimerais avoir une maison

J'ai accouché de ma fille à 13 ans.

en dur comme on en voit à la télé. Je regrette de ne pas avoir appris un métier pour être indépendante de mon mari. J'aimerais être une fonctionnaire dans un bureau ou une commerçante sur le marché. C'est pénible de demander pour tout. Je vais au champ, je transforme les noix de palme pour en faire de l'huile, mais c'est ma belle-mère qui gère tout l'argent. Avec les activités du programme, j'ai appris à faire des gâteaux. J'ai hâte qu'on soit à la fin des travaux champêtres pour en vendre. Si le capital vient de moi, je pourrai disposer des bénéfices mais si ça vient de ma belle-famille, il faudra que je lui remette. Et comme dès que j'ai de l'argent, je dois le remettre à ma belle-mère...

J'ai une cousine qui va à l'école. Je l'encourage beaucoup pour qu'elle continue. Je fais tout pour convaincre ma mère d'envoyer ma petite sœur à l'école. Elle répond qu'elle n'a pas les moyens de payer les frais de scolarité. Ma fille aussi, je voudrais qu'elle aille à l'école plus tard. Je le dirai à mon mari, je passerai par d'autres personnes pour essayer de le persuader. Mais s'il s'entête, que pourrai-je

faire ? Les hommes ont tellement d'autorité... À 25 ans, mon mari a déjà cinq enfants et sa famille dit que chaque femme doit en faire au moins cinq. S'il a les moyens, il enverra peut-être quelques enfants à l'école, et ce sera les garçons...

Finalement, mon mari et ma belle-famille s'occupent plutôt bien de moi. Quoiqu'ils ne soient pas plus riches que mes parents, ils me nourrissent bien et me soignent bien. Ils sont contents de moi parce qu'avec le programme, j'ai appris à tenir une maison propre et qu'ils profitent aussi des améliorations. Mon beau-père a interdit à tous les hommes de la famille de taper sur une femme. Il affirme que même mort, il reviendrait leur faire payer. Mais vraiment, ils auraient pu me laisser grandir.

Aujourd'hui, mon rêve serait de pouvoir retourner à l'apprentissage. Et puis, j'aimerais marquer mon village. Faire un acte qui marque positivement son évolution. Si j'avais du pouvoir, je n'accepterais pas que les femmes tombent dans le même piège que moi.

Carine is 14. She lives with her family-in-law in a tin-roofed banco hut compound, in a small village in Southern Benin. Her parents' village is located 50 kilometers away. Forcefully married at age 13, she soon became pregnant. She is the third wife of a man aged about 25. "I just wish they'd let me grow up", she said several times during our interview.

I had my daughter when I was 13, just over a year ago. I wanted to have children one day: whenever I saw mothers with their children, I always knew I would have some. I just wish I'd had the time to grow up and be a child myself. I miss my friends. I miss my mum too. She doesn't come very often, and my family-in-law says that married girls, especially mothers,

can't go visit their family just like that. I could still be working in the fields and having fun. Before I got married, at lunch break, I used to skip and run around... I really enjoyed that. Now, with the child and all, I don't have time anymore. Sometimes, with my sister-in-law – she's about my age – we hide from my mother-in-law and play *claquettes* (children's

game where you clap in each other's hands while skipping). If my mother-in-law catches us, she yells that mothers are too old to play like that. It's hard. It makes me feel kind of sick. I'm losing my appetite and I find it hard to explain why I feel so low. I can't even cry, but it hurts. My only moments of joy are when I'm at the program.

My father has two wives and ten children. My mother is his second wife, and I'm the second of her five children. My two youngest brothers are in 1st and 2nd grade. My older brother and I never went to school. My youngest sister doesn't go either. I used to be jealous of the other children when they left for school in the morning. But whenever I asked my father to let me go, I said he couldn't afford the fees. And if I insisted, he hit me hard. When I turned 10, I was sent to apprenticeship to learn hairstyling. But my father took me out very soon after to send me to the fields. At first I refused, but my dad ran after me the whole day to beat me, so in the end I gave in. My older brother is a mason apprentice.

I was just over 10 when a man I met on the road started to court me and told me he wanted to marry me. I refused and said I was too young for that. He replied that all girls gave the same excuse, but still met with boys in secret. I refused to tell him where I lived but he managed to find me and asked to talk to my parents. I don't know what was said then, but the very day we celebrated my first period, as I was still on the mat, he came back with all his family and lots of presents: dishes, sodas, alcohol, liquors... I protested and begged my parents to refuse those presents, but they threatened to beat me and in the end I gave up. I didn't understand what was going on. Why would my parents, who didn't know that family, accept to give me to that man? Presents sealed the deal and six months after that, I was moving in for good with my family-in-law.

In the beginning, my parents only sent me there for short stays – less than four days. I slept with my husband's mother or with his sister. My husband would make a fuss and say he wanted me to sleep with him, but my mother-in-law thought I was too young. A month passed by. And then, when I arrived at their house, I found the place empty. Everyone had gone

but my husband. I wondered if it was being set up. My husband locked the bedroom's door and, as I was reluctant, he threw me on the bed violently to have sex with me.

When I came back home, I told my mother about it. She disapproved. She thought they weren't letting me grow. But my mother-in-law came and begged her to let me go back there. A month later, my parents sent me back for four days. They had given me my own room, but I would still go join my sister-in-law at night. On the third night, she left her own room and my husband came in. It was very painful and I bled. I told him to stop, that he'd got all his presents and that I didn't owe him anything anymore. It didn't stop him. He told me my mother was fussing about, but that she would soon calm down.

Before my husband, I'd never seen a naked man. I was still very young when my parents insisted I wore pagnes and not shorts. And when my breasts started to grow, they would whip my friends away to make sure I stayed clear from bad influences. I knew that, to have children, men and women had to have some kind of contact, but I didn't know how. My parents had never told me anything about sex. The only advice they ever gave me was about manners, how I had to behave, to respect my husband and his family, to never lose my temper...

That second intercourse got me pregnant. When my mother found out, she said it was the responsibility of my husband's family, and that I couldn't stay home. At first, I didn't know whether to keep the child or not. But since I was married, I figured I had no choice but to accept it. I was very sad but I left it in the hands of God. More than anything, I blame myself for not protesting enough the second time. I should have screamed louder. Since then, my husband doesn't touch me much. No more than once a month. And me, I never want to. I'm his third wife. He got rid of the first one because he thought she was unfaithful, and the second one has four children. When I see my old friends who have completed the apprenticeship and can afford whatever they fancy when I got nothing, even though I work really hard, it hurts. I want a concrete house, like you see in the movies. I wish I'd learnt an office, I wish I

didn't depend on my husband. I'd like to work as a civil servant in an office or as a vendor on the market. It's annoying to always have to ask. I do work in the fields, I collect palm nuts to make oil, but my mother-in-law keeps all the money. With the program's activities, I've learnt how to bake cakes. I'm looking forward to the end of the harvest season so I can go sell cakes. If the input is mine, I can keep the benefits. But if it comes from my family-in-law, I will have to give them the money. And since I already give them all the money I make...

One of my cousins goes to school. I encourage her to carry on. I do everything I can to convince my mother to send my little sister too. She says she can't afford the fees. I would like my daughter to go to school too, when she's old enough. I'll tell my husband. I'll even tell other people to try and convince him. But if he refuses, what can I do? Men have so much power... My husband is 25, he already has five children, and his family says that each woman must have at least five. He might send some of them to school if he can afford it, but it will be the boys...

My husband and his family actually take quite good care of me. Even though they're not any richer than my own family, they feed me well and keep me healthy. They're happy with the program, because I've learnt how to keep a house properly and they benefit from it. My father-in-law has forbidden all the men in the family to ever beat a woman. He said that even when he's dead, he would come back and they'd feel sorry. No but seriously, they really could have let me grow up.

Right now, my biggest dream is to go back to apprenticeship. Also, I'd like to play a role in my village, to do something that would bring a positive evolution. If I had power, I wouldn't let any woman fall in the same trap I did.



Estelle

Estelle a 16 ans. Elle habite dans un petit village du sud du Bénin, non loin de l'endroit où elle a grandi. La relation qu'elle entretient avec un mari beaucoup plus âgé est empreinte de tabous, de méfiance et de crainte.



Dans ma belle famille, il y a une femme à qui j'aimerais ressembler. Elle s'appelle Juliette. Elle cultive ses champs et fait de la transformation alimentaire, ce qui lui permet de faire aussi du commerce. J'espère qu'en développant des activités de petit commerce, j'aurai la possibilité de devenir comme elle. Mon malheur, c'est de ne pas avoir pu continuer l'école. Avec un diplôme, on peut devenir enseignante, travailler dans la police, ou passer des concours pour travailler dans l'administration. La pauvreté qui empêche d'aller à l'école, c'est ça le vrai problème.

Je suis la cinquième enfant de la deuxième femme de mon père. La première femme de mon père a eu cinq enfants également.

À la mort de mon père, ma mère s'est remariée très

vite. Ça n'a pas plu à la famille de mon père, et ma tante a tenu à me garder alors que j'avais à peine quatre ans. Ma mère a fini par me laisser à ma tante au bout d'un an, après avoir eu un enfant avec son nouveau mari. Cette séparation a été dure. Ma mère me manquait beaucoup. Comme elle habitait loin, je ne la voyais pas plus de trois ou quatre fois par an. Je me souviens qu'elle m'apportait des cadeaux...

Ma tante vivait avec trois co-épouses et mon oncle avait une vingtaine de personnes à charge. Dès l'âge de 5 ans, j'ai commencé à aider ma tante à vendre de la moutarde et de l'akassa (*maïs*). À l'école, j'étais parmi les meilleures, mais ma mère envoyait de moins en moins d'argent et mon oncle n'était plus d'accord pour financer les frais d'écolage, qu'il payait déjà pour deux de ses enfants. En plus, je n'ai

jamais eu d'acte de naissance alors que c'est un document nécessaire pour l'inscription à l'examen de passage au collège. Régulariser ma situation aurait demandé des frais supplémentaires. Du coup, j'ai été enlevée de l'école en CM2. J'ai eu beaucoup de mal à l'accepter. Je voulais rejoindre ma mère, qui m'avait promis qu'elle ferait les démarches nécessaires pour que je puisse m'inscrire à l'examen, mais ma tante m'en a dissuadée. Elle me disait que ma mère ne pensait qu'à me marier. J'étais tiraillée, mais l'idée d'un mariage avant même d'avoir un métier me terrorisait. Je ne voulais pas me retrouver entièrement dépendante d'un mari ou de ma belle-famille. C'est comme ça que ma tante m'a mise à 13 ans en apprentissage chez une couturière. À la même époque, j'ai commencé à fréquenter un garçon que j'avais rencontré chez ma cousine et que je connaissais depuis que j'étais enfant. Ça a fini par se savoir, et

comme ma tante n'avait pas les moyens de payer mes frais d'apprentissage, elle a proposé à ce garçon de me donner en mariage, s'il prenait ces frais à sa charge en guise de dot. Il a accepté. J'étais en troisième et dernière année d'apprentissage quand je suis tombée enceinte. J'ai mis quelques mois à réaliser ce qui m'arrivait, car j'avais très peu d'informations sur ce qu'étaient les signes d'une grossesse. Quand j'ai réalisé, j'étais désespérée, je voulais avorter mais ma famille s'y est opposée. D'une fille qui avorte une fois, on dit vite que c'est une professionnelle de l'avortement. C'est arrivé à une amie, qui a dû quitter le village tellement les gens lui avaient fait une mauvaise réputation. Alors pour moi, on a précipité le mariage et je suis allée vivre dans ma belle famille.

La première fois que j'ai accepté de faire l'amour avec celui qui est devenu mon mari, j'avais un peu plus de 13 ans et lui environ 27 ans. Avec les copines de mon âge, j'avais entendu dire que quand on faisait l'amour, on était « déviergée », mais le mot restait très vague pour moi. En fait, je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Sur le moment, j'ai eu très

peur, j'en suis restée tout ébahie, je l'ai supplié d'arrêter. Il m'a écouté. Puis, peu de temps après, il me l'a redemandé et je me suis laissé faire.

Depuis la naissance de ma fille, je redoute de retomber enceinte. Les anciens disent qu'un homme ne doit plus toucher sa femme le temps qu'elle nourrit l'enfant, c'est-à-dire pendant trois ans. Mais quand je me refuse à mon mari, il devient si mécontent que je finis par céder. Au début, il m'a proposé d'utiliser des préservatifs, mais je n'avais pas confiance. Mes belles-sœurs me disaient de me méfier, qu'il était capable de prendre un préservatif

qu'il aurait déjà utilisé avec des copines de l'hôtel où il travaille. Même les préservatifs neufs me faisaient peur. Les gens disent que ça donne des maladies. Aujourd'hui, après les séances éducatives, je suis un peu moins craintive, mais ce n'est pas à la femme de proposer ça, alors je ne dis rien.

Je regrette la vie que j'avais chez ma tante. Ma belle-famille m'a beaucoup reproché de ne pas être assez sociable, de rester dans mon coin au lieu de participer à la vie de la concession. Avec la naissance de ma fille, leur hostilité s'est d'abord accrue. Aujourd'hui, nos rapports commencent à se stabiliser. Mais mes relations avec ma première co-épouse restent très difficiles. Elle me regarde toujours d'un sale œil. Dans les premiers temps, pour lui montrer que je souhaitais me rapprocher d'elle, je lui avais proposé de l'accompagner à la cérémonie de décès de son père. C'est à cette occasion qu'elle a fait une photo de ma fille, qu'elle n'a jamais voulu me donner. Peu de temps après, je suis tombée malade. Elle a dû utiliser la photo pour me marabouter. Le plus jeune frère de mon mari m'avait mise en garde, il se méfiait de cette famille. J'aurais dû l'écouter.

Un jour, j'ai demandé à mon mari de prendre notre fille pour aller me laver. Ça l'a mis en colère, il disait que ce n'était pas à lui de s'occuper du bébé, que je devais l'amener à ma co-épouse... Mais j'étais bien décidée à ne pas confier ma fille à cette femme mal intentionnée. Comme je lui tenais tête, mon mari a

La pauvreté qui empêche d'aller à l'école, c'est ça le vrai problème.

voulu me rosser. Un ami de la famille, puis une tante se sont interposés, et mon mari a fini par prêter serment qu'il ne recommencerait plus. Mais je ne suis pas tout à fait sûre de sa parole, et même si je n'irais pas jusqu'à dire que je vis dans la peur, je me méfie. Et pour éviter de le provoquer, parfois je préfère rester silencieuse.

Depuis que nous sommes toutes petites, on nous menace de ça. Les mères sont les premières à dire : « Fais pas ta paresseuse, fais pas ton impertinente. Plus tard, si tu es paresseuse, si tu ne prépares pas bien le repas à ton mari, si tu lui manques de respect, attends-toi à ce qu'il te tape dessus ».

Ce qui me chagrine le plus, c'est d'avoir interrompu mon apprentissage avant d'avoir eu mon diplôme. Heureusement, mon mari m'a acheté une machine à coudre et je commence à avoir quelques commandes. C'est ce qui me rend le plus heureuse. En y ajoutant les friandises que j'ai appris à faire pendant les séances éducatives et que je vends un peu au marché, je ne suis plus complètement dépendante de mon mari. Même s'il tient toujours à savoir combien je possède exactement, pour ne me donner que lorsqu'il est sûr que je n'ai plus rien, ce que je n'apprécie pas du tout.

Estelle is 16. She lives in a small village in Southern Benin. She grew up in the same area. Her relationship with her – much older – husband is imbued with taboo, suspicion and fear.

In my family-in-law, there is a woman called Juliette. I want to be like her. She works in the fields and does food processing so she can also sell. I'm hoping to develop a small business, and to do what she does. I really wish I could have stayed in school. When you have a degree, you can be a teacher, work for the police or take tests to work in the administration. Poverty keeps you out of school, that's the real problem.

I'm the fifth child of my father's second wife. His first wife also had five children. When he died, she remarried real soon. My father's family didn't approve and my aunt insisted to take me in. I was barely 4. After a year, my mother had a child with her new husband and she left me with my aunt. The separation was really hard. I missed my mum a lot. And because she lived quite far away, I would only see

her three or four times a year. I remember that she used to bring me presents...

My aunt lived with three co-wives and my uncle had about twenty people to feed. When I turned 5, I started helping my aunt sell mustard and akassa (corn). At school, I was one of the best pupils, but my mother was sending less money and my uncle refused to pay for my fees, given he was already paying school fees for two of his own children. Also, you need a birth certificate to enroll in the entrance exam for secondary school, and I never had one. Getting one would have cost even more. So they took me out of school in 5th grade. It was very hard. I wanted to go back to my mum, because she'd promised me she would do what it took to enroll me in the entrance exam. But my aunt talked me out of it. She said my mother only wanted to get me married. It

was a tough decision to make, but I was terrified by the idea of getting married before having an occupation. I didn't want to depend entirely on my husband or on his family. So I stayed and when I was 13, my aunt sent me as to a seamstress, as an apprentice.

Around the same period I started to see a boy I'd met at my cousin's. I'd known him since I was a child. As always, the news spread, and since my aunt couldn't afford my apprenticeship fees any more, she told the boy he could marry me if he paid for them, as a dowry. He agreed. I was in my third and final year of apprenticeship when I got pregnant. It took me several months to figure out what was going on, because I knew very little about the symptoms of pregnancy. When I realized, I was desperate. I wanted to get an abortion but my family refused. A girl who gets an abortion, even once, gets bad-mouthed all the same. It happened to a friend of mine, who had to leave the village because people had destroyed her reputation. So in my case, we rushed the wedding and I went to live with my husband's family.

The first time I agreed to have sex with the man I then married, I was just over 13 and he was about 27. Friends of my age had told me that when you had sex, you were 'unvirgined', but it was all very vague in my mind. I actually had no idea about what was going to happen. When he started I got really scared. I was in shock, I begged him to stop. He did. Then, soon after that, he asked me to do it again, and I gave in.

Since my daughter was born, I'm scared of getting pregnant again. The elders say that a man must not touch his wife as long as she breastfeeds the child, so usually three years. But whenever I push my husband away, he gets so mad that I always wind up giving in. At first, he offered me to use condoms, but I didn't trust condoms. My sisters-in-law told me not to trust him, that he could use a condom he'd already used with girls from the hotel he works in. I didn't trust unused condoms either. People say they give you diseases. Now that I go to the educational sessions, I'm not as scared. But it's not for women to talk about it, so I keep quiet.

I miss the life I had with my aunt. My husband's family blames me for not being sociable enough, for keeping to myself and not being involved in the compound's life. When my daughter was born, they became even less friendly. Now our relationship is starting to settle. But things are still very difficult with the first co-wife. She always looks at me bad. At the beginning, I offered to accompany her to her father's funeral, to show her I wanted to bond. That's when she took a picture of my daughter. She's always refused to give it to me. Soon after that I got ill. I bet she used the picture to cast a marabout spell on me. My husband's youngest brother had warned me about that family. I should have been more careful.

One day, I asked my husband to take our daughter with him so I could go wash. He got really mad. He said it wasn't his job to take care of a baby and that I should give it to the co-wife... But I wasn't going to give my baby to that evil woman. So I protested, and my husband tried to hit me. A friend of the family and an aunt came between us and my husband had to swear he wouldn't do it again. But I'm not completely sure he won't. I wouldn't say I'm scared of him, but you know, I don't trust him completely. Sometimes I choose to shut up, just to avoid provoking him.

That's what we girls hear from the day we were born. Our mothers are the first ones to say "Don't be lazy, don't be cheeky. When you're married, if you're lazy, or if you don't cook properly, or if you don't respect your husband, he'll beat you".

The thing I regret most is to have dropped my apprenticeship before I graduated. Luckily, my husband bought me a sewing machine and I'm starting to get a few orders in. That's what makes me happy. With that and the sweets we learnt how to make in the educational sessions and I'm now selling on the market, I don't completely depend on my husband anymore. But he always wants to know exactly how much I've got, and he only gives me money when he's sure I have nothing left. I hate that.



Gisèle

Gisèle a 17 ans. Privée de lien affectif dès le plus jeune âge, son rêve de former coûte que coûte une famille stable la rend particulièrement naïve et la met à la merci d'hommes sans scrupules.



J'ai été orpheline très petite. J'ai quelques souvenirs de ma mère mais aucun de mon père. Lui, je ne l'ai vu qu'en photo. Quand ma maman est morte, c'est sa grande sœur qui m'a recueillie. Elle vit de la vente du poisson et son mari est professeur dans une école primaire privée. Leurs quatre enfants allaient dans l'école de leur papa. Moi, je suis allée dans une autre école mais je n'ai fait que la classe d'intégration (*classe entre la maternelle et le CP*) car les enseignants me tapaient trop et j'ai refusé de continuer. Ma tante me battait aussi beaucoup, elle me frappait à coups de bâton ou de palette (*grande cuillère de bois pour tourner la pâte*).

Un jour, j'avais une dizaine d'années, j'ai entendu dire qu'une enfant du quartier s'était échappée et qu'elle était restée introuvable. J'ai décidé de faire

pareil pour mettre fin aux coups de ma tante. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire, je voulais juste m'enfuir de la maison. J'ai erré deux jours et deux nuits. Quand la nuit tombait, je n'étais pas tranquille mais personne ne m'a ennuyée. Finalement, j'ai été repérée par quelqu'un d'un foyer pour enfants perdus, où j'ai passé quelques jours avant d'être ramenée au domicile de ma tante. Je m'étais plu au foyer. Il y avait beaucoup de jeux, beaucoup d'enfants avec lesquels je m'amusais. Cette fois-ci, c'est le mari de ma tante qui m'a frappée. Heureusement, je ne suis pas restée longtemps chez eux. Après ma fugue, ils m'ont envoyée chez une autre tante. Elle était beaucoup moins riche qu'eux, mais je l'aimais bien, j'étais contente.

Toute la famille vit dans deux pièces, l'une en dur et

l'autre en claie (*branchage*). Ma tante est couturière, son mari militaire, et leurs quatre enfants sont déjà grands. Je n'ai pas travaillé tout suite dans la maison, c'est après un petit moment que j'ai commencé à faire la vaisselle, la lessive... Si je faisais une bêtise, ma tante s'énervait, mais elle ne me tapait pas.

J'avais dans les 13 ans quand un monsieur qui fréquentait la maison s'est mis à me draguer. Comme ma tante n'était pas d'accord, j'ai couché avec lui en cachette. Il me donnait de l'argent, ce qu'il me disait me plaisait... La deuxième fois, je l'ai avoué à ma tante, qui m'a amenée à l'hôpital pour faire le test de grossesse. J'étais enceinte.

Au début, le monsieur, il devait avoir environ vingt ans, il a pris ses responsabilités. Il disait qu'il voulait m'épouser. Je suis allée le rejoindre dans sa famille, qui m'a bien accueillie. Mais au cours de ma grossesse, je suis tombée très malade et ses parents ne m'ont pas fait hospitaliser. C'est ma tante qui s'en est chargée. À ma sortie de l'hôpital, elle a considéré que la famille n'avait pas su prendre soin de moi et elle a refusé que je retourne chez eux. Je regrette beaucoup sa décision. Si je n'avais pas quitté le monsieur, je serais encore avec lui et nous aurions formé une famille.

J'ai accouché de jumeaux. Une fille et un garçon. À cinq mois, ils ont fait une anémie. Il fallait les perfuser. Selon ma tante, c'était à la famille de leur père que revenaient les frais de la perfusion. Ils ont accepté d'emmenager les enfants à l'hôpital, mais ensuite ils les ont emmenés au village. Depuis, ils n'ont jamais voulu me les rendre et je n'ai plus revu mes enfants. Ils n'ont jamais répondu aux convocations que ma tante a demandé à la police d'envoyer. Elle continue les démarches mais sans résultats. Pour moi, ça a toujours été très douloureux. Pendant des mois, je n'ai fait que pleurer. Ce n'est que maintenant, presque cinq ans après, que je m'habitue un peu à la situation.

Aujourd'hui, je suis vendeuse ambulante de poisson et d'akassa (*maïs*). Le poisson, je le vends pour le compte de ma tante, je lui remets tout ce que je gagne dessus. C'est elle qui me nourrit et m'habille. L'akassa, c'est pour moi, je mets l'argent de côté. J'aimerais pouvoir faire aussi le poisson à mon compte, mais je n'ai pas l'argent pour investir.

Je vais de quartier en quartier. J'évite à tout prix les lieux où se pratique le vaudou. Ces endroits là sont trop dangereux. C'est pour les vendeuses les plus jeunes que vendre dans la rue est le plus

difficile. Elles peuvent se faire braquer leur argent ou bien les gars cherchent à les impressionner pour les convaincre de voler leur tutrice. Par contre, tu ne peux pas échapper aux hommes qui essaient de te toucher les seins ou les fesses. Même si tu les injuries, il y en a toujours un qui arrivera à te coller. Parfois, tu peux aussi te faire attraper et le monsieur te prendra par force.

Ça m'est arrivé alors que je faisais du porte-à-porte pour vendre. Je connais le monsieur, c'est lui qui nous enseigne le catéchisme. Il m'a demandé d'entrer dans la pièce et puis

il m'a tiré à lui. Je n'en ai parlé qu'à des amies du catéchisme, je ne voulais pas de problème. Depuis ma grossesse, ma tante ne cesse de me répéter qu'elle ne veut plus que je sois mêlée à de sales trucs, qu'elle a déjà perdu trop de temps et d'argent à cause de moi. Quand tu es violée, ce n'est pas toujours sûr qu'on insulte le monsieur, mais c'est sûr, que toi, tu te feras insulter. Quand je le vois, je voudrais me venger mais je n'ai pas la force d'essayer et je me tais. Je ne suis pas la seule fille à y être passée. J'espère qu'il finira par être dénoncé. Depuis, je ne rentre plus dans les maisonnées.

Il y a aussi les hommes qui te proposent de l'argent, un mobile ou même de t'épouser si tu quittes ta tutrice. Parfois, ça me plaît de les écouter. Mais parfois

Quand tu es
violée, ce n'est
pas toujours sûr
qu'on insulte le
monsieur, mais
c'est sûr, que
toi, tu te feras
insulter.

ça m'énerve, parce que je me suis déjà fait piéger et je ne veux pas que ça recommence. Le monsieur m'avait dit qu'il était riche, que son papa était riche, qu'il n'était pas marié et qu'il allait m'épouser. Je suis sortie avec lui jusqu'à ce que j'apprenne qu'il avait déjà une femme. Maintenant, j'attends le mari que Dieu veut bien me donner.

J'aimerais pouvoir quitter la maison de ma tante. Je ne m'y sens plus la bienvenue. J'ai l'impression qu'ils veulent se débarrasser de moi. Pour un rien, je me fais crier dessus. Mais je n'ai nulle part où aller. Heureusement qu'il y a le projet, car sinon je n'ai personne sur qui compter.

Gisèle is 17. She was deprived from emotional bonds at a very early age and she is now eager to start her own stable family, at any price. This makes her a prey for unscrupulous men.

I was very little when my parents died. I have a few memories of my mother, but none of my father. I only ever saw pictures of him. When my mum died, her older sister took me in. She sells fish, and her husband is a teacher in a private elementary school. Their four children went to that same school. I went to another school, but I only did the integration grade (*between infant school and 1st grade*) because the teachers beat me up too bad so I refused to stay. My aunt would hit me a lot too, with a stick or a palette (*large wooden spoon used to stir the dough*).

One day, I must have been around 10, I heard about a girl from the neighborhood who'd run off and was nowhere to be found. I decided to run away myself, so I wouldn't have to take my aunt's beatings any more. I had no idea of what I would do, I just wanted to run away from the house. I wandered for two days and two nights. I was a bit scared when night came, but no one bothered me. In the end somebody from a lost children's home spotted me. I spent a few days there before I was sent back to my aunt's place. I liked the children's home. There were plenty of games and plenty of other children to play with. And that time, when I came back to my aunt's it was

her husband who hit me. Luckily I didn't stay long. Soon after I ran away, they sent me to another of my aunts. She was nowhere near as rich, but I liked her, I was happy to move in.

The whole family lives in two rooms – one's in concrete and the other one in claie (*branches and mud*). My aunt is a seamstress, her husband is a soldier and their four children are grown up. At first I wasn't working in the house. But after a while I started doing the dishes, washing clothes... Whenever I did something wrong, my aunt would get angry, but she never hit me.

I was about 13 when a man – a friend of the family – started to flirt with me. My aunt disapproved, so I slept with him in secret. He would give me money and tell me things I liked... The second time we had sex, I confessed it to my aunt. She took me to the hospital to take a pregnancy test. I was pregnant.

At first, the man – he was about 20 – was responsible. He said he was going to marry me. I went to live with his family, who accepted me well. But while I was pregnant I got really sick and his parents didn't take me to the hospital. My aunt had to do it. When I got out, she judged that the man's family hadn't taken

care of me and she didn't let me go back there. I really regret that decision. If I hadn't left the man, we'd still be together and we would have a family.

I gave birth to twins. A boy and a girl. When they were 5 months old, they got anemia and needed intravenous drip. My aunt said it was for their father's family to pay for it. They agreed to take the twins to the hospital, but then they took them to the village. Since then, they refuse to let me see my children. They never replied to the summons my aunt asked the police to send. My aunt keeps trying, but nothing's working. It's been very hard for me. I did nothing but crying for months. I'm just starting to make my peace with it now, after nearly five years. Now I sell fish and akassa (corn) on the streets. I sell the fish for my aunt; I give her all the money I make on it. She feeds me and pays for my clothes. The akassa money is all for me though. I'm saving it. I would like to sell fish for myself too, but I don't have enough money to invest.

I sell in various neighborhoods. I completely avoid the places where they do voodoo. It's too dangerous. Selling on the streets is especially hard for the youngest girls. They can get robbed, or they get manipulated by men who convince them to rob their tutor. There's one thing none of us can ever avoid: men who try and grope your bum or your breasts. No matter how hard you yell at them, there's always one who gets away. Sometimes they even catch you and force you to have sex with them.

It happened to me one day I was door-to-door selling. I knew the man, he's the man who teaches us catechism. He asked me in and then he pulled me towards him. I only told some catechism friends about it, I didn't want to get in trouble. Since I got pregnant, my aunt keeps telling me that I have to stay clear of the dirty stuff, that she's already spent too much time and money on me. When you get raped, the guy might not get insulted, but you can be sure you will. Whenever I come across him, I wish I could get my revenge, but I'm too weak to even try, so I just shut up. I'm not the only one he had. I'm hoping that one day he'll get reported. I don't go into the houses anymore.

Some men also offer you money, or a cell phone, or they even tell you they'll marry you if you leave your tutor. Sometimes I like listening to them. But sometimes I get upset, because it's already happened to me once and I don't want to go through that again. The man had told me that he had money, that his father had money too, that he was single and willing to marry me. I went out with him until I found out he was already married. Now, I'm just waiting for the husband God will give me.

I wish I could move out of my aunt's house. I don't feel welcome there anymore; I think they want to get rid of me. I get yelled at for nothing. But I don't have anywhere to go. I'm glad the project exists; otherwise I would have no one to rely on.



Gloria

Gloria a 17 ans. Envoyée dès l'âge de 5 ans comme petite bonne à Cotonou, elle a eu son premier enfant à 12 ans, très vite après son retour au village.



Mon père a deux femmes, sa première a six enfants et ma mère cinq. Je suis la quatrième de ma mère. Lorsque j'avais environ 5 ans, un homme est venu dans mon village. Je ne sais pas s'il avait un lien de parenté avec ma famille, on m'a juste dit qu'il cherchait une vidomégon (*petite bonne*) pour sa femme et que j'allais partir avec lui. Au village, je connaissais des petites filles qui étaient parties comme ça, mais dans ma famille, j'étais la première. Ma mère n'y était pas favorable. Elle prévoyait la maltraitance. Mon père assurait que l'on pouvait faire confiance à cet homme et, pour m'amadouer, on m'a promis que ma tutrice m'enverrait en apprentissage. J'étais très malheureuse. À Cotonou, je n'ai réussi à dormir qu'après plusieurs mois. Ma tutrice me réveillait très tôt le matin. Je devais balayer, faire la cuisine, servir... Mais je ne savais encore rien faire. On m'en demandait trop. On ne tenait pas compte de mon jeune âge. Ma tutrice me battait sans arrêt, elle allait jusqu'à me mordre. Quoi que je fasse, elle me disait que je faisais mal. Du coup, je ne savais plus moi-même quand je faisais les choses bien ou

mal. Parfois je m'enfuyais de la maison pour éviter la bastonnade. Je trouvais refuge auprès de la sœur de mon tuteur, qui était une dame compatissante. Mon tuteur, lui, ne me maltraitait pas. Il donnait même de l'argent à ma tutrice pour mon petit-déjeuner, mais il partait souvent en voyage, et quand il n'était pas là, elle ne me donnait qu'une petite bouillie le matin. À midi, je finissais les restes des enfants. Quand je me couchais le soir, je n'étais jamais rassasiée.

À mon arrivée chez mes tuteurs, leurs deux enfants étaient encore des bébés. On a grandi ensemble, on s'entendait bien. Leur mère ne les maltraitait pas. Quand ils ont commencé à aller à l'école, ça m'a fait très mal. Ça rendait ma situation encore plus insupportable. Moi, je n'y suis jamais allée. Seuls deux garçons des enfants de mon père ont été scolarisés. Ils sont aujourd'hui au collège. Deux autres de mes frères ont été envoyés à 10 ans au Nigéria pour des travaux champêtres.

En six ans, je n'ai jamais revu mes parents. Mon tuteur voyageait trop pour les amener à Cotonou, et eux n'auraient pas su se débrouiller pour s'y rendre

seuls. Je n'avais qu'un rêve : rentrer au village. Un jour où ma tutrice avait redoublé de violence et que j'avais fui chez la sœur de mon tuteur, la dame a eu pitié. Elle m'a confié à un chauffeur qui m'a ramenée chez moi. J'avais 11 ans.

Mon père était étonné que mes tuteurs n'aient pas tenu leur promesse, mais il voulait me renvoyer chez eux. Je l'ai supplié, j'ai menacé de me suicider. J'étais tellement désespérée que je pensais vraiment le faire. Ma mère a réussi à le convaincre de me garder. Il a dit que dans ces conditions, je n'avais plus qu'à attendre de trouver un mari. Ma mère s'est quand même arrangée pour me payer l'apprentissage. Dans l'atelier de couture, la patronne nous donnait aussi des coups, mais c'était des punitions collectives et j'étais tellement heureuse d'être en apprentissage que ça me passait au-dessus de la tête. L'année suivante, mon père est décédé, ma mère s'est retrouvée seule pour toutes les dépenses, et j'ai dû abandonner. La scolarité de mes frères a été prise en charge par mes oncles.

Quand j'avais environ 12 ans, la mère d'un monsieur que je ne connaissais pas est venue demander ma main à mes grands frères.

Ils lui ont dit de voir avec les anciens. Le lien a été accepté. Ensuite, un jeune homme est venu me faire la cour. C'était la première fois que quelqu'un faisait attention à moi. Il m'a plu, j'ai même eu le coup de foudre. Nous parlions et riions bien ensemble. J'étais favorable à ce mariage. Je lui ai demandé de revenir. Lorsqu'il est revenu, il était accompagné de son grand frère. Il m'a alors expliqué que le véritable prétendant n'était pas lui, mais son grand frère, qu'il m'avait fait la cour à sa place. J'étais tellement surprise que j'ai accepté la situation. Mon prétendant était beaucoup moins charmant. Il était timide, ne parlait pas beaucoup. Mais chaque fois qu'il me voyait, il me donnait de l'argent, 500 ou 1 000 francs.

Et puis surtout, il me promettait qu'avec lui, je pourrais reprendre l'apprentissage, qu'il m'achèterait tout le matériel. J'ai commencé à sortir avec lui.

Un de ses amis avait mis une case à sa disposition, où nous nous rencontrions seuls. Il me faisait quelques attouchements, me caressait les seins... C'est avec les copines de l'apprentissage que j'avais entendu parler de sexe. Certaines disaient qu'elles avaient couché avec leur mari une fois qu'il leur avait offert la machine à coudre, d'autres qu'elles

avaient accepté avant. Je savais que pour « coucher » ensemble, l'homme et la femme étaient nus, mais c'est tout. À la troisième rencontre dans la case de son ami, mon prétendant m'a demandé de coucher avec lui. Il m'a dit que c'était la condition pour qu'il tienne toutes ses promesses.

C'était très douloureux. Je sanglotais. J'ai tellement saigné qu'il a pris peur et qu'il est allé chercher sa grande sœur. Elle m'a donné un chiffon pour arrêter le sang. Quand je suis rentrée chez moi, j'étais si mal que ma mère s'est inquiétée. Mais comme mon prétendant m'avait demandé de garder le secret, je ne me suis pas confiée.

Ensuite, je ne l'ai plus revu pendant près de trois mois. Je pensais qu'il m'avait abandonnée. Il a fini par revenir avec sa grande sœur. Il a renouvelé ses promesses pour l'apprentissage devant elle. Du coup, je l'ai cru et j'ai accepté de le suivre. Il m'a assuré que le deuxième rapport ne ferait pas mal. C'était vrai. Depuis, j'y trouve aussi mon plaisir.

Un mois après, j'étais enceinte. Ma mère m'a injuriée. Elle a fait un tel scandale qu'une tante maternelle est venue me chercher. Les copines que je m'étais faites à l'apprentissage me conseillaient d'avorter pour rester à l'aise. Certaines l'avaient déjà fait et elles étaient prêtes à me donner des tisanes pour m'y aider. Mais ma tante s'y est complètement

Quand j'avais
environ 12 ans,
la mère d'un
monsieur que je
ne connaissais
pas est venue
demander ma
main à mes
grands frères.

opposée. Aujourd'hui encore, je me dis que ça aurait été la meilleure solution, que j'aurais pu finir mon apprentissage. Au bout de quinze jours, je me suis installée chez mon mari. Lui était ravi de la nouvelle de ma grossesse.

C'est enceinte de mon second enfant que j'ai entendu parler de contraception. J'ai bien pensé à prendre les comprimés, mais il faut que ce soit régulier. Et si un jour, je n'ai plus d'argent pour payer, ça n'aura servi à rien. De toute façon, j'ai perdu tout espoir d'aller en apprentissage. Je sais que mon mari ne tiendra pas ses promesses. Avec les enfants à charge, il n'en aura jamais les moyens. Avant, il réussissait à vendre une partie de sa récolte, mais aujourd'hui, nous consommons tout. Alors, quitte à aller aux champs, autant avoir des enfants. Mon premier accouchement a été une grande joie. Pour l'instant, nous réussissons à payer l'école de l'aîné, le second est mort à 9 mois parce que nous n'avions pas les moyens de soigner son anémie, et le troisième est encore trop petit.

Mon mari est un homme doux, nous ne nous querellons pas comme dans d'autres ménages. Nous vivons avec son petit frère et sa petite sœur. Je m'entends très bien avec elle. C'est plus difficile avec les autres personnes de la concession. Les femmes en particulier me traitent d'affamée parce que je suis arrivée chez mon mari avec seulement quatre pagnes. Aujourd'hui, ça va un peu mieux grâce aux frais de déplacement qu'on nous donne pour assister aux séances éducatives. Plutôt que de les utiliser pour le transport, je préfère acheter de quoi faire des pâtés et des petits gâteaux, comme on nous l'a appris, et les commercialiser. Du coup, je viens à pied, ça me prend presque quatre heures. Le lendemain, je suis épuisée, mais je suis si heureuse quand j'arrive à vendre un peu. Parfois, je travaille aussi sur le champ de quelqu'un d'autre. La période de sécheresse est la plus dure. Quand je n'ai vraiment rien à manger, je vais chez ma maman, qui fait de l'akassa (*maïs*) et qui m'en donne un peu pour moi et mes enfants. Quand tu as faim, c'est difficile parce que tu ne peux pas avoir l'esprit libre.

Gloria is 17. Gloria was sent to Cotonou to work as a little maid when she was only 5, and gave birth to her first child at age 12, shortly after she returned to her village.

My father has two wives. The first one has six children and my mother five. I'm my mum's fourth child. When I was about 5, a man came to my village. I don't know whether he was related to my family at all, I was simply told that he was looking for a vidomégon (*little maid*) for his wife and that I was to go with him. I had already seen some girls from the village go like that, but I was the first one to do it in my family. My mother didn't approve. She knew I wasn't going to be treated well. But my father

said the man could be trusted, and they sugar-coated it by promising my tutor would send me to apprenticeship.

I was very unhappy. Once in Cotonou, it took me several months to sleep properly. My tutor would wake me up at dawn. I had to sweep, and cook, and serve... but back then I didn't know how any of this was done. It was too hard. No one cared that I was too young. My tutor, she used to beat me up all the time. She would even bite me. Whatever I was doing,

I was doing wrong. So in the end I never knew myself whether I was doing things right or wrong. Sometimes I would run away to avoid the beatings. I could go to my tutor's sister, who was a nice, compassionate lady. My tutor, the husband I mean, didn't hit me. He even used to give his wife some money for my breakfast, but he was often away and when he was, she would only give me a little gruel in the morning. My lunch was her children's leftovers. When I went to bed at night, I was never full.

When I came to live with my tutors, their children were still babies. We grew up together, we got on well. Their mother didn't beat them. When they started going to school, it was really hard for me. It made my situation even less bearable. I never went to school. Out of all my father's children, only two boys were sent to school. Now they're in secondary. Two of my other brothers were sent to Nigeria to work in the fields when they were 10.

In six years, I didn't see my parents, not even once. My tutor travelled a lot, he had no time to drive them to Cotonou, and they wouldn't have known how to get here by themselves. I dreamed of one thing: go back to the village. One day, my tutor had been very violent and I ran to her husband's sister, who took pity and left me with a driver who took me home. I was 11.

My father was really surprised that my tutors didn't keep their promise, but he still wanted to send me back to them. I begged him not to. I threatened to kill myself. I was so desperate I would have done it. My mother managed to convince him to keep me with them. He said all right, but that I would have to find a husband. My mother found enough money to sign me up for an apprenticeship. In the sewing workshop, we got beaten too, but it was always collective punishments, and I was so happy to be an apprentice that I didn't care. The following year, my father died. My mum had to deal with all the expenses on her own, and I had to give up the apprenticeship. My uncle took over my brother's school fees.

When I was about 12, the mother of a man I had never met came and asked my brother to let me marry her son. They told her to go ask the elders, who agreed on the marriage. Then a young man

came and started courting me. It was the first time someone ever cared about me. I got to like him, I even had a massive crush on him. I wanted to marry him. I asked him to come back. When he did, his soldier brother was there. That's when he told me that the man I was actually marrying was not him, but his big brother, and that he had courted me on his behalf. I was so taken aback that I accepted the situation. My real suitor wasn't as charming. He was shy, didn't talk much. But he gave me money every time he saw me, 500 or 1,000 francs. And, more importantly, he promised me that he would let me resume my apprenticeship and buy me all the supplies. So I started to go out with him.

One of his friends had let him a hut where we could meet alone. He would feel me up a bit, touch my breasts... My apprentice friends had told me about sex. Some had told me that they'd slept with their husbands only after he'd bought them a sewing machine, others that they'd accepted before. All I knew was that to 'sleep together', the man and the woman had to be naked. The third time we met in his friend's hut, my suitor asked me to sleep with him. He told me it was the condition if I wanted him to keep his promises.

It was very painful. I cried. I bled so much that he got scared and went to get his older sister. She gave me a cloth to stop the bleeding. When I came back home, I was so upset that my mother got worried. But my suitor had asked me to keep it secret so I didn't say anything. He didn't come back in three months. I thought he'd abandoned me. In the end he came back, with his sister. He renewed his apprenticeship promise in front of her. So I believed him and I agreed to go with him. He said that the second time would not hurt. It was true. Since then, I too find pleasure in it.

A month after that, I was pregnant. My mother insulted me. She made such a scene that one of my maternal aunts took me in. My friends from the workshop told me to get an abortion, that it would be a relief. Some of them had done it, and they offered to give me infusions to help. But my aunt refused categorically. I still think it would have been the best option, because that way I would have completed

my apprenticeship. After two weeks, I went to live with my husband. He was very happy I was pregnant. I was pregnant with my second child when I heard about contraceptives. I considered taking the pill, but you have to take it every day, so if one day I can't pay for it, there's no point. I've given up my hope to go back to apprenticeship anyway. I know that my husband won't keep his promise. Now, with the children, he could never afford it. He used to sell part of his harvest, but now we eat it all. So if I'm going to work on the field, I'd rather have children. My first delivery was a great moment of joy. So far, we've managed to pay for the eldest's school. The second one died at 9 months because we couldn't afford his anemia treatment, and the third one is still too young for school.

My husband is a sweet man. We don't fight like other couples do. We live with his little brother and his little sister. I get on well with her. With other people from the compound, it's not so easy. The women

call me famished because when I arrived at my husband's house, I had nothing more than four pagnes. Now we're doing a bit better, thanks to the travel money we get to go attend the educational sessions. Instead of using it to pay for transportation, I buy ingredients to bake pies and little cakes that I sell, as they told us to. So I walk to the sessions, which takes me nearly four hours. The next day I'm exhausted, but I'm so happy when I manage to sell a little. Sometimes I also work on other people's fields. The dry season is the toughest. When I'm left with nothing to eat, I go to my mother's, who does akassa (corn). She gives me some for me and the children. Being hungry is very hard because your mind is never free.



Grace

Grace, 16 ans, vit dans une zone rurale proche de Ouagadougou. Élevée par sa mère dans des conditions de grande pauvreté, sa situation s'améliore depuis que son grand frère et sa grande sœur sont en mesure de les soutenir. Les liens affectifs dont elle a bénéficié en dépit de la dureté de certains épisodes de sa vie ont sans doute favorisé l'équilibre dont elle témoigne. Équilibre qui la rend apte à se saisir du meilleur pour elle.



Je commence à manger mieux depuis que je travaille pour le compte de ma sœur et qu'elle me donne le repas du midi. Je mange aussi au centre quand je viens pour les activités deux fois par semaine. Manger, c'est souvent le problème. Notre père ne nous a jamais aidés. Il était violent, très violent. Il frappait ma mère et allait voir d'autres femmes. Il a jeté ma mère à la rue avec toutes ses affaires quand j'avais 2 ans. Elle est partie avec mon frère aîné. Elle n'avait pas les moyens de nous nourrir ma sœur et moi, alors on est restées. Ma sœur avait un peu plus de 4 ans. Mais mon père ne nous donnait pas à manger. Il pouvait disparaître pendant trois jours sans rien nous laisser. Nous étions obligées de demander aux voisins.

Un jour avec ma sœur, on s'est enfuies. On s'est perdues : c'est quelqu'un de la famille qui nous a

retrouvées et qui nous a conduit à notre maman. C'était loin. Elle avait rejoint ses parents, des cultivateurs. Des frères de ma mère vivaient là-bas aussi. Ils étaient méchants avec elle. Ils lui reprochaient d'être revenue et de devoir diviser la nourriture. Ils la battaient souvent, nous aussi ils nous battaient, et parfois nous dormions dans la rue. Après une grosse bagarre, ma mère est partie. Nous avons déménagé en pleine nuit dans une zone non lotie. J'étais très inquiète de quitter mes grands-parents. Comme ma maman ne travaillait pas, je me demandais comment nous allions faire pour survivre.

C'est une tante qui l'a aidée à commencer un petit commerce de condiments. Et quand nous n'avions pas à manger, nous piochions dans les condiments. Souvent, ma mère n'avait pas plus de 50 grammes de riz à partager. On tirait trop dans les condiments,

elle a fini par faire faillite. Nous avons été expulsés de la maison parce qu'on ne pouvait plus payer le loyer. À part les enfants d'une amie de ma mère qui nous soutenait, je n'avais pas beaucoup d'amies, parce que j'allais toujours pieds nus avec des vêtements déchirés. J'étais quand même triste de quitter le quartier. La maison que nous louons maintenant est assez loin de l'ancienne. Il y a deux ans, ma mère a eu un quatrième enfant. Elle n'a pas duré avec le monsieur. Il l'a abandonnée après une semaine. Les bonshommes, ma mère, elle dit qu'elle n'en veut plus. Aujourd'hui, mon petit frère vit chez ma sœur aînée, qui est mariée. C'est elle aussi qui nous aide à payer le loyer. Moi, dès que j'ai pu, j'ai tourné avec l'assiette (*marchande ambulante*). J'étais encore en primaire, à l'école du jour. Je vendais des pommes et des bananes que j'achetais dans la zone des transporteurs. J'étais la seule parmi les enfants de l'école à faire ça. C'est ma sœur qui m'a avancé l'argent pour commencer. Petit à petit, je lui ai tout remboursé et j'ai pu tourner à mon compte. Avec les bénéfices, maman pouvait faire à manger. Mais je suis heureuse d'avoir arrêté parce que sur la route, on est embêtée. Il y a des hommes qui prennent la marchandise à crédit et qui nous disent de venir chercher l'argent plus tard chez eux. Une fois, comme ça, il y en a un qui m'a touché les seins. Je me suis enfuie mais j'ai eu très peur. Peu de temps après, au centre, on nous a donné des conseils sur ça. On nous a dit de ne pas rentrer dans les maisons. Après cette explication, je n'ai plus jamais recommencé (*On notera ici que l'expérience malheureuse de Grace ne lui avait pas servi de leçon et qu'il a fallu l'avis autorisé d'une adulte pour qu'elle en tire les conclusions adéquates*). Depuis un mois, je vends du bissap (*jus d'ibiscus*) pour le compte de ma sœur. Son mari a acheté un frigidaire et elle y met le jus de bissap qu'elle prépare. Moi, je tourne avec une glacière dans le marché. Le

marché, c'est mieux, on ne peut pas t'agresser, tu es toujours entourée. Je ne me fais plus insulter non plus. Quand tu tournes avec l'assiette, pour t'appeler, on te dit : « Eh toi, la fille à l'assiette ! ». Je n'aimais pas ça, on aurait pu m'appeler la vendeuse d'orange, par exemple. Avec le bissap, je n'ai pas encore gagné d'argent. Je remets tout à ma sœur et je mange chez elle.

Il y a des filles naïves qui ne savent pas comment échapper aux mauvaises intentions des hommes.

Il y en a beaucoup qui acceptent de sortir avec eux pour manger ou s'habiller. Il faudrait qu'elles soient mieux entourées, qu'elles bénéficient de conseils comme ceux qu'on nous donne au centre. Donner des conseils aux garçons, ça ne servirait pas. Ils s'en foutent, ce n'est pas eux qui prennent la grossesse. Moi, je n'accepte pas l'argent d'un homme. Un jour, un client m'a donné 200 francs pour un sachet de bissap et m'a dit de garder les 100 francs (0,15 euros) qui étaient en trop. J'ai refusé, parce que s'il prend l'habitude que j'accepte, il me demandera une contrepartie.

Il était furieux, il a repris les 200 francs et m'a dit que je pouvais reprendre le bissap. Je ne parle pas aux garçons du voisinage non plus. J'ai honte. Je ne veux pas de petit ami avant d'avoir 18 ans. J'aurais peur qu'il m'embobine et qu'il m'engrosse. À 18 ans, je serai plus mûre.

J'ai de bonnes relations avec maman, elle ne m'a jamais battue, jamais injuriée. Je peux lui dire beaucoup de choses, mais elle ne me donne pas les conseils qu'on nous donne au centre. Quand j'ai eu mes règles, je ne savais pas ce que c'était. J'ai eu très peur, j'ai cru que j'étais malade. Ma mère l'a découvert trois jours après. Elle ne m'a pas expliqué ce que c'était, elle m'a juste dit que maintenant il ne fallait pas que je m'amuse avec les hommes. Je croyais qu'il suffisait de saluer un homme ou qu'il me touche

Le centre, c'est
l'endroit où je me
sens le mieux.
J'y ai beaucoup
d'amies. Quand
j'y suis, je n'ai
plus envie de
repartir.

pour être enceinte. C'est au centre que j'ai appris ce qu'est un rapport sexuel. Depuis, je n'ai plus peur, je sais que tu ne prends pas une grossesse juste comme ça. Le centre, c'est l'endroit où je me sens le mieux. J'y ai beaucoup d'amies. Quand j'y suis, je n'ai plus envie de repartir.

Il y a une dame, Tantie Pauline, une mère éducatrice du projet, à qui je peux confier ce que j'ai honte de dire à ma mère. Par exemple, quand je lui ai dit que j'avais très mal pendant mes règles, elle m'a conseillé d'aller au centre de santé si ça durait. Les animatrices m'ont aussi appris que je pouvais aller dans un centre de santé pour avoir des informations sur le sida. Je pensais que les centres de santé n'étaient que pour les adultes, que j'étais trop jeune et qu'on me chasserait si je voulais y rentrer. Quand je me suis décidée à y aller pour me renseigner sur les modes de transmission du sida, j'avais quand même encore un peu peur de me faire engueuler, mais un agent de santé m'a invitée à entrer. Je voulais mieux comprendre les risques en cas de transfusion. On ne sait jamais, si tu tombes malade, on peut avoir à te transfuser. Pour éviter la transmission dans un rapport sexuel, c'est différent, les animatrices nous ont expliqué qu'il fallait utiliser des capotes.

Je suis allée à l'école du jour jusqu'au collège. Au début, c'était un frère de ma maman, un frère plutôt gentil, qui aidait. Mais pour la 6^{ème}, quinze jours après la rentrée, ma maman n'avait toujours pas réussi à rassembler l'argent. J'étais très triste. Mon frère, qui a quatre ans de plus que moi, avait commencé à travailler dans la maçonnerie. Il a poussé pour que je continue et m'a payé l'école du soir. L'école du soir, ce n'est pas pareil. Les leçons sont moins bien expliquées et les professeurs ne sont pas sérieux. Si tu es une fille qui ne sait pas te tenir, ils s'amusent avec toi. J'en connais à qui c'est arrivé. Au début, j'avais peur de me faire agresser, mais si je suis les conseils, ça devrait aller. Je vais bien finir par gagner un peu d'argent avec le bissap. Si je ressemble à ma grande sœur, tout ira bien. Et puis, je me sens aimée. Par ma maman, par ma sœur et par mon frère.



Grace is 16. She lives in a rural suburb of Ouagadougou. She was brought up by her mother in very precarious conditions. Now that her older brother and sister are able to support them, Grace's situation is getting better. Although she has been through some very tough times, the strong emotional attachments she has with her family have certainly fostered the balance she tells us about. This balance, in turn, has enabled her to seize what is best for her.

Now that I work for my sister, I'm starting to eat better. She feeds me lunch. I also eat at the center twice a week, when I attend the activities. Food is often a problem. Our father never helped us. He was violent, very violent. He used to beat my mother and see other women. When I was 2, he threw my mum out on the street with all her stuff. She took my brother and left. As for my sister and I, we had to stay, because she couldn't afford feeding us. My sister was just over 4. My dad didn't feed us though. He would disappear for three days in a row, leaving us with nothing to eat. We had to beg the neighbors for food.

One day, we ran away and got lost. Some relative found us and took us to our mother. It was a long journey. She had gone back to her parents', who were farmers. Her brothers also lived there. They were very mean to her. They blamed her for returning home and making them share their food. They used to hit her, and us too. Sometimes we had to sleep on the streets. One day, after a big argument, my mother left. We moved out in the middle of the night, to an area with no houses. It scared me to leave my grandparents. Since my mother didn't have a job, I didn't know how we would survive.

It was an aunt of ours who helped my mother set up a small condiment business. When we didn't have

anything to eat, we would take condiments from the stock. My mother rarely had more than 50 grams of rice to share between us, so we ended up eating too many condiments and the business bankrupted. Since we couldn't afford the rent anymore, we got evicted. A friend of my mother's was very supportive, but apart from her children, I didn't have many friends, because I was always barefoot and wearing rags. Still, I was sad to leave the neighborhood. The house we rent now is quite far from our old house. Two years ago, my mother had a fourth baby, but it didn't last long with the father. He left her after a week. Now she says she's done with men, she doesn't want them anymore. My little brother lives with my sister. She is married. She also helps us with the rent.

As for me, I started the 'plate' (*street vending*) as soon as I was old enough. I was still in primary school. I would buy apples and bananas in the carriers' area and then sell them. I was the only one at school who did that. My sister lent me money to get started. I managed to pay her back, gradually, and I was able to work for my own benefit. With the money I made, my mother could buy food. But I'm glad I stopped because when you're on the street, people mess around with you. Some men buy stuff on credit and tell you to come get the money at their place later.

That's how one of them touched my breasts, once. I managed to run away but it really scared me. Soon after that, at the center, we were given advice about it. We were told to never enter anyone's house. After this I never did it again.

Last month, I started selling bissap (*roselle*) for my sister. Her husband bought a fridge where she can put the bissap she makes. My job is to walk around the market with a cooler and sell the bissap. I like the marketplace better. You're always surrounded by people, no one can attack you. I don't get insulted either. When you're a street vendor, people yell "hey, you, plate girl!". I didn't like that. They could have called me 'orange seller' or something. I still haven't made any money of my own with bissap. I give everything to my sister so she can feed me.

Some girls are gullible. They don't know how to deal with men and their evil intentions. Many of them agree to go out with men in exchange for food or clothes. These girls need better support; they should have access to the type of advice we're given at the center. I don't think giving advice to the boys would be very useful. They don't care. Pregnancy is not for them to worry about. I never take money from men. Once, a client gave me 200 francs for a bag of bissap and he told me to keep the 100-franc change (0.15 euros). I refused, because I thought that if he got used to my accepting money, he would ask for something in exchange. He got really angry. He took his money back and told me to keep the bissap. I don't talk to local boys either. I'm ashamed. I don't want a boyfriend before I turn 18. He would trick me and get me pregnant. I'll be more mature when I'm 18.

I get on well with my mother. She's never beaten me or insulted me. I can share a lot of things with her. However, she never gives me the sort of advice we receive at the center. When I first got my period, I didn't know what it was. I got really scared, I thought I was ill. My mother found out three days later. She didn't explain what it was, she just said that from then on, I was not to fool around with men. So I thought I could get pregnant from just greeting or touching a man. At the center, I learnt what sexual intercourse was. So I'm not scared anymore, I know

that you can't get pregnant just like that. The center is the place where I feel the most comfortable. I have a lot of friends there. When I'm at the center I never want to leave.

There's this woman, Tantie Pauline. She is a 'mère éducatrice' at the center. With her, I can talk about all the things I'm too ashamed to tell my mum about. When I told her that my period was very painful, for instance, she told me I should go to the healthcare center. The facilitators also told me I could go to the healthcare center to get information about AIDS. I thought healthcare centers were only for adults and that they would throw me out for being too young. When I decided to go, to obtain information about AIDS transmission modes, I was still a bit concerned I would get told off. But a staff member invited me to come in. I wanted to know better the risks related to transfusions. I mean, you never know. If you get ill you might have to be transfused. In the case of sexual transmission, it's different. The facilitators told us to use condoms.

I went to day school up until secondary school. At first, one of my mother's brothers – one who is rather nice – helped out with the fees. But for 6th grade, two weeks after the classes had begun, my mum still didn't have the money. I was very upset. My brother, who is four years older than me, had started to work as a mason. He insisted I should keep going to school and paid for evening classes. But evening classes are different. Lessons are not taught as well and teachers aren't as serious. If you're a loose girl, they mess around with you. It happened to some girls I know. At first, I was afraid I would get assaulted, but if I follow the advice I've been given, I'll be fine. I should soon start making some money with the bissap. If I take after my sister, I'll be fine. And also I know my mum, my sister and my brother love me.

Hazida

Le récit de Hazida, 15 ans, permet de saisir certains types de relations au sein d'un même groupe d'âge. On notera notamment la facilité avec laquelle elle condamne une amie victime d'un viol, ce qui confirme la force du préjugé selon lequel les jeunes filles violées sont les premières coupables de leur sort.



Je ne travaille pas, donc je ne gagne pas d'argent. Je suis seulement apprentie dans un atelier de couture. On ne me paye pas pour ça. J'ai eu de la chance de pouvoir y entrer parce que le chef de l'atelier m'a acceptée alors qu'il avait déjà arrêté de recruter. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu cette chance. C'est seulement mon papa qui me donne un peu d'argent, mais je ne prends jamais plus de 500 francs (0,75 euro).

Avant, il travaillait à ENITEX (*usine de fabrication de pagnes implantée dans le quartier*). Aujourd'hui, il est à la retraite. Quand il reçoit sa pension, il paye beaucoup. Ma maman contribue aussi parce qu'elle fait des fari-massa (*beignets à base de farine*). J'ai grandi à Niamey. Notre maison est une maison de location. On y vit tous ensemble : mes parents, mes deux petits frères, mes deux grands frères et mes deux grandes sœurs. Le plus grand est garagiste,

mais il ne participe pas aux dépenses de la maison, parce qu'il vient juste de commencer. Les autres étudient. C'est avec ma plus grande sœur que je m'entends le mieux. C'est une adulte avec qui je peux causer tranquillement. J'aime beaucoup mon grand-père maternel aussi. Quand je vais chez lui, il m'achète des choses et me donne des cadeaux. C'est surtout lui qui m'habille.

Je suis la seule de mes frères et sœurs à ne pas être allée à l'école. Je ne suis pas du tout contente de ça. C'est parce que mes yeux sont en mauvaise santé. Il paraît que je ne suis pas née comme ça, mais je ne sais pas quand ça a commencé. En tous cas, aujourd'hui, je vois encore moins bien. Pour l'instant, ça ne me gêne pas pour la couture. Quand j'étais petite, avec mes parents, on est allés dans un hôpital. On a attendu tout le matin pour qu'ils nous envoient dans un autre hôpital. Là-bas, ils ont regardé mes

yeux. Ils ne nous ont pas dit ce que c'était. Ils nous ont seulement dit d'amener 300 000 francs (458 euros). On n'avait pas cet argent et on ne l'a toujours pas. Si j'avais été soignée, je serais à l'école maintenant.

Avec les autres filles de mon âge, il arrive que je me batte ou que j'en vienne aux mains, mais c'est pas toujours. Avant-hier, ma sœur et moi, nous sommes allées semer de l'arachide. Sur le chemin, on a croisé deux filles du quartier avec qui on ne s'entend pas. Elles nous ont insultées, alors je leur ai dit que j'étais prête à me battre. Et finalement, je me suis battue. Une autre fois, je me suis battue avec une amie parce que ses petits frères frappaient les miens à l'école. J'étais seulement allée lui demander pourquoi... Il paraît que des filles de Sebangay (un autre quartier de Niamey) vont venir au centre. Moi, quand elles seront là, je ne me mêlerai pas à ces filles. Les filles de Sebangay, elles sont très belliqueuses et elles font beaucoup de médisance. On pourra travailler ensemble, mais ce ne seront pas mes amies.

Dans le quartier, il y a des endroits que j'aime pas. Il y a des endroits sales où tu vas te salir les pieds et des endroits où les gens vont te frapper. Il y a une route comme ça, pas loin de chez nous, qui n'est pas bonne. On frappe les gens et on leur prend ce qu'ils ont de force : les portables, l'argent...

J'ai une amie à qui c'est arrivé. Elle a refusé de donner son portable, elle a aussi refusé de donner l'argent qu'elle avait avec elle. Alors ils ont pris son portable, ils ont pris son argent et ils l'ont violée. Elle a été bête parce que quand ils ont demandé son portable, elle aurait dû le donner. Elle savait ce qui se passait là-bas. Elle l'a fait exprès. Aujourd'hui elle est au Bénin. Je ne sais pas si après ça elle a continué à courir les hommes.

Il y a des filles, elles sont là à rien faire. Elles suivent l'argent des garçons. Si tu vas chez les garçons et que les garçons te détournent, tu auras de gros

problèmes. Les gens vont te pointer du doigt. Ils diront : « Regardez Unetelle, elle a suivi, ils lui ont fait des conneries, et maintenant voilà ! ». Ça va te poursuivre. Chez toi, tu ne te reposeras pas, en ville tu ne te reposeras pas...

C'est pas tous, mais il y a des hommes qui mentent. J'en ai connu un qui mentait beaucoup. J'étais allée faire shap-shap (*transfert de crédit téléphonique*), il m'a vue et m'a dit qu'il m'aimait. Il m'a dit aussi qu'il partait bientôt en Chine. Il m'a demandé mon numéro.

Je lui ai dit que je n'en avais pas et je lui ai donné le numéro d'une cousine. Quand tu vois sa tenue, tu vois qu'il ne ressemble pas à quelqu'un qui va en Chine. Il y a deux mois, un gars m'a fait une proposition de mariage. Il m'a vue au mariage d'un cousin qui venait du Ghana. C'était la première fois que je le voyais, je n'avais jamais causé avec lui. Il m'a dit qu'il n'aimait pas les femmes claires, qu'il voulait une femme noire comme moi. Je lui ai dit que j'étais au centre, que bientôt on nous amènerait des machines et que je ne me marierais qu'après.

Depuis, on a seulement causé une fois. Il m'a interceptée quand j'étais sur le chemin de l'atelier. Sinon, quand je passe devant lui et ses copains, je le salue, c'est tout.

Même si j'ai l'intention de me marier, je ne veux pas le faire tout de suite. Je veux grandir un peu plus. Tant que je serai apprentie, je ne me marierai pas. Il y a des hommes qui empêchent leur femme de continuer la couture après le mariage. De toute façon, quand tu te maries, tu ne peux pas continuer tes activités de la même manière. Tes charges augmentent : il faut faire la lessive, s'occuper des enfants, de la maison, préparer le repas... Tu n'as pas le temps de faire autre chose. Et si ton mari t'aide, c'est pas bon. Quand les gens le voient faire, ils disent que tu lui as jeté un sort. Mais c'est vrai aussi que quand on se divise les tâches, ça peut permettre de finir rapidement le travail et de faire autre chose...

Même si j'ai
l'intention de me
marier, je ne veux
pas le faire tout
de suite. Je veux
grandir un peu
plus.

Je sais pas trop ce qui est le mieux. En tous cas, un bon mari, c'est quelqu'un qui va te mettre dans de bonnes conditions pour éduquer tes enfants. Il ne faut pas qu'il soit mauvais, qu'il vole ou qu'il truande les gens.

Ma sœur, celle qui est juste avant moi, un moment elle voyait un gars. Quelqu'un m'avait dit que c'était un voleur et un buveur. Mais à elle, je ne pouvais rien lui dire. Elle m'aurait répondu : « c'est toi la petite qui va me donner des conseils ? ». Alors, je suis allée trouver notre grande sœur à toutes les deux

pour lui expliquer. Un soir que ma sœur et le gars causaient tard dans la nuit, ma grande sœur lui a dit que si elle la revoyait avec ce souldard là, elle lui réglerait son compte.

Lorsque je serai plus vieille et que moi aussi, je pourrai conseiller les jeunes filles, je leur dirai de faire attention aux hommes, d'aller à l'école, ne pas abandonner l'école pour se marier. J'aimerais aussi avoir mon propre atelier de couture, pour leur apprendre ce que j'ai appris, et après, elles aussi pourront apprendre aux autres.

Hazida is 15. Her story enables us to better apprehend certain kinds of interrelations that develop within the same age group. For instance, we will note how strongly she blames a friend of hers for being raped, which confirms the prevailing prejudice according to which raped girls are responsible for what they are going through.

I don't work, so I don't make any money. I'm only an apprentice in a sewing workshop. I don't get paid. I was lucky I got in, because when the manager agreed on taking me, recruitment was already over. I don't know why they let me. I only get a little money from my dad. But I never take more than 500 francs (0.75 euro).

He used to work for ENITEX (*pagne-making factory located in the neighborhood*). He's retired now. When he receives his pension money, he has a lot of bills to pay. My mum also contributes: she makes fari-massa (*flour-based fritters*). I grew up in Niamey. We rent a house where we all live together: my parents, my two younger brothers, my two older brothers, my two older sisters and me. The eldest is a mechanic, but he doesn't chip in for the house's

expenses yet because he only just started. The others are at school. It's with the eldest of my sisters I get on best. She's an adult but I can talk to her freely. I really like my maternal grandfather too. When I visit him, he buys me things and gives me presents. It's usually him who buys my clothes.

Out of all my siblings, I'm the only one who never went to school. I'm not happy about that. It's because I have bad eyes. Apparently I wasn't born this way, but I don't know how it started. Anyway, it's even worse now. But so far I can sew all right. When I was little, my parents took me to a hospital. We waited the whole morning and they sent us to another hospital, where they looked at my eyes. They didn't tell us what it was, they only told us to bring them 300,000 francs (458 euros). We didn't have

that kind of money back then, and we still don't. If I'd been treated, I'd be at school right now.

I sometimes get into fights with the other girls my age, but not always. The day before yesterday, me and my sister we went to sow groundnut. On our way there, we came across two girls from the block. We don't like them. They insulted us, so I told them I wasn't afraid to rumble. And we wound up fighting. Once I got into a fight with one of my friends because her little brothers were beating mine up at school. At first I only meant to ask her why...They're saying that girls from Sebangay (*another area of Niamey*) are going to come to the center. Me, I'll stay away from them. Sebangay girls, they like to fight and they badmouth a lot. I might work with them, but they'll never be my friends.

There are some places I don't like in the neighborhood. Some filthy places where your feet get dirty and also places where they beat you up. There's that road, not far from our house, it's no good. People get beaten there, and their things get robbed – cell phones, money...

It happened to a friend of mine. She refused to give her cell away; or the money she carried. So they took her cell, they took her money and they raped her. It was very stupid of her not to give them her cell to begin with. She knew what that place was like. She did it on purpose. Now she lives in Benin. I don't know if she is still teasing the men after what happened.

Some girls, they just sit there doing nothing. They just follow the men's money. If you follow a boy and he does you wrong, you'll be in big trouble. People will point at you and say "Look at her, she followed them, they messed her up, and now look!". Your reputation will follow you. You won't be at peace in town, you won't be at peace in your own house...

It's not all of them, but some men are liars. I met one, once, who lied a lot. I had gone shap-shapping (*transferring phone credit*). When he saw me he told me he loved me. He also said he was off to China soon. He asked for my number. I told him I didn't have one and I gave him my cousin's number. When you see the way he's dressed, you know he's no travelling businessman.

Two months ago, some guy proposed to me. He spotted me the day one of my cousins from Ghana got married. I'd never seen him before. He told me that he didn't like fair-skinned women and that he wanted a real black woman like me. I told him that I was busy at the workshop, that we were soon to get our sewing machines, and that I would not get married until after my apprenticeship. We only spoke once since then. He got me on my way to the workshop. When I come across him and his friends, I just say 'hi', that's all.

I do want to get married one day, but not right now. I want to grow up a bit more. As long as I'll be an apprentice, I won't get married. Some men don't allow their wives to sew after they're married. And when you're married, you can't keep up with the same activities anyway. You got more to do. Between the laundry, the children, the house, the meals... you have no time left for anything else. And it's not good for your husband to help you out. If people see him, they'll say you cast a spell on him. But it's true that dividing the chores between husband and wife is more efficient: it's faster, so you can move onto the next chore or do something else... I'm not sure what's best. But in any case, a good husband is someone who gives you what you need to raise your children properly. He mustn't be bad, steal or trick other people.

My sister, the one just before me, she used to see some guy. Someone had told me that he was a thief and a drunk. But I couldn't tell my sister. She would have scolded me, said "yeah, like I'm going to take advice from you, small fry?". So I went up to our elder sister and I told her. One night, as my other sister and that guy were chatting late at night, my eldest sister told her that if she ever saw her talking to that drunken loser, she would take care of it all right.

When I'm older, I too will give the girls advice. I'll tell them to be careful with men, to go to school and to not drop out of school to get married. I would also like to have my own sewing workshop so I can teach them what I've learnt and they can also pass it on to others later.



Hazida

Kadidia

Jeune vendeuse ambulante, Kadidia, 14 ans, s'estime plutôt soutenue par sa famille. Alors qu'elle souligne la multiplicité des adultes dont elle dépend pour satisfaire ses besoins les plus élémentaires, elle ne semble pas réaliser que ses propres gains y contribuent aussi en partie. Son récit met également en lumière une certaine dureté dans les rapports de voisinage.



Je suis née à Tillabéri, dans le village où je vis aujourd'hui avec ma grand-mère maternelle et mes deux frères. Ma mère est décédée il y a trois ans d'une courte maladie. Mon père, lui, est toujours en vie, mais il ne vit pas avec nous parce qu'il s'est remarié. À la maison, je fais les travaux qu'on demande généralement aux enfants de mon âge. Je fais ce que me demande ma grand-mère, ma tante Fatima et mon père. Et chaque année, je vais avec ma grand-mère aux champs. C'est à 7 km d'ici. On y reste jusqu'à la fin des travaux.

Parfois quand on m'envoie faire des courses et qu'il reste de la monnaie, on me la laisse. Mais parfois, on ne me donne rien. C'est le cas de mon oncle. Quand il est fâché contre moi, il m'envoie beaucoup sans rien me donner. Mon père, lui, quand il est là, il me donne de l'argent dès que j'en ai besoin. C'est pour

ça que je ne suis pas contente quand il voyage. À ma tante aussi, je peux lui demander. C'est mon père, ma grand-mère, ma tante et ma belle-mère qui me donnent à manger. Pour mes habits, ça arrive que mon oncle participe. Il travaille dans un bureau. Mon père vend des sacs. Fatima, elle ne fait rien, mais elle a toujours de l'argent.

Quand ma mère est décédée, mon père m'a amenée chez ma grand-mère paternelle. Il m'a dit de rester avec elle. J'ai duré un an. J'allais lui chercher de l'eau, je balayais sa chambre... Je vendais pour elle du kopto (*feuille utilisée dans la cuisine*) avec l'assiette (*plateau des vendeuses ambulantes*) et lorsqu'elle voyageait, je restais seule dans la maison jusqu'à son retour. Là-bas, c'est un village de brousse. Vraiment, je souffrais ! Je pilais à la main pour préparer le repas ! Et en plus, c'était pas bon ! Je ne savais

même pas faire la lessive, ni me laver moi-même. Ma culotte était sale, mon corps était sale, mes vêtements étaient sales. Mes tresses étaient tellement sales qu'elles s'emmêlaient. Ma grand-mère ne me lavait pas, elle ne lavait pas mes vêtements. Elle ne me laissait pas changer de vêtements, et pourtant j'en avais.

C'est ma cousine Roukaya qui est venue me chercher. Quand on est arrivées ici, elle m'a fait prendre un bain, elle m'a mise dans une bassine et elle m'a frottée, frottée... Ensuite, elle m'a mis de la pommade. Ma grand-mère était fâchée. Elle en voulait à mon père d'avoir envoyé Roukaya. Mais maintenant, moi et la souffrance, c'est fini !

Je suis allée à l'école jusqu'en CE2. En fait je n'étudiais pas car je chômais beaucoup. Un jour j'y allais, le lendemain je n'y allais pas. C'est pour ça que mon père m'en a retirée. De toutes façons, je n'aimais vraiment pas ça. À l'école, on frappe les gens. Je suis restée à peu près une année sans rien faire et après, on m'a fait entrer dans le projet de Lafia Matassa (*nom de l'association, littéralement « La santé des jeunes »*).

Je suis vendeuse avec l'assiette aussi (*vendeuse ambulante*). Je vends le kopto (*feuille utilisée dans la cuisine*) que je prépare. Selon le tas que je cuisine, je peux avoir 800 francs (1,21 euro) ou 1 200 francs (1,82 euro) par jour. Mais je ne les dépense pas. Je donne l'argent à ma grand-mère pour qu'elle me le garde. Quand elle voit que mes vêtements sont vieux, avec cet argent, elle m'en achète de nouveaux. Il y a actuellement un pagne qu'elle a amené à coudre pour moi. Elle me laisse juste 50 francs (0,07 euro) ou 100 francs (0,15 euro) par jour. Avec ça, le plus souvent, je m'achète du poisson et ce qu'il faut pour le préparer. Pour vendre, je circule dans tout le village. Mais si je rentre dans une maison et que je vois qu'il n'y a

que des hommes, je ressors immédiatement. Souvent, il y a des gens qui me dérangent. Certaines femmes me dénigrent en disant que je ne suis pas intelligente, que mon piment n'est pas bon, qu'il est mal préparé. Si c'était vrai, je n'arriverais pas à tout vendre !

Avec les gens, ce n'est pas toujours facile. Il y a une femme qui ne m'aime pas car je frappe son enfant

quand il me vole ce que je suis en train de manger. Je mange et lui, il attrape ça comme font les chiens. Si sa mère me voit le frapper, elle me gronde. On peut faire une semaine sans s'adresser la parole.

Dans le quartier, il y a aussi des personnes qui peuvent insulter ou chercher à se battre. Une fois, un voisin m'a frappée et insultée parce que j'avais des problèmes avec sa fille. Je lui ai dit que si ma mère était en vie, il ne se comporterait pas comme ça avec moi. Il m'a répondu d'aller réveiller ma mère. Alors moi, je suis allée trouver sa fille en brousse et je l'ai poussée dans les épines. Heureusement, quand je me bagarre en ville, à la maison, c'est toujours ma version qu'on croit. Et puis, même

si je suis belliqueuse, lorsque je vois les gens se battre, j'essaye de les séparer pour qu'ils arrêtent. La bagarre, tu connais le début, mais tu ne sais jamais comment ça peut finir...

Ça m'arrive d'être naïve aussi. Il n'y a pas longtemps, mon voisin m'a trompée en me disant que ma mère n'était pas morte et qu'elle allait venir à la barrière du village. Je suis même allée jusqu'à la barrière la chercher, mais elle n'est pas venue.

Je suis contente de ma famille parce qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour moi. Ils me nourrissent, ils m'habillent et me protègent contre les gens. Ils me font comprendre beaucoup de choses aussi. J'aime lorsqu'ils sont fiers de moi. Ma grand-mère, par

Lorsque je serai
plus vieille, je
conseillerai les
jeunes filles
comme on l'a
fait pour moi
et comme
j'aimerais qu'on le
fasse pour mes
propres enfants.

exemple, elle me gronde lorsque je reste trop longtemps dehors. Quand je reste à la maison à ne rien faire, elle n'est pas contente non plus. Avant, avec une copine, on causait avec un gars, mais depuis que mon père l'a su, il ne me laisse plus sortir causer le soir. Dès que la nuit tombe, il me dit « Prends ta natte » et je prends ma natte pour dormir. Si on dort à l'intérieur, je dors sur un matelas, le matelas de ma maman.

J'ai déjà eu des propositions de mariage. Une fois, un garçon de Buki (*un village proche*) est venu et on a commencé à parler de dot. Je crois que c'était un gars de ma famille. Mais mon père a refusé. Il a dit que j'étais trop jeune et que j'étais occupée dans le projet. Moi non plus, je ne veux pas me marier maintenant, parce que quand tu te maries jeune, il y a trop de risques. Parfois, tu peux mourir durant l'accouchement, parfois, c'est l'enfant qui va mourir à la naissance. Si tu tombes malade et que ton papa n'a pas d'argent pour te soigner, tu vas souffrir.

Les garçons, je ne les comprends pas. Quand tu dis que tu les aimes, ils racontent partout que tu es folle d'eux, mais si tu les ignores, ils vont se mettre à courir derrière toi. Ceux qui disent qu'ils me veulent, je les insulte et je m'en vais. Mais un garçon, s'il ne te dit pas de mauvaises choses qui gâtent ton cœur, même s'il ne te plaît pas, tu dois accepter de garder le contact.

Il y a des endroits dans le village qui ne sont pas bons pour les filles de mon âge. Une jeune fille ne doit pas aller dans un bar, à la MJC ou dans un endroit où les jeunes se rencontrent. Les endroits où il y a beaucoup de monde qui se mélange, c'est pas bon non plus. Il peut toujours y avoir des jeunes prêts à faire de mauvaises choses aux petites filles. Les plus âgées, elles, elles savent se défendre, mais pas les plus jeunes. Le mieux pour une fille, c'est de rester chez elle, d'aller à l'école, à l'école coranique ou à Lafia Matassa.

Pour moi, c'est une chance d'être dans le projet. Je suis même allée à Niamey. Là-bas, il y a du goudron (*route bitumée*). C'est pas comme à Tillabéri ! C'est bien aussi que Lafia Matassa nous apprenne des petits métiers qui pourront nous servir plus tard (*extraction d'huile d'arachide, couture...*). Même si

l'ONG nous quitte, nous aussi après on pourra aider quelqu'un en lui apprenant ce qu'on sait. C'est sûr, je vais grandir, je serai sage. Plus tard, je gagnerai de l'argent pour faire des bonnes choses.

Lorsque je serai plus vieille, je conseillerai les jeunes filles comme on l'a fait pour moi et comme j'aimerais qu'on le fasse pour mes propres enfants. Je leur expliquerai que même si j'étais orpheline de mère, je n'ai rien fait de mal parce que mon père et mon oncle se sont bien occupés de moi. Je leur dirai que c'est important d'aller à l'école ou dans des projets pour être sensibilisée, parce que moi, Lafia Matassa, ça m'a beaucoup aidée. Je dirai aux parents de faire attention à leurs filles pour qu'elles ne suivent pas les garçons. Certains parents aiment trop la facilité. C'est pour ça qu'il y a beaucoup d'enfants naturels. Ils oublient que « boro kan na kaani gana, ga zibi labu » (*littéralement : « la personne qui recherche le plaisir va se salir dans la boue »*).



Kadidia is 14. A young street vendor, she considers her family to be supportive. While she insists on the large number of adults she can count on to satisfy her needs, she doesn't seem to realize that she also partly contributes to their welfare. Her story also highlights rather harsh neighborly relations.

I was born in Tillaberi, in the same village I live now with my maternal grandmother and two brothers. My mother died three years ago after a short illness. My father is still alive, but he remarried and he doesn't live with us anymore. At home, I do the usual chores for a child my age. I do whatever my grandmother, my aunt Fatima or my father ask me to do. And every year I go work in the fields with my grandmother. It's about 4.5 miles from here. We stay there until the end of the harvest.

Sometimes, when they send me to run some errands, they let me keep the change. But sometimes I get nothing. Like with my uncle for instance. Whenever he's mad at me, he sends me out a lot and doesn't give me anything. My father, whenever he's around, he gives me money when I need it. That's why I don't like him traveling so much. I can ask my aunt too. For food, I can count on my father, my grandmother, my aunt and my step-mother. My uncle sometimes chips in for clothes. He works in an office. My father sells bags. As for Fatima, she doesn't do anything, but she always has money.

When my mum died, my father sent me to live with his mother. I stayed there for a year. I would get water for her, sweep her room... I also sold kopto (*boiled leaves used in Nigerian cuisine*) on the plate (*traditional street vendor plate*). Whenever she was away, I would stay on my own until she returned. It's real bush there. It was really hard for me! I had to crush the food with my own hands to cook, and it wasn't even good! I didn't know how to wash my clothes, or to wash myself, for that matter. My panties were dirty, so were my body and my clothes. My

plaits were so filthy they would stick with one another. My grandmother didn't bathe me, she didn't wash my clothes. And she wouldn't let me change my clothes, even though I had some clean ones.

My cousin Roukaya came to get me. When we got here, she had me take a bath. She put me in a tub and rubbed the filth off. Then she put me some ointment. My grandmother was upset. She was mad at my father for sending Roukaya. But at least I'm not suffering anymore!

I went to school up to 3rd grade. Actually, I wasn't studying much. I would go one day and stay home the next. That's why my father took me out. I didn't like it anyway. They beat you there. I stayed home doing nothing for about a year, and then they took me in the Lafia Matassa project (*literally 'Youth Health'*).

I'm also a plate girl (*street vendor*). I sell kopto I make myself. Depending on how much I cook, I can make 800 (1.27 euro) or 1,200 francs (1.82 euro) a day. But I don't spend that money. I give it to my grandmother and she keeps it safe for me. When she notices my clothes are getting old, she buys me new stuff with it. Right now, she's ordered a pagne for me. She only gives me 50 or 100 francs (0.07 or 0.15 euro) every day, with which I buy fish and whatever I need to cook it.

I go round the entire village to sell. But if I walk into a house in which there's only men, I come straight back out. People bother me a lot. Some women bad-mouth me. They say I'm stupid, that my pepper's no good or not prepared right. Now if that was true, I wouldn't sell it all, would I?!

People aren't always easy to deal with. There's a woman who doesn't like me because whenever her child steals my food, I beat him. I'm sat there, eating, and he just grabs my food, like dogs do. And if his mother catches me beating him, she tells me off. We can be a week without talking to each other.

Round here, some people also insult you or try and start a fight. Once, I got beaten and insulted by a neighbor because I had problems with his daughter. I told him that if my mum was still alive, she wouldn't behave like this. He told me to go wake my mother up. So I went to find his daughter in the bush and I pushed her in the thorns. Luckily, whenever I get into a fight in town, people at home always back me up and believe my version. And even though I'm not afraid of a good rumble, whenever I see people fighting I try to separate them. Fights, you always know how they start, but you never know how they can end...

Sometimes I'm also very gullible. Not long ago, a neighbor tricked me. He told me my mother wasn't dead, and that she was going to come see me at the village gate. I went all the way to the gate to see her, but she never came.

I'm happy with my family because they do their best for me. They feed me, they buy me clothes, they protect me from other people. They teach me a lot of lessons too. My grandmother, for instance, tells me off whenever I stay out too late. Same when I stay home doing nothing. With one of my friends, we used to chat with a guy. But my father found out, and he doesn't let me go out at night to chat anymore. As soon as the sun goes down, he tells me 'take your mat' and sends me to sleep. If we have to sleep inside, I sleep on my mum's mattress.

I've been proposed to before. Once, a boy from Buki (a village near Tillabéri) came round and we started to talk about a dowry. I think he was some kind of relative. But my father refused. He said that I was too young and too busy with the project anyway. I don't want to get married right now either, because when you get married too young, you take too many risks. You can die giving birth, or your child might die in the process. If you get ill and your father can't afford the treatment, you suffer.

I don't get the boys. If you tell them you love them, they go tell everyone about it. If you ignore them, they come running after you. When they tell me they want me, I just insult them and leave. But if a boy tells you nice things, things that don't spoil your heart, you've got to keep in touch, even if you don't like him.

Some places in the village are no good for girls my age. A young girl must not go to bars, or to the youth center, or to any spot young people gather in. Places where too many people mix aren't good either. There's always some who want to do bad things to you. Older girls can defend themselves, but not the youngest. The best place for a girl is home, school, Koranic school or Lafia Matassa.

I feel very lucky to be in the project. I even went to Niamey. They have macadam on their roads there, not like here in Tillabéri! In Lafia Matassa we also learn little things that will be useful one day (extracting groundnut oil, sewing, etc...). I like that. And the day Lafia Matassa leaves, we can pass on what we've learnt to other people too. I'm going to grow up and be a wise one. I want to earn money and do good things.

When I'm older, I will give girls the same advice I was given and I'd like my children to be given too. I will tell them that even though I lost my mother, I didn't lose myself because my dad and my uncle took good care of me. I will tell them it's important to go to school or to enter projects to get information, because Lafia Matassa has helped me a lot. I will tell parents to watch out for their daughters and to keep them away from the boys. Some parents are loose because it's easier. That's why there so many children are born outside of marriage. These people forget that 'boro kan na kaani gana, ga zibi labu' (literally: 'he who runs after pleasure shall get mud all over').

Larissa

Larissa, 16 ans, passe d'employeuse en employeuse depuis qu'elle a l'âge de 9 ans. Son récit illustre bien la précarité des jeunes filles en situation de vulnérabilité, ainsi que leur manque de pouvoir de négociation pour obtenir des conditions de travail et un salaire décents.



C'est un animateur qui passait de maison en maison qui m'a expliqué qu'il y avait des rencontres au centre, que je pourrais y trouver des conseils. Les causeries m'aident beaucoup. Avant, je pouvais faire trois jours sans douche, maintenant je me lave tous les jours. C'est agréable de sentir l'air passer sur moi. Ça a aussi profité aux patronnes chez qui je travaillais comme domestique. J'ai compris que je devais faire la vaisselle tout de suite plutôt que d'attendre le soir avec les mouches dessus, qu'il ne fallait pas que je traîne en chemin quand on m'envoyait acheter des condiments, que je ne pouvais pas dépenser l'argent pour m'acheter des friandises... Les patronnes aussi me le disaient, mais en gueulant. Les animatrices de l'Asmade, elles, elles donnent des conseils, c'est différent. Présentement, je ne suis plus domestique ; je vends des mèches et des produits pour cheveux dans une boutique de coiffure.

Je travaille depuis l'âge de 9 ans. Avant, je m'occupais du bébé de ma grande sœur, qui est lessiveuse. Elle fait du porte-à-porte. Elle partait sans nous laisser à manger, elle me disait de demander à son mari, mais lui, il me donnait 50 francs (0,07 euro). Qu'est-ce qu'on peut faire avec 50 francs ? C'est ce qui m'a décidée à sortir chercher du travail. Et puis je ne m'entendais pas avec ma sœur. Si le bébé pleurait, elle me tapait. Vous connaissez, vous, des bébés qui ne pleurent pas ? Les filles de la cour s'en mêlaient aussi. Quand je sortais faire des courses, elles cachaient le bébé et disaient qu'il s'était sauvé pendant mon absence.

Je suis née en Côte d'Ivoire. J'ai rejoint ma sœur à Ouaga avec ma mère, mon père et mon petit frère à l'occasion d'un mariage d'une cousine. Je ne sais pas quel âge j'avais, mais je n'avais pas 5 ans. Mon père, qui était malade, est allé vivre au village avec mon petit frère. Ma mère est retournée en Côte d'Ivoire,

où elle avait laissé mes deux grands frères. Elle est partie sans me prévenir. Je pleurais tous les jours. Je ne l'ai jamais revue. Elle est morte quelques temps plus tard. C'était la veille d'une fête, on était en train de se coiffer. On l'a appris au téléphone. Elle est morte en accouchant de jumeaux. Je ne sais pas si les enfants sont morts ou vivants... C'était le jour le plus triste de ma vie.

Pour trouver du travail, j'ai fait du porte-à-porte. Ma première patronne était méchante : si le chien aboyait quand je l'écartais de ma nourriture, elle me tapait. Je mangeais, j'habitais chez elle et elle me donnait le savon. Je gagnais 6 000 francs par mois (9 euros). J'envoyais presque tout mon salaire à mon père. Ma sœur disait : « Tu veux le laisser mourir ? ». Ça a duré deux ans et ma patronne est partie en voyage. Elle était praticienne. Elle partait souvent pour placer ses tisanes et ses médicaments dans les pharmacies. Pendant un temps, j'ai porté l'assiette de pastèque (*plateau porté par les vendeuses ambulantes*), mais quand tu enlèves le manger du midi, tu ne gagnes rien et je ne pouvais plus envoyer d'argent à mon père.

J'ai trouvé une autre patronne qui vendait du riz préparé au marché. J'aidais à la préparation et au transport, je lavais les plats... Je gagnais 3 000 francs (4,5 euros) par mois sans le savon, mais ça valait mieux que la pastèque et je m'entendais bien avec elle. Quand elle a accouché, elle a arrêté de vendre le riz et j'ai refait du porte-à-porte. J'ai trouvé une autre dame qui habitait une maison à niveau. C'était trop de travail ! Rien que pour le nettoyage, ça prenait tout le matin. Je devais passer la lessive par quatre eaux différentes. Je n'arrêtais pas de monter des seaux dans l'escalier. J'avais mal au dos. La dame était sévère : tant que tu n'avais pas fini le travail, tu ne mangeais pas. Au début, on s'était entendu pour 7 500 francs (11,5 euros), mais elle ne m'a jamais donné plus de 7 000, et à la fin, elle ne me donnait que 5 000 (7,6 euros). C'était trop dur. Je suis partie et pour le même salaire, j'ai travaillé pour une vieille. Quand j'avais terminé à la maison,

je sortais avec l'assiette vendre ses jujubes (*petits fruits*). J'étais bien là-bas. La vieille parlait beaucoup, mais parler ce n'est pas un problème. Ça n'a pas duré parce qu'on m'a prévenue que mon père était très malade et qu'il fallait que j'aille au village. À mon retour, la vieille avait pris quelqu'un d'autre. Du coup, je suis retournée six mois chez ma première patronne, celle qui tapait. Il me fallait de l'argent, je ne pouvais pas refuser. Quand elle est repartie en voyage, j'ai recommencé à tourner dans le quartier pour trouver quelque chose. Un monsieur que j'ai rencontré à cette occasion a parlé de moi à une de

ses amies. C'était la propriétaire de la boutique de coiffure.

Je gagne 15 000 francs (23 euros) et même si j'enlève le manger et le savon, c'est beaucoup mieux qu'avant. Pour les fêtes, je vais pouvoir me natter (*se faire mettre des mèches*). Je suis retournée chez ma sœur. Comme j'ai du tra-

vail, elle me laisse tranquille. La boutique vient juste d'ouvrir. Pour l'instant, je ne vends pas beaucoup. La patronne me dit de ne pas me décourager.

L'Asmade m'a inscrite à l'école du soir, en CP1. Je suis très contente. Je n'étais jamais allée à l'école, mais je connais le livre de lecture par cœur parce que c'est le même que celui qu'avaient les enfants de ma sœur. Quand ils faisaient leurs devoirs le soir dans la cour, je m'approchais et je les entendais lire « Ali est vêtu », « Papa a une moto »... Ça me faisait envie mais ma sœur ne répondait pas quand je lui demandais d'aller à l'école moi aussi. Pour mon petit frère, c'est un de mes grands frères de Côte d'Ivoire qui paye sa scolarité. Si je sais lire et écrire comme les autres, je vais pouvoir avoir un meilleur travail. Je pourrai noter ce qui s'achète chaque jour, écrire le nom des articles que les clientes demandent et que nous n'avons pas dans la boutique. Je vais pousser jusqu'à ce que je peux.

Présentement, j'ai un copain. Je l'ai rencontré chez une amie qui vend du thé. Ça fait un an qu'on se suit. Il est allé au village de mon papa pour lui dire qu'il voulait m'épouser. Mon papa est d'accord. Les anciens ont dit qu'ils allaient me rappeler pour nous

Les causeries m'aident beaucoup.

dire quand nous pourrions revenir saluer la famille et nous marier. Ils n'ont toujours pas téléphoné. Je ne sais pas combien de temps je vais devoir attendre. Avant de coucher avec lui, je lui ai demandé qu'on fasse le test VIH. C'est au centre qu'on nous a dit de le faire. J'avais un peu honte et un peu peur qu'on trouve le sida pour le garçon ou moi. Pendant les relations sexuelles, j'ai mal. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai été excisée. Une amie m'a expliqué qu'après un temps, on ne sent plus la douleur. À lui, je n'ai rien dit.

Je ne fais rien pour ne pas prendre une grossesse. Si je prends une grossesse, c'est bien. J'irai vivre avec mon copain. Mais je préférerais qu'on se marie avant. Parfois, il me donne un peu d'argent. Il fait des voyages au Ghana pour acheter là-bas et vendre ici. Si j'ai un enfant, je pense qu'il restera avec moi. On n'a jamais parlé de ça ensemble, mais je lui fais confiance.

J'ai une amie qui suit des hommes au hasard, elle a déjà fait deux avortements. Dernièrement, elle a dû rentrer au village pour accoucher. Elle s'y est pris trop tard, sa grossesse s'est vue. Les gens l'ont empêchée de prendre les tisanes. Ils disaient qu'elle était en train d'assassiner un être humain. Il y a aussi des filles qui prennent les grossesses non désirées et qui se font jeter dehors par leurs parents, ou qui commettent la prostitution pour s'amuser et qui ne peuvent plus en sortir.

Même si tu as un boulot, c'est difficile d'avoir à manger. On ne te paye pas ou on ne te paye pas bien. Mes grands frères travaillent dans les plantations de café et de cacao. Ils m'ont déjà envoyé de l'argent pour m'aider à tenir entre deux patronnes. Mais c'est pour aider mon papa qu'ils sont en Côte d'Ivoire. Si je demande aussi, ce n'est pas bon. Je voudrais avoir mon propre commerce. Je prie Dieu pour avoir une boutique de mèches à moi.

Larissa, 16, has been working from employer to employer since she was 9. Her story is a truthful illustration of the precarious situation in which girls live and of their lack of negotiation power for decent working conditions and wages.

There was a facilitator who visited the houses. It was him who told me about the meetings at the center, and that they would give me advice there. The meetings help me a lot. Before, I could go three days without a shower. Now I wash every day. It's nice to feel the breeze on my skin. My bosses also benefit from the talk. Now I know that it's better to do the washing up straight after the meal than to wait until the evening with the flies on the dishes and all. I also know that I mustn't linger when they send me to buy condiments, and that it's not ok to

spend their money to buy sweets... My bosses tell me the same thing, but they always shout. The ladies from Asmade are different, they give me advice. Right now, I'm not a servant. I sell locks and hair products in a hairstyling shop.

I've been working since I was 9. Before that, I used to take care of my sister's baby. She was a door-to-door laundress. She would leave us with no food, and tell me to ask her husband for money. But he would give me, like, 50 francs. What are you supposed to do with 50 francs (0.07 euros), huh? That's

why I started looking for a job. Also, I didn't get on with my sister. She would hit me any time the baby cried. I mean, seriously, have you ever seen a baby who doesn't cry ever? And the other girls from the yard would meddle in too. When I was out shopping, they would hide the baby and tell me he'd run away while I was out.

I was born in Ivory Coast. I came to Ouaga – my sister already lived here – with my mother, my father and my little brother. It was for my cousin's wedding. I can't remember exactly how old I was, but I was definitely under 5. My father was sick; he went to live in the village with my little brother. My mother went back to Ivory Coast, where she'd left my two older brothers. She left without warning. I used to cry every day. I never saw her again. She died soon after that. It was the day before a celebration; we were getting our hair done. They called us on the phone. They told us she'd died while giving birth to twins. I never knew whether the babies were dead or alive... It was the saddest day of my life.

I went from door to door looking to get hired. My first employer was mean: if the dog barked as I was trying to keep him away from my food, she would hit me bad. I was making 6,000 francs a month (9 euros). I lived and ate with her, plus she gave me soap. I would send most of my wage to my father, because my sister used to say "Do you want him to die?". It lasted for two years and then my employer went away. She was a traditional healer you see, she would travel a lot to sell her infusions and drugs to pharmacies. So I took the plate (*big dish used by street vendors*) to sell watermelons, but once you have taken out the lunch money, you're left with nothing, and I couldn't send anything to my father.

I got hired by a new employer, who sold rice on the market. I would help preparing and carrying the rice, wash the dishes... I made 3,000 francs a month without the soap, but it was still better than watermelons and I got along well with the lady. But when she had her baby she stopped selling rice and I had to find another place. I got hired by a lady who lived in a two-story house. It was too much work! The cleaning only would take me all morning. I had to wash their clothes four times over with new water

each time. I spent my life carrying buckets of water up and down the stairs and my back hurt. The lady was really strict: as long as I wasn't done, I couldn't eat. We had agreed on 7,500 francs a month, but she never gave me more than 7,000 and, by the end, she was down to 5,000. It was too hard. I left and then I started working for an old lady, for the same wage. When I was done cleaning the house, I would take the plate and go sell her jujubes (*small fruits*). I liked it there. The old woman talked a lot, but it was no problem. It didn't last, though. I got told that my father was very ill and that I had to go to the village. When I came back, the old lady had hired someone else. So I went back to work for my first employer – the beater – for 6 months. I couldn't say no, I needed the money. When she left on her next business trip, I started asking around the neighborhood, trying to find something else. That's when I met a man who told one of his friends about me. She owned a hair-styling shop.

I make 15,000 francs (23 euros) a month. Even without food and soap, it's much better than it was. That means I'm going to get my hair braided (*afford the locks*) for the holidays. I went back to visit my sister. Now that I have a job she's nicer to me. The shop has just opened. So far, I haven't sold much. But my boss tells me to keep confident.

Asmade has enrolled me in the evening school, in 1st grade. It makes me really happy. I've never been to school before, but I know our reading book off by heart already, because it's the same one my nephews used to have. Whenever they were doing their homework in the yard, I would come closer and hear them read 'Ali is dressed', 'Daddy has a car'... I wanted to go too but whenever I asked my sister about it, she would never answer. My little brother goes to school; one of my older brothers pays for it. When I can read and write like anybody else, I will get a better job. I will be able to write down the sales of the day, the names of the items clients ask for and that we don't have in the shop. I'll go as far as I can. Right now, I have a boyfriend. I met him at a friend of mine, who sells tea. We've been together for a year. He went to my father's village to tell him he wanted to marry me. My father agreed. The elders

said they would call to tell us when we could come back to see the family and get married. They still haven't called. I don't know how long I'm going to have to wait.

Before I started having sex with my boyfriend, I insisted we both took the HIV test, as they told us to at the center. I was a bit ashamed and a little scared that the test would be positive for either one of us. I don't know if it's because I was cut, but sex is painful for me. A friend of mine told me that after a while, you get used to it. I didn't tell him about that.

I'm not trying to avoid getting pregnant. If I do get pregnant, it's a good thing. I'll go live with my boyfriend. But it's better if we get married first. Sometimes he gives me a little money. He travels to Ghana, buys there, sells here. If I had a child, I think he would stay with me. We've never talked about it, but I trust him.

A friend of mine, she follows random men. She's already had two abortions. Recently, she had to go back to the village to give birth. She reacted too late, people noticed she was pregnant and prevented her from taking the infusions. They said that would be murdering a human being. Some girls get pregnant and are thrown out by their parents. Some start prostitution for fun and never manage to get out of it. Even when you have a job, it's hard to get enough food. You're either not paid at all or poorly paid. My brothers work in coffee and cocoa plantations. They have sent me some money in the past, to maintain me between two jobs, but they're in Ivory Coast to help my father, not me. So it's not good if I start asking for money too; I would like to have my own business. I pray God that one day I'll have my own lock shop.



Mazidath

Mazidath, 18 ans, vit chez une tante plutôt rude dont elle dépend totalement et qu'elle aide dans son activité de vente de haricots, sans contrepartie financière. Son récit, comme bien d'autres, souligne le peu de cas qu'il est fait de la parole des jeunes filles et en quoi le respect qu'elles doivent aux adultes peut contribuer à aggraver leur situation de vulnérabilité.



C'est une de mes amies qui m'a amenée au centre. On y fait beaucoup de choses. On m'y donne des informations importantes pour mon futur. Avant, je n'y connaissais presque rien. Les IST, je n'étais pas au courant... Le sida, je savais que ça existait mais je ne savais pas à quoi ça ressemblait, ni comment ça s'attrapait. Après la causerie que nous avons eue à ce sujet, j'ai compris que c'était sans doute la maladie que ma maman avait. J'ai approché l'animatrice pour lui demander plus de précisions. Aujourd'hui, nous savons que c'est bien le sida. Moi, je suis allée faire une visite médicale.

Avant les conseils de l'Asmade, je n'étais jamais entrée dans un centre de santé, j'ignorais qu'on pouvait y aller juste pour se renseigner. Maintenant, je fais très attention. Quand je vais chez le coiffeur, par exemple, j'apporte mes lames de rasoir. Je n'accepte plus celles qui ont déjà servi. J'ai aussi appris que les dessous en nylon peuvent apporter des démangeaisons. Pour éviter ça, l'Asmade nous a

conseillé de faire sécher nos culottes en les étalant au soleil. Mais moi, je n'ose pas. Quelqu'un pourrait les prendre et les emmener chez un féticheur.

Présentement, ma maman est retournée au village. Je ne sais pas comment elle se soigne. Ça fait deux mois que je n'arrive plus à l'avoir au téléphone. Au début, moi aussi je vivais au village. J'habitais dans une maison en banco, avec ma grand-mère, ma maman, ses quatre sœurs et beaucoup d'enfants. Je n'ai jamais connu mon papa, il est mort quand j'étais toute petite. Je me souviens vaguement que les vieux du village avaient des bœufs et que les vieilles faisaient des tourteaux d'arachide.

Mais ma maman voulait que je grandisse dans la famille de mon père. Pour elle, je ne devais pas perdre cette identité paternelle. C'était prendre le risque qu'un jour je sorte sans le savoir avec quelqu'un de ma famille paternelle, un cousin par exemple. Et ça (*le fait d'avoir un ancêtre commun*), c'est totem, c'est pas bon. Elle m'a accompagnée chez ma tante

paternelle, à Ouaga, quand j'avais à peu près 5 ans. Elle ne m'avait rien dit de son intention. On m'avait envoyée acheter des sucreries avec mes cousins, au bord de la route, et quand je suis revenue, elle était repartie. Pour me faire arrêter de pleurer, ma tante m'a frappée. Je n'ai pas beaucoup revu ma mère. Elle pouvait faire deux ou trois ans sans venir. Quand j'avais besoin d'aller me faire consoler, je rendais visite à sa petite sœur, qui est aussi à Ouaga. Mais c'est pas pareil. Tu ne t'occupes pas des enfants des autres comme de tes propres enfants.

Dans la concession, on était une quinzaine d'enfants, j'étais la seule à me faire frapper et à être la domestique. Je ne me suis jamais sentie une enfant de la cour à part entière. Tout ça aurait été bien différent si j'avais eu mes deux parents. Quand je suis arrivée, ma tante paternelle était veuve, elle portait encore son troisième enfant dans le dos. Après, elle s'est remariée avec le petit frère de son premier mari. Avec elle, il y a aussi les deux co-épouses de son premier mariage et une co-épouse du second.

Je suis allée à l'école jusqu'au CE1. Ma tante ne m'y avait pas inscrite, mais un jour de rentrée, j'ai suivi les autres enfants de la cour. La maîtresse m'a demandé si je voulais vraiment aller à l'école. J'ai promis que je travaillerais bien et c'est elle qui m'a acheté les fournitures la première année. Comme l'école était tout près de la maison, je profitais des récréations pour faire le ménage de la concession et la corvée d'eau. La seconde année, ma tante a accepté de payer pour moi. Mais quand ma maman est tombée malade, on m'a rappelée au village. J'avais 10 ans. Je ne suis pas partie très longtemps mais quand je suis revenue après l'été, la rentrée était déjà passée de quelques semaines. J'ai insisté, supplié qu'on me laisse quand même reprendre l'école. L'enseignant a accepté à condition que je refasse le CE1, mais ma tante ne voulait pas payer deux fois le même niveau. J'en ai pleuré toute une année. L'Asmade m'a proposé de reprendre avec des cours du soir. Je suis très heureuse. Je sais que je ne pourrai

jamais rattraper les amies qui n'ont pas arrêté, mais je me réjouis de pouvoir compter mon argent, le jour où j'en aurai. Aujourd'hui, en plus du ménage et de tout le reste, j'aide ma tante à préparer le haricot et à le vendre au bord de la route. Je lui donne tout l'argent que je gagne. Parfois, elle me coud une tenue au moment des fêtes, ou ma cousine m'achète un petit quelque chose au marché.

Je n'ai pas le temps de traîner. Si j'ai le malheur de causer avec un garçon ou de répondre à la plaisanterie d'un client, ma tante m'insulte correctement. Les seuls garçons avec lesquels elle veut bien que je discute, ce sont ceux de la cour et ceux qu'elle appelle « ses fils ». C'est vrai que c'est fréquent les

filles qui se laissent feinter par les garçons. Mais il n'y a pas que les garçons, il y a aussi des messieurs âgés ou mariés. Il y en a un comme ça, un hypocrite qui fait son faux sérieux, qui cherche toujours à tripoter les filles. Il a voulu me taper parce que je ne voulais pas coucher avec lui. Un jour, il a demandé à ma copine Nafi de venir récupérer le plat qu'il avait

emporté pour son déjeuner. Dans la maison, il avait mis un film porno. Elle a crié, elle est partie en courant. Moi, celui-là, il peut toujours garder le plat de haricot aussi longtemps qu'il veut, je n'irai pas le rechercher. Ma tante ne comprenait pas. Ça n'aurait servi à rien que je lui explique. Le monsieur, il cache bien son jeu, elle ne m'aurait pas crue. Heureusement, les mères des filles du quartier qui ont eu des problèmes avec lui ont commencé à en parler. Depuis, ma tante me laisse un peu tranquille avec cette histoire de plat.

J'ai une amie, elle, qui ne se gêne pas. Un jour, devant tout le monde, elle a crié à un monsieur qui lui disait des trucs sales : « Alors comme ça tu crois que je vais coucher avec toi ? ». Je lui ai dit : « Tu ne dois pas faire ça, tu vas lui mettre la honte. Aux adultes, il faut pas leur mettre la honte ». Elle m'a répondu : « C'est parce que vous ne leur mettez pas la honte qu'ils continuent ». C'est toujours de notre faute, à nous les filles. Même les victimes qui sont violées,

Quand t'es une
fille, personne ne
veut connaître
ton avis.

on dit qu'elles se prostituent et qu'on les gagne facilement. Les calomnies, ça peut venir sur toi, même si tu ne fais rien. J'ai une voisine qui allait se marier. Un monsieur est venu voir son prétendant et lui a dit que la fille était une ordure, qu'elle se livrait pour un rien. C'était pas vrai mais le prétendant a laissé la fille. Ma tante était furieuse contre celui qui a gâté l'affaire.

Ça fait peur. Je ne sais pas quel jour on va venir me calomnier comme ça. Quand ça t'arrive, qu'est-ce

que tu peux faire ? Quand t'es une fille, personne ne veut connaître ton avis. Il n'y a qu'à mes amies que je dis ce que je pense. Mais dans la cour, quand ça discute, je me tais parce que je sais qu'on va me dire : « Avec ta bouche, là. Est-ce qu'on te demande ton avis ? ». Quand j'aurai des enfants, je pourrai donner mon avis. Je donnerai mon avis à mon mari et à mes enfants. Mais à mon mari, je lui demanderai d'abord : « Est-ce que je peux placer un mot ? ». Et je ne dirai ce que je pense que s'il m'y autorise.

Mazidath is 18. She lives with one of her aunts, a rather tough woman. She entirely depends on her and helps her, for free, with her bean-selling business. Mazidath's story, like many others, underlines how little credit is given to girls and how the respect they must show to adults contributes to increase their vulnerability.

It was one of my friends who took me to the center. We do a lot of things there, and I get a lot of information that's important for my future. Before the center, I knew pretty much nothing. I didn't know about STIs... I knew about AIDS, but I had no idea what it looked like or how you could catch it. The talk we had about AIDS at the center made me realize that was probably what my mum had. I went up to the facilitator and asked for more details. Now we know my mum has AIDS. And I went for a medical check-up too.

Before receiving advice from Asmade, I'd never walked into a healthcare center. I didn't know you could go just to get information. Now I'm very careful. For instance, when I go to the hairdresser's, I

always bring my own blades. I don't accept used blades anymore. I've also learnt that nylon underwear could give you an itch. Asmade people told us that we could avoid it by letting our panties dry in the sun. But I don't do it. Someone could take them and bring them to a fetish priest.

My mum's gone back to live in the village. I don't know what treatment she takes, or if she even takes one. It's been two months since I last spoke to her on the phone. I used to live in the village too. I lived in a *banco* (*mud brick*) house with my grandmother, my mum, her four sisters and many children. I never knew my father. He died when I was very little. I vaguely recall that the village elders had cattle and that the old women used to make groundnut pies.

But my mum wanted me to be raised by my father's family. It was important for her that I didn't lose touch with my father's side. She didn't want to take the risk of me getting off one day with someone from my own family – a cousin for instance. That's totem: having sex with someone of your own blood, it's wrong. So when I was about 5, my mum took me to live with my father's sister, in Ouaga. She hadn't told me about her plan. I was sent out to buy some sweets with my cousins, and when I came back, my mum was gone. I wouldn't stop crying, so my aunt hit me. I didn't see much of my mum after that. She could be two or three years without coming. Whenever I needed to be comforted, I would go see her little sister, who also lives in Ouaga. But it's not the same. You don't treat other people's children like you do your own.

There were about 15 children in the compound, but I was the only one to get hit and to work as a servant. I always felt I didn't belong. Everything would have been different if I'd had both my parents. When I arrived here, my aunt had just lost her husband. She was still carrying her third child on her back. Then she married her first husband's brother. We also live with her first husband's two other wives, and her current husband's second wife.

I went to school up until 2nd grade. My aunt hadn't enrolled me, but I'd followed the other children on the first day. The teacher asked me if I really wanted to go to school. I promised I would work hard and she bought my pens and notebooks herself. The school was very close from home so I'd do the cleaning and water chores during the breaks. The second year, my aunt agreed on paying herself. But my mum got ill and I was sent back to the village. I was 10. I didn't stay away very long but when I came back to Ouaga, after summer, I'd missed the beginning of the school year by a few weeks. I insisted, I begged them to take me back. The teacher said that I could, but I would have to retake 2nd grade. My aunt refused to pay for the same grade twice. I cried for a whole year. Now Asmade has offered me to take evening classes. I'm very happy about it. I know I can never catch up with my friends who stayed in school, but I'm looking forward to being able to count my own

money, when I have some that is. Now, in addition to the cleaning and all the rest, I also help my aunt preparing the beans and selling them on the side of the road. I give her all the money I make. Sometimes, she makes me an outfit for some special occasion, or my cousin buys me a little something on the market. I don't have time to hang around. If I ever talk to some boy, or joke around with a client, my aunt yells at me all right. The only boys I'm allowed to talk to are the boys from our compound, who are like sons to her. Now, it's true that a lot of girls get tricked by boys. But it's not only boys, you also have older men, married men even. I know one of them, a smooth talker who pretends to be serious. He always wants to grope girls. He threatened to hit me once because I didn't want to sleep with him. Once, he told my friend Nafi to come round to get the dish he'd borrowed for his lunch. When she came in, he'd put a porno movie on. She screamed and ran away. Well, that guy can keep my bean dish as long as he wants, I'm not going there. At first my aunt didn't understand. And there was no point for me to explain, because that man is a sly one, she wouldn't have believed me. Luckily, the mothers of local girls who'd had problems with him started to talk. Since then, my aunt has stopped bothering me with that stupid dish.

There's one friend of mine, she's not afraid to speak her mind. One day, a man started talking dirty to her. So in front of everybody, she yelled "So you think I'm gonna have sex with you?!" I told her she was not supposed to do that, that is was bad to bring shame on adults. She said to me "It's precisely because no one brings shame on them that they carry on". It's always the girl's fault, you see. Even the girls who get raped get called prostitutes or easy girls. It's very easy to get badmouthed, even when you've done nothing wrong. A neighbor of mine was to get married. Some man came up to her fiancé and told him she was a slut who would sleep with anyone. It wasn't true, but the guy believed him and left the girl. My aunt was really mad at the man who had spoiled the whole thing. It scares me. You never know when or why people are going to start badmouthing you. When it

happens to you, there's not much you can do about it. You're just a girl; no one wants to hear what you have to say. I only ever speak my mind with my friends. When people talk in the yard, I always keep quiet because I know that if I don't, they're going to say "You, with your big mouth! No one's asked you for your opinion!". When I have children, I'll speak my mind. I'll share my opinions with my children and my husband. But first I will always ask my husband if I can say something. And I'll only speak if he gives me permission to.



Safiatou

Mariée à l'âge de 15 ans, Safiatou s'estime plutôt heureuse de son sort et respectée par son mari, de quinze ans son aîné. Elle reste entourée par ses parents, qui semblent toujours disposés à l'accueillir en cas de besoin. En dépit d'un climat familial plutôt doux et propice aux échanges, on notera la force des tabous, qui ont bloqué et continuent de bloquer toute discussion autour de la sexualité.



J'ai connu mon mari au poste de péage où je vendais des gâteaux. Il m'a tourné autour pendant trois mois sans oser me parler, puis il a commencé à m'acheter des gâteaux. Son petit manège m'a amusée. Deux semaines après, il me demandait de sortir avec lui. Je n'ai pas accepté tout de suite. Il était beaucoup plus vieux que moi, il avait autour de 30 ans et moi pas encore 15 ans. Mais il parlait très bien, avec beaucoup de proverbes. Il savait donner des conseils. Finalement, il m'a plu. Au bout d'un mois, je l'ai présenté à mes parents et j'ai commencé à préparer mon trousseau avec l'argent des gâteaux. Ce n'était pas mon premier prétendant. Un monsieur d'un milieu nanti m'avait déjà fait une proposition de mariage. Il m'avait emmenée chez lui avec un copain à lui et une copine à moi, dans une maison à niveaux.

Quand il m'a fait entrer dans la chambre, j'ai vu les capotes. J'ai compris ce qu'il voulait. Je lui ai dit que je ne coucherais pas avec lui avant le mariage. Il m'a dit qu'il m'épouserait mais qu'il devait d'abord me tester, être sûr que je pouvais avoir des enfants. J'ai refusé. Il a insisté, mais comme je me débattais, il a laissé tomber. Ça m'aurait bien plu qu'il m'épouse. Il avait les moyens, voyageait beaucoup, avait des véhicules...

Ma mère m'avait donné des conseils, elle m'avait dit que je devais faire attention aux hommes. C'est quand j'ai eu mes règles qu'elle m'a mise en garde. Elle m'a fait comprendre que j'avais changé. Elle m'a dit que si je m'approchais d'un homme, je tomberais enceinte. Ça m'a fait peur. J'ai cru qu'il suffisait de s'approcher d'un homme ou d'être touchée par lui

pour être enceinte. Puis, comme il ne m'arrivait rien, j'ai pensé que ma mère ne disait pas la vérité. Le jour de mon mariage, je suis d'abord restée avec les femmes. Il y avait celles qui faisaient la cuisine, celles qui chantaient et celles qui jouaient des calabasses. Mon mari, lui, est parti avec les hommes demander ma main à la mosquée. Le soir, je suis allée chez une voisine. On a fait ma toilette, on m'a habillée sans me mettre de dessous. Ça, je le savais déjà par des copines. Puis ma famille est venue me chercher. Mes tantes m'ont donné des conseils. Elles m'ont expliqué qu'il fallait que je sois soumise, que je fasse ce qu'on me demande, que je respecte ma belle famille, mes beaux-frères, mes voisins. Que je ne parle pas sans réfléchir... C'est quand on m'a souhaité un heureux mariage que j'ai senti que je ne ferais plus partie de la cour de mes parents et qu'ils allaient me manquer. Quand ma tante m'a déposée sur la couche, je pleurais. Mon mari est entré puis il s'est déshabillé. Ça m'a fait peur. Je ne savais pas du tout ce qui allait se passer. Je n'imaginais pas cette histoire de pénétration. Je n'avais jamais osé poser de questions à ma mère par crainte qu'elle ne pense que j'ai de mauvaises pensées. Après le mariage coutumier, il avait voulu qu'on couche ensemble mais comme je voulais attendre le mariage religieux, il n'avait pas insisté. Mais là, je ne pouvais pas me défilier. Il m'a rassurée, il m'a dit de ne pas pleurer, que ça se passait comme ça entre les femmes et les hommes depuis la nuit des temps et qu'il ne fallait pas que je m'inquiète. Il a commencé à me masser et finalement, la nuit de mon mariage est le plus beau souvenir de ma vie. Mon accouchement, par contre, a été le pire jour de ma vie. Je suis tombée enceinte trois mois après le mariage. Ça m'a rassurée. Je n'ai pas posé de question sur l'accouchement. J'avais honte aussi de demander pour ça. J'avais entendu parler d'une femme qu'on avait opérée et je pensais qu'on allait

Je voudrais éviter les grossesses rapprochées comme nous le conseille l'Asmade.

me déchirer le ventre puis le recoudre. C'est ce que j'ai cru jusqu'au jour de l'accouchement. Comme j'avais très mal, on m'a amenée au centre de santé. La tête du bébé était déjà positionnée et j'ai compris qu'il allait sortir par là.

Comme sa famille ne vit pas avec nous, mon mari a demandé à mes parents si je pouvais retourner chez eux, pour qu'ils s'occupent de moi et du bébé. Mon père est gardien et ma mère vend des cigarettes dans une boutique. Avec eux, il y a aussi mes deux

petites sœurs et deux de mes grands frères. Je suis restée plus d'un an chez eux avec le bébé. Au début, j'étais contente mais au bout d'un moment, ça m'a gênée parce que les gens pensaient que j'étais divorcée.

Je ne vends plus de gâteaux au péage, la route est trop loin de chez moi maintenant. Mon mari a construit une maison de deux pièces mais une seule a un toit. Il n'a pas encore les moyens pour la tôle de la deuxième. Après le péage, j'ai d'abord aidé ma maman à vendre des pommes, puis une de ses amies qui vend

des pagnes m'a proposé d'en vendre pour elle au marché. Il y a des jours où je ne vends rien. Et si la cliente m'achète à crédit, là non plus je ne gagne rien. Les jours où je vends, la dame peut me donner 250 ou 600 francs (38 ou 91 centimes d'euros). C'est elle qui choisit.

Je gagnais mieux avec les gâteaux, mais c'était plus dur. Il fallait courir avec les sachets à la main pour s'approcher des voitures. Ça pouvait être dangereux. J'ai une amie qui s'est fait renverser comme ça. Parfois, les gens t'insultent. Ils te disent qu'ils ne t'ont rien demandé. Ou alors ils arrachent le sachet et redémarrent sans payer. Ça arrive aussi qu'ils te disent de venir chez eux pour être payée. J'ai toujours préféré laisser les gâteaux. Si chez eux ils t'attaquent, ce n'est pas avec l'argent des gâteaux que tu vas te faire soigner ! Je connais des filles qui ont été attaquées sexuellement comme ça.

J'ai décidé de travailler quand j'ai arrêté l'école. J'avais 13 ans et j'étais au CM2. J'avais des problèmes d'yeux. Je larmoyais tout le temps. Le médecin m'a prescrit un médicament mais on ne l'a pas trouvé. Mes frères et sœurs, eux, continuent d'aller à l'école. Au début, je rêvais tout le temps que j'étais en classe. Ça me manquait beaucoup. J'aimais les sciences, l'histoire et la géo. J'ai toujours aimé dessiner sur mes cahiers aussi.

Des gens qui ont vu mes dessins m'ont conseillé de faire des dessins sur la peau. J'ai d'abord essayé sur moi, ça a plu et maintenant je commence à avoir une clientèle. Les femmes viennent me voir au marché, parfois celles qui vendent sur la route m'arrêtent, et comme j'ai toujours mes couleurs sur moi, je leur fais sur place. Parfois je puise un peu dans l'argent que je gagne avec les pagnes mais j'en garde la plus grande partie pour acheter des couleurs, différents vernis et des ongles artificiels, pour me constituer un matériel de base. Aujourd'hui, j'ai vraiment un savoir-faire. J'aimerais avoir une petite boutique pour en faire mon métier et accrocher quelques pagnes à vendre.

Pour mes vêtements et ceux de mon fils, je vis encore sur mon trousseau. Bien sûr, depuis, beaucoup de nouveautés sont sorties, mais je n'ai pas les moyens de me les offrir.

Pour manger, c'est mon mari qui me donne l'argent. On s'entend bien tous les deux. On parle beaucoup. Si nous ne sommes pas d'accord et que je pense avoir raison, je ne lâche pas le morceau. Mais je suis aussi disposée à reconnaître mes torts. Il va bientôt partir travailler trois mois dans un site minier. Il voudrait payer la tôle de la deuxième chambre. Moi, ça me fait un peu peur de rester toute seule. Quand un homme part comme ça pendant plusieurs mois, les gens pensent qu'il a laissé de l'argent à sa femme. Ça attire les voleurs et les agresseurs. J'irai sans doute un peu chez mes parents, mais je ne peux pas laisser la maison vide trop longtemps.

Mon fils a 2 ans. Pendant l'absence de mon mari, j'en profiterai pour faire la piqûre de contraception. Je voudrais éviter les grossesses rapprochées comme nous le conseille l'Asmade. Avant les causeries, je

n'aurais jamais osé aller dans un centre de santé. Je pensais que j'étais trop jeune, que les gens croiraient que j'étais enceinte et que je voulais avorter. Pour la contraception, je préfère ne rien dire à mon mari. J'ai honte de lui parler de ça. On ne sait jamais, il pourrait refuser. Je ne sais pas comment il pourrait réagir. Pour l'instant, il met des capotes. S'il revient avec plus de moyens de la mine, j'arrêterai la contraception. Sinon, je continuerai.



Married at 15 with a thirty year-old man, Safiatou is rather happily married and feels respected. Her parents are around and seem ready to help her if needed. In spite of this rather caring and open family environment, we can't but notice the overwhelming weight of taboo, which has banned, and keeps banning, any kind of conversations about sexuality.

I met my husband at the toll booth. I used to sell biscuits there. He hung around for three months before he dared talk to me, and then he started buying me biscuits. I liked his little game. Two weeks after that, he asked me out. First I refused. He was around 30 and I hadn't turned 15 yet. But he talked very smoothly, using lots of proverbs, and he gave good advice. In the end I started to like him and I said yes. After a month, I introduced him to my parents and started preparing my trousseau with the money I made selling biscuits.

He wasn't my first suitor. A man from a very wealthy family once proposed to me before. He took me to his place – a two-storey house – with a friend of his and a friend of mine. When he took me to the bedroom, I saw the condoms, and I knew what he was after. I told him I wouldn't have sex before marriage. He said that he would marry me, but he had to test me, to make sure I could have children. I refused. He insisted but I started struggling so he gave up. I would have liked to marry him. He was rich, he traveled a lot, he had cars...

My mother had given me some advice, she had told me to stay away from men. It all started when I had my first period. She told me I had changed, and that if I got close to a man I would get pregnant. It scared me. I thought standing next to a man or being touched by one could get me pregnant. With time, since nothing was happening even when I was around men, I just figured my mother had lied.

On my wedding day, I first stayed with the women.

Some of them cooked, others sang and played calabash. My husband went with the men, to claim my hand at the mosque. In the evening I went to a neighbor's. The women washed me and got me dressed. They put no underwear on, which I knew about because some friends had told me. Then my family came to get me. My aunts gave me advice: they told me I had to be submissive, to obey and to respect my family-in-law, my brothers-in-law, my new neighbors... They told me not to speak without thinking first... It's when they all wished me a happy marriage that it hit me: I wasn't part of my parents' life anymore, and I was going to miss them.

When my aunt carried me to the bed, I was crying. My husband came in and he took his clothes off. I got scared. I had no idea about what was going to happen. I had never heard about penetration, and never dared to ask my mum about it, because I was afraid she would think I had bad thoughts. My husband wanted us to have sex after the customary ceremony, but I had told him then that I would rather wait for the religious ceremony and he had not insisted. But that night, I couldn't bail out anymore. He reassured me, he told me not to cry, that men and women had been doing it since the dawn of times and that I shouldn't worry. Then he started to massage me and, in the end, my wedding night was the best time of my life.

On the contrary, the day I gave birth was the worst day of my life. I got pregnant three months after the wedding. I was relieved. I didn't ask any questions

about delivery. I was too ashamed. I'd heard about a woman who'd had to have surgery, so I thought they were going to rip my belly open and then sew it back together. I believed so until the day I gave birth. I was in great pain, so they took me to the healthcare center. The baby's head was already engaged. That's when I understood where it would come out of.

Since my husband's family doesn't live with us, he asked my parents if I could go back to live with them for a while, so they could take care of me and the baby. My father is a watchman and my mother sells cigarettes in a shop. My two little sisters and two of my big brothers live with them. I ended up staying with them for over a year. At first I was happy but after a while it became embarrassing, because people thought I was divorced.

I don't sell biscuits at the toll booth anymore, the road is now too far from my house. My husband has built a two-room house, but only one of the rooms has a roof. He can't afford to cover the second one yet. After I left the toll booth, I gave my mother a hand selling apples. Then, a friend of my mother's offered me to sell pagnes for her at the market. Some days, I don't sell anything. And when clients buy on credit, I don't get any money either. Days when I sell, the lady - my boss - gives me 250 or 600 francs (0.38 or 0.91 euros). It's up to her.

I made better money with the biscuits, but it was harder work. I had to run with my bags and to get really close to the cars. It could be dangerous. One of my friends got run over. Sometimes you get insulted too. People tell you they haven't asked for anything, or they take the bag from you and take off without paying. Sometimes, they tell you to come collect the money at their house. I never did it. I'd rather give them the biscuits and make no money. Because if they attack you while you're at their house, biscuit money isn't going to cover for your hospital fees, is it?! I know girls who got sexually assaulted like that. I decided to start working when I left school. I was 13 and in 5th grade. I had bad eyes. I would tear up all the time. The doctor wrote me a prescription but we didn't find the drug. My brothers and sisters, they kept going. At the beginning, I used to always dream I was in class. I missed it a lot. I liked science,

history, geography... And I've always liked doodling on my notebooks too.

People who had seen my drawings told me I should make tattoos out of them. I tried it on myself, people liked it and now I'm starting to have clients. Women come to me on the market, street sellers stop me on the street, and since I always have my colors with me, I tattoo them right on the spot. Sometimes I take some of the money I make selling pagnes, but I keep most of it to buy colors, different kinds of polish and fake nails, to have the basic kit. I now have a real know-how. I would like to open a small tattoo shop, where I would also sell some pagnes.

I still live on my trousseau for my clothes and my son's. Of course, many new collections have come out, but I can't afford to be fashionable.

For food, my husband gives me money. We get on well. We talk a lot. If we don't agree on something and I think I'm right, I don't let go. But when I'm wrong I admit it too. My husband is leaving soon for three months, to work in a mine. He would like to get the money to put a metal roof over the second room. I'm a little scared to stay here on my own. When a man leaves like that for several months, people assume he has left money to his wife. It attracts thieves and attackers. I'm probably going to live at my parents for a while, but I can't leave the house unoccupied too long.

My son is 2 now. When my husband is away, I'll go get the contraceptive injection. I want to follow As-made's advice and space-up my pregnancies. Before I went to the meetings, I would have never dared to go to a healthcare center. I thought I was too young, I was afraid people would think I was pregnant and coming for an abortion. I don't talk to my husband about contraception. I'm ashamed to talk about it. Also, who knows, he could refuse. I don't know how he would react. He's on condoms for now. If he comes back from the mine with more money, I will stop the contraceptive. If not, I'll carry on.

Salimata

Salimata a 14 ans. Malgré un problème de santé qui a interrompu sa scolarité, elle a la chance de bénéficier d'un apprentissage dans un salon de coiffure dont la patronne est particulièrement bienveillante. Son récit reflète néanmoins la difficulté des jeunes filles de son âge à gagner la considération des adultes.



J'ai arrêté l'école en CM1 parce que je suis malade.

Je m'évanouis beaucoup. Parfois, c'est trois fois par jour, cinq fois par semaine... Depuis que je suis bébé, je m'évanouis comme ça. C'est comme si on soufflait en moi. Je sens que je gonfle, j'écarquille les yeux... Les gens qui ne me connaissent pas peuvent penser que je m'amuse. Les professeurs, ça les fatiguait de devoir me soulever pour aller me coucher. Alors, quand ils ont appris que mes parents ne faisaient rien pour me traiter, ils m'ont renvoyée.

Au début, j'aimais bien l'école mais au CM1, ça m'emmerdait beaucoup. Quand je me relevais après un évanouissement, on me disait de rentrer chez moi, même si les cours n'étaient pas finis. Je disais que je voulais rester mais on me chassait. Finalement, ça ne m'a pas attristée trop longtemps d'avoir quitté

l'école, parce que tout de suite après, une amie d'enfance de mon papa a proposé de me faire travailler dans son salon de coiffure. Comme c'est une amie, elle ne nous fait pas payer les frais d'apprentissage. Mon papa, lui, il a une petite boutique où il vend un peu de tout. Ma maman, elle vend les légumes au marché. Je suis l'aînée. Après moi, j'ai deux petits frères et une petite sœur. Dans la cour, on vit aussi avec les deux frères de mon père et leur famille, et ma tante paternelle qui est célibataire. Je préférerais vivre dans le quartier où vit ma grand-mère maternelle parce que là-bas, ils élèvent des bœufs, et moi j'aime bien les animaux. C'est un quartier de chevaliers aussi : chaque soir, ils font des courses de chevaux. Notre quartier n'a rien de spécial, mais bon... il n'est pas mauvais non plus. Une fois, je suis

allée voir un oncle : son quartier est tellement sale que je n'ai rien pu manger.

Ma patronne est gentille. Elle ne m'injurie jamais. Si je fais quelque chose qui n'est pas correct, elle s'assoit avec moi, elle m'explique, elle me demande de m'excuser et ça s'arrête là. Elle ne me paie pas, mais à l'approche des fêtes, elle peut me donner un cinq mille (5 000 francs soit 7,5 euros). Parfois, quand je fais la pédicure, si je m'occupe bien de la cliente, elle me donne 500. Cet argent-là, je l'utilise pour m'acheter du parfum ou je l'épargne. Si je veux l'épargner, je le donne à ma maman, et avec ça elle m'achète des tenues. C'est comme ça que j'ai eu le pagne du 8 mars (*pagne que les femmes portent pour célébrer la Journée internationale des droits des femmes*). La sœur de ma patronne aussi est très gentille : elle me donne tous ses habits qu'elle ne porte plus et qui me vont bien.

J'ai de la chance, les gens qui sont autour de moi ne sont pas méchants. J'ai des amies domestiques qui viennent au centre pour qui c'est vraiment dur. Ça arrive que leur patronne les chasse du jour au lendemain. Alors moi, quand j'entends une dame au salon qui cherche quelqu'un, je m'arrange pour les faire embaucher.

Je m'entends bien avec maman aussi. Je peux tout lui dire à condition d'attendre que les autres sortent. Quand j'ai eu mes règles, elle m'a acheté des vanias (*serviettes hygiéniques*) et elle m'a expliqué qu'il fallait que chaque mois je me débrouille pour avoir 500 francs (0,76 euro) pour acheter ça. Comme je travaille, c'est une manière de m'apprendre à épargner. Si je n'y arrive pas, je lui demande et elle complète. Et elle me dit « Le prochain mois, il faut que tu aies les 500 ». Mais acheter le coton, ça je n'aime pas ça. J'ai honte. Je dis que c'est quelqu'un qui m'a envoyée.

Depuis que je vais au centre, j'ai changé côté hygiène. Avant, quand j'avais mes règles, le matin je changeais le coton, mais je ne me lavais pas. Maintenant, je prends toujours une douche. Avant aussi,

je ne lavais pas bien mes habits. Depuis les conseils des animatrices, j'ai étalé une petite corde derrière la concession, pour faire sécher mes culottes au soleil.

J'apprends beaucoup de choses, c'est ça qui me plaît. J'ai appris les conséquences de l'excision par exemple. Moi, je n'exciserai pas mes filles. J'en ai parlé à la maison. D'habitude, on ne m'écoute jamais, mais là mes parents m'ont bien écoutée et ils m'ont

crue parce que je leur ai dit que je venais d'un centre de santé. Ils en avaient entendu parler, mais ils n'avaient pas trop compris le problème.

Maintenant, je sais aussi qu'il faut que je me méfie. Il y avait un homme qui me faisait la cour. Quand il passait avec son vélo VTT, il avait repéré que c'était moi qui ouvrais le salon de coiffure tôt

le matin. Un voisin qui a un kiosque à côté m'a dit : « Tu suis ce type ? Tu sais qu'il a une femme et deux enfants ? ». Après, au centre, il y a eu cette causerie sur les relations des filles et des garçons. J'ai parlé du monsieur à ma patronne. Le lendemain matin, elle est venue avec moi et pour lui faire peur, elle a dit : « Tu sais que le papa de la fille est gendarme ? ». Le monsieur a arrêté. C'est mieux parce qu'il aurait pu m'enceinter et fuir. Avant la causerie, s'il m'avait proposé d'aller prendre un pot, c'est sûr, j'aurais accepté. Et puis, après le maquis (*restaurant*), il aurait pu me flatter, m'emmener dans un endroit sombre et coucher avec moi. Dans le quartier, tu vois des filles marcher avec des grossesses. Tu ne sais même pas d'où ça vient.

Il y a toujours des mégères pour dire des choses sur les filles. J'ai une tante comme ça, qui vend des légumes devant sa porte. Quand elle vient s'asseoir pour parler, il faut qu'elle dise du mal. Si une fille enceinte passe par là, elle dit : « T'es pressée toi ! T'es pas mariée et t'as pris une grossesse ! Celui qui t'a engrossé, c'est qu'un va-nu-pieds ! ». Les femmes, c'est les pires dans le dénigrement.

Les hommes, ils parlent plutôt de leur copine. Ils disent : « Est-ce qu'elle pense que je ramasse

Moi, je n'exciserai
pas mes filles.
J'en ai parlé à
la maison.

l'argent par terre ? ». Moi, j'aimerais me marier avec quelqu'un qui n'est pas méchant, qui a de l'argent et qui n'est pas avare. Comme ça, le jour où tu lui demandes de l'argent et qu'il ne t'en donne pas, tu sais que c'est parce qu'il n'en a pas. Tu sais qu'il ne te ment pas.

Une fille qui a pris une grossesse, il faut la laisser tranquille. C'est elle qui va gérer sa grossesse. Mais moi, dans ces causeries-là, je ne place même pas un mot. Si je place ma bouche dans les causeries des femmes, ma mère, elle me bat. Même si je dis que je suis d'accord, elle me bat. Il faudra que j'attende d'avoir 20 ans pour placer ma bouche dans les causeries de femmes. C'est avec mes copines que je peux discuter. Au centre aussi. Ça me fait du bien. Au début, je venais juste pour écouter et je ne répondais rien. Je ne connaissais rien. Maintenant, je parle, je n'ai pas honte.

Comme je vais reprendre l'école avec des cours du soir, j'aurais peut-être la chance de repartir avec le certificat. J'aimerais même aller jusqu'au bac. Je serais contente de dire aux gens qui demandent « À quel âge tu as quitté l'école ? » que j'ai le niveau bac. Je veux montrer aux gens que je suis intelligente. Ma patronne, elle a le niveau CEP, mais elle dit qu'elle a le niveau bac. J'aimerais bien lui ressembler. Avoir un salon de coiffure, bien arrangé comme le sien, avec une télé... Elle est très populaire dans le quartier. Elle a des amis hommes qui passent prendre le thé ou le café au salon, le matin, avant d'aller travailler. Même des gens qui ne la connaissent pas ont entendu parler d'elle.

J'ai quand même de l'espoir parce que mon père est en train de construire une maison et il m'a dit qu'il prévoyait d'y ajouter un salon de coiffure à côté. Ma mère, elle, elle dit que ce n'est pas vrai, que mon père raconte ça pour me pousser à bien apprendre. Je ne sais pas qui croire.



Salimata is 14. Despite a condition which forced her out of school, she was lucky enough to find an apprenticeship in a hair salon, where she can count on a very understanding manager. However, her story tells us how difficult it is for girls of her age to earn the consideration of adults.

I had to stop going to school in 4th grade because I have a condition. I faint a lot. Sometimes it's three times a day, sometimes more like five times a week... It's been like this since I was a baby. It's like I'm blown up like a balloon. I can feel I'm swelling, my eyes get bigger... People who don't know me sometimes think I'm just messing about. Teachers were sick of having to lift me back up or carry me to a bed. So when they realized my parents weren't doing anything to get me treated, they expelled me. At the beginning I liked going to school, but by the time I reached 4th grade, it was a real pain in the ass. When I got back up after fainting, they would send me home, even if the lesson wasn't over. I insisted to stay but they threw me out. In the end I wasn't sad too long when they expelled me, because shortly after that, an old friend of my father's offered me to work in her hair salon. And given she's a friend, we don't pay any apprenticeship fees.

My dad has a little shop where he sells a bit of everything. My mum sells vegetables on the market. I'm the eldest: I have two little brothers and one little sister. We also live with my two uncles (and their families) and with my father's sister, who's single. I'd rather live in my grandmother's neighborhood because I like animals and they have bulls there. They also have horses, and they have races every night. Our neighborhood has nothing special about it, but it's ok. I went to visit an uncle once: his neighborhood was so filthy that I couldn't eat a thing.

My employer is a sweet lady. She never insults me. Whenever I get something wrong, she sits down with me, she explains, she asks me to apologize and

that's it. She doesn't pay me, but when celebrations are coming up, she slips me 5,000 (7.5 euros). Sometimes when I do pedicures, she gives me 500 if I take good care of the client. I either use this money to buy perfume or I save it. If I want to save it, I give it to my mum and she uses it to buy me clothes. That how I got my 8th March *pagne* (*special pague women wear on International Women's Day*). My employer's sister is also very good to me: she gives me her old clothes that suit me well.

I'm lucky. I'm surrounded by good people. Some of my friends from the center are servants; it's really hard for them. Sometimes they get fired without warning. So whenever I hear a client say that she's looking for someone, I do my best to get my friends hired.

I get on well with my mum too. I can tell her anything, as long as there's nobody else around. When I had my first period, she bought me Vania pads and told me that from then on I had to save 500 francs (0.76 euro) every month to buy them. It's a way of teaching me how to save money. If I don't have enough, I can ask her. She puts the difference and says "Next month, you'll have to have the 500". I don't like buying the tampons. It's embarrassing. I always say I'm buying them for somebody else.

Since I started going to the center, my hygiene's changed. Before, when I had my period, I would change tampons in the morning, but I wouldn't shower. Now I always do. I used to not wash my clothes properly either. Since the facilitators have given us advice, I've set up a little rope at the back of the house so I can hang my panties to dry in the sun.

I'm learning so much there. I really like it. For instance I learned about the consequences of cutting. I won't have my daughters cut. I told my parents about it. Usually they never really listen to me but this time they did listen and they believed me because I told them I got that from a healthcare center. They'd heard about it but they hadn't really understood the whole problem.

Now I also know I have to be careful. There was a man who courted me. When cycling round on his mountain bike, he had noticed it was always me who opened the salon in the morning. One of my neighbors, who runs the stand next door, told me "Are you with this guy? Did you know he had a wife and two children?". Right after that, at the center, we had the talk about relationships between boys and girls. I told my boss about the guy. The next morning she opened the shop with me and scared him off by saying "Did you know the girl's father is a policeman?". The man stopped. It's better this way, because he could have got me pregnant and left. If he'd offered me a drink before we had the talk at the center, I would have said yes. And then after the restaurant he would have talked smoothly and maybe taken me to some dark corner and slept with me. Some girls in the neighborhood have gotten pregnant just like that, out of nowhere.

There's always some old nag to bitch about the girls. One of my aunts is like that. She sells vegetables in front of her house. Whenever she sits down to talk, it's always to bad-mouth. If a pregnant girl passes by, my aunt says "Well, you're in a rush, you! Not married yet and already pregnant! The man who did that to you is just trash!". Women are the worst when it comes to badmouthing.

Men are different. They complain about their girlfriends. They say "What does she think? That I can just pick up money on the ground?!". I'd like to marry someone nice, well-off and generous. So if one day you ask for money and he doesn't give you anything, you know that it's because he has none. You know he's not lying to you.

Pregnant girls, you got to leave them alone. It's their problem to deal with. In that kind of conversations, I never say a word. If I open my mouth in a women's

talk, my mum beats me. Even if I just say I agree. I'll have to wait until I turn 20 to participate in women's talks. But I can talk with my friends and at the center too. I like that. At first I used to go and just listen. I wouldn't say anything because I didn't know anything. Now I'm not embarrassed to talk anymore.

I'm going back to school through evening classes, so I might be lucky and get the certificate. I'd even like to complete high school. When people ask me about my level, it would be nice to tell them that I have the *baccalauréat* (*high school diploma*). I want to show people that I'm bright. My boss, she only passed the end-of-primary certificate, but she says she passed the *baccalauréat*. I want to be like her, to have a nicely put salon, with a TV... She's very popular round here. She's got male friends who come to the salon for tea or coffee before they go to work in the morning. Even people who don't know her have heard about her.

I still have hopes, because my father is building a house and he told me he would build a salon next to it. But my mum says it's not true, and that he's only saying that so I study hard. I don't know who to believe.

Sonangnon

Sonangnon, 15 ans, est originaire d'un village reculé du département de l'Ouémé, à la frontière du Nigéria. À moins de 8 ans, elle a été envoyée par ses parents comme petite bonne dans une famille de Cotonou. La traduction littérale de son prénom goun est « l'avenir sera meilleur ». Le choix de ce prénom et le fait que ses tuteurs ne soient pas plus riches que ses propres parents laissent supposer que les anciens la destinaient d'emblée à un avenir hors du village. La jeune fille espère que sa tutrice l'enverra en apprentissage, mais il est fort peu probable que cette dernière tienne sa promesse, car par son travail gratuit, Sonangnon contribue largement à faire vivre la famille.



Ma tutrice est très violente, elle me maltraite constamment, me frappe à coups de lanière, m'injurie et injurie mes parents. Elle me traite de voleuse et de menteuse dès qu'il manque quelque chose, me crie dessus à la moindre maladresse... Ça me stresse et me fait faire d'autres maladresses. On dirait que je suis la seule à ne pas bien faire les choses. Ses enfants, eux, ne me frappent pas, mais ils aiment m'humilier. Ils traitent mes parents de broussaillards, de va-nu-pieds.

Mon père a deux femmes. La première a neuf enfants et ma mère en a quatre. Nous sommes deux filles et deux garçons, je suis la seconde. Aucun d'entre nous n'est allé à l'école. Quelques unes de mes copines y allaient et je les enviais d'apprendre des choses que je n'apprendrai pas. Mais nous vivions dans un village reculé, et elles-mêmes ne fréquentaient pas l'école régulièrement. Avant d'être placée, j'allais aux champs avec mes parents. J'avais ma propre petite parcelle, ce qui me permettait de vendre une partie de ce que je récoltais. J'y mettais beaucoup de passion.

Je n'avais pas plus de huit ans quand mon père m'a dit qu'il allait m'emmener chez un de ses amis d'enfance, à Cotonou, pour servir de domestique. Je n'ai pas su ce dont ils avaient convenu. J'étais très triste, je ne voulais pas quitter ma maman mais je n'ai pas placé un mot. Comment s'opposer à la volonté de celui qui vous a mise au monde ? Mon père affirmait que Cotonou était une ville moderne qui allait me permettre d'émerger, de connaître un meilleur avenir, que ce serait la belle vie alors qu'ici personne ne pouvait évoluer. C'était une raison de plus pour ne pas protester.

Le premier jour a été une grande joie. Mes tuteurs avaient prévu à manger, ils avaient payé des boissons. Ils m'ont accueilli comme si j'étais leur propre fille. Les insultes et les coups sont venus après. Ma maman et ma grande sœur m'ont très vite manqué. La famille n'est pas plus riche que la mienne. Mon tuteur, ma tutrice, leurs cinq enfants, les cinq enfants de l'oncle maternel et moi-même vivons dans deux cases en claie (branchage). Au village, nos cases sont du même genre. Mon tuteur est conducteur

de taxi moteur et ma tutrice vend de la pâte, de la sauce... Leurs cinq enfants vont à l'école, les autres sont en apprentissage. Moi, j'ai un traitement à part : je suis la domestique.

Je passe la plupart du temps à la maison, à faire les tâches domestiques et à aider aux préparations que ma tutrice vend. Je ne sors que pour l'alphabétisation et les séances éducatives, ou pour faire les courses qu'on me commande. Les jeunes gens avec lesquels j'ai l'occasion de passer quelques moments sont les amis de la fille aînée de ma tutrice. Ils sont une petite bande à passer souvent à la maison. On discute, on blague, on pique des fous rires. Les filles me soutiennent, elles me disent que tout va finir par s'arranger. Il y a aussi un homme du voisinage à qui je peux me confier. Il est humble et très ouvert, il me donne beaucoup de conseils. Et puis je peux compter sur une amie de mon âge qui habite dans le quartier. Sa famille est riche. Elle me donne parfois un peu d'argent. C'est le seul argent dont je dispose. Je l'utilise pour acheter mes dessous, car ma tutrice nous a averti, sa fille et moi, que désormais elle ne prendrait plus ça en charge.

Quant aux garçons du quartier, ou ceux que l'on peut y croiser, je les évite. Dans la rue, ce n'est pas rare que je sois abordée par un garçon qui me demande de coucher avec lui. Comme je passe mon chemin en l'ignorant, je me fais traiter de villageoise. Un jour que j'allais acheter de la glace pour ma tutrice, le fils de la commerçante m'a dit de venir choisir moi-même dans le congélateur. Une fois que je suis entrée dans la maison, il a fermé la porte à clef, s'est défait de son pagne et m'a proposé de coucher avec lui. C'était la première fois que je voyais un homme nu. Mon cœur s'est mis à battre à toute vitesse. J'avais terriblement peur. Comme je refusais, il m'a attrapée violemment. Tandis que je

me débattais, il a fait tomber la clef. J'ai pu l'attraper et m'enfuir. De retour à la maison, je me suis confiée au grand frère de mon tuteur. Il m'a dit que ce sont des choses qui arrivent, que je devais être vigilante pour ne pas retomber dans ce type de piège. Je n'en ai parlé à personne d'autre, je ne voulais pas que ça s'ébruite.

Si je n'avais pas réussi à me sauver, j'y serais passé, et le gars aurait clamé partout qu'il m'avait eue. Il

l'aurait clamé sur mon passage. Il s'en serait vanté. Que tu acceptes ou qu'on te prenne de force, tu passes pour une fille facile. On peut te traiter de « violée-laissée ». C'est très fort dans le quartier. Les garçons aiment bien pointer une fille du doigt et demander à leur copain : « Tu la connais celle-là ? C'est la copine d'untel, mais moi aussi je l'ai eue ». Et de cette façon, ils glissent qu'elle passe d'un homme à un autre. Si on veut que ça change, c'est aux filles de ne pas tomber dans ce genre de piège. Tout commence par la jeune fille (lorsque Sonangon a raconté son agression, à aucun moment elle n'a prononcé le mot viol, ou tentative de viol. Quand nous lui avons demandé si elle connaissait le

terme pour décrire ce qui avait failli lui arriver, elle a répondu « coucher avec ». Nous lui avons alors demandé si elle savait ce que signifiait le mot « viol ». Elle l'a défini en ces termes : « C'est quand on attaque violemment une femme pour coucher avec elle », et après une légère pause, elle a ajouté : « Ce n'est que maintenant que je réalise que j'ai vécu une tentative de viol ». Sa remarque met également en lumière la force du stéréotype selon lequel les femmes et les jeunes filles sont les premières responsables du viol qu'elles ont subi).

L'année dernière, je suis retournée chez mes parents pour la fête de fin d'année. C'était la première fois que je revoyais ma mère. Je ne lui ai pas parlé

Je n'avais pas
plus de huit
ans quand mon
père m'a dit qu'il
allait m'emmener
chez un de ses
amis d'enfance
pour servir de
domestique.

de la dureté de ma tutrice. Je ne voulais pas l'embêter avec ça. Chacun son fardeau... Et puis j'avais peur qu'elle ne m'empêche de repartir à Cotonou. Quel avenir m'attend au village ? Depuis le plus bas âge, on nous jette au champ et il n'y a rien d'autre. Même si on peut tirer beaucoup d'argent du champ, même si mes parents sont plus riches que mes tuteurs, moi ce que je veux, c'est un métier. Ma fierté, ce serait d'être patronne d'un atelier, d'avoir des apprentis, de faire les cérémonies de libération en leur remettant le parchemin (*diplôme*). Ma patronne a promis qu'elle allait me mettre en apprentissage dans un salon de coiffure, qu'elle paierait les frais d'uniforme et les frais du rituel d'entrée. Ensuite, mon père devra payer les frais du contrat, ce qui est la plus lourde charge. Ça fait deux ans qu'elle me chante la même chanson. Je ne sais plus quoi en penser.

Je ne voudrais pas arriver en âge de me marier sans avoir un métier entre les mains. Je ne veux pas être une femme qui ne sait rien faire, une femme oisive à la charge de son mari. Dans l'idéal, j'aimerais me marier avec un homme à peine plus âgé que moi. Car quand une fille se marie avec un homme plus vieux, on la soupçonne de s'être mariée par intérêt, pour l'argent du monsieur. On est tout de suite confrontée aux qu'en dira-t-on.



Sonangnon is 15. She comes from a remote village located in the Ouémé department, near the Nigerian border. Before her eighth birthday, her parents sent her to Cotonou, to work as a little maid for a family they knew. Sonangnon means ‘who bears hope’ in Yoruba. The fact that she was given this name and that her tutors are not any wealthier than her parents suggests that, from the start, the village elders had planned her future far from the village. Sonangnon is hoping that her tutor will send her to apprenticeship. However, it is pretty unlikely that she will keep such a promise, for Sonangnon’s unpaid work largely contributes to supporting the family.

My tutor is very violent. She keeps abusing me. She hits me with a lash, she keeps insulting me and my parents. She says I’m a thief and a liar every time something goes missing, yells at me whenever I’m being clumsy... It stresses me out and makes me even clumsier. It’s like I’m the only one who makes mistakes. Her children don’t hit me, but they like humiliating me. They call my parents country bumpkins or tramps.

My father has two wives. His first wife has nine children and my mum has four – two girls and two boys. I am the second. None of us went to school. Some of my girlfriends used to go and I envied them for learning things I would never get to learn. But we lived in a remote village, and even these girls couldn’t attend on a regular basis. Before I was sent to Cotonou, I used to work in the fields with my parents. I had my own little plot and I could sell part of my harvest. I used to really put my heart into it.

I was barely 8 when my father told me he was taking me to Cotonou to work as a servant for an old friend of his. I was not told about the terms of the deal. I was very upset; I didn’t want to leave my mother. But I didn’t say a word. How can you act against the wishes of the person who gave life to you? My father said that Cotonou was a modern city where I would have opportunities and a better future, and that I would have a comfortable life no one could ever achieve in the village. That was one more reason why I didn’t protest.

The first day was a very happy day. My tutors had made food and paid for the drinks. They welcomed me as their own daughter. The insults and beatings didn’t come until after. I soon missed my mother and my older sister.

My tutor’s family is not any wealthier than my own. We all live together – my tutors, their five children, the five children of the maternal uncle and myself – in

two thatch huts, the same kind of huts we have back in the village. My tutor is a taxi-moto driver and his wife sells dough and sauces. Their five children go to school and the others (nephews) receive vocational training. Me, I'm treated differently: I'm the servant.

I spend most of my time at home doing chores or helping my tutor with the preparations she sells. I only get out to attend literacy lessons and educational sessions, or to run people's errands. The only young people I can spend some time with are friends of my tutors' eldest daughter. A bunch of them comes round quite often. We chat and joke and laugh around. The girls support me; they say everything is going to get better. There is also that man from the neighborhood. I can talk to him. He is very humble and open-minded; he gives me plenty of advice. And I can also count on a friend of mine who lives nearby. She is my age and her family is rich. Sometimes, she gives me some money. That's the only money I have. I use it to buy my underwear, because my tutor told me and her daughter that she would not pay for this anymore.

As for local boys, or the boys who hang around in the neighborhood, I just avoid them. When I walk on the street, boys often come up to me and ask me to sleep with them. I ignore them and keep walking, so they call me a villager. One day, as I was buying ice for my tutor, the ice-seller's son told me to pick the bag I wanted from the freezer. When I got into the house, he locked the door behind us, took off his pagne and offered me to sleep with him. I had never seen a naked man before. My heart started racing in my chest; I was terrified. When I refused, he took hold of me, very violently. As I was struggling, he dropped the key. I managed to grab it and ran away. When I got home, I told my tutor's brother about it. He said that these things happened and that I had to be careful not to fall in such a trap again in the future. I didn't tell anybody else. I didn't want the news to spread.

Had I not managed to run away, he would have had me, and told everyone about it. He would have bragged about it as I passed by. Whether you agree to have sex or you are forced to, people will say you are a slut. You can be called a 'violée-laissée' (*literally 'raped and left'*); that is very strong language

around here. Boys like to point at a girl and ask their friends "do you know that one? She is with xxx, but I had her too". That is their way of implying that you sleep with everybody. If we want things to change, it is for us girls to avoid these traps. It all hangs on our behavior. *(When Sonangon told us about her assault, she never pronounced the word 'rape' or 'attempted rape'. When we asked her if she knew the term used to describe what she had narrowly escaped, she said "to sleep with somebody". We then asked her if she knew what a rape was. She defined rape as '[the action of] violently attacking a woman to sleep with her'. After a short break, she said "I just realized that what I've been through was attempted rape". Her remark here also reflects the overwhelming stereotype under which women and girls are responsible for their rape.)* Last year, I went back to my parents' for the New Year's celebrations. I hadn't seen my mother since I was sent to Cotonou. I didn't tell her about how harsh my tutor is. I didn't want to bother her with my problems; we all have a cross to bear... Also, I didn't want her to make me stay. What future could I possibly have in the village? We're thrown in the fields from early childhood on, there's nothing else we can do. Even though you can make good money from the fields, and despite the fact that my family is actually richer than my tutor's, what I really want is to have a real job. I would be very proud if I could become a manager in a workshop, have apprentices, organize their graduation ceremony and give them their diploma. My tutor promised me she would sign me up for an apprenticeship in a hairdressing salon and that she would pay for my uniform and entry ritual fees. Then, my father would have to pay the contract fees, which are the most expensive part. She has been saying so for two years... Nothing happened. I don't know what to think of it anymore.

I wouldn't like to get married before I've learned a proper office. I don't want to be one of these women who can't do anything and completely depend on their husband. Ideally, I want to marry someone only slightly older than me, because when a girl marries a much older man, people suspect she married him for his money. You cannot avoid gossips.

Zeinabou

En dépit de l'absence de sa mère à ses côtés, Zeinabou semble bénéficier d'un bon soutien familial. Elle exprime simultanément un fort désir d'autonomie et la hantise de voir ses projets entravés. Hantise qui accroît sa défiance envers les hommes, y compris envers celui qu'elle désigne comme son petit ami.



Nous sommes huit enfants de la même mère. Après moi, je n'ai qu'un jeune frère. Les autres sont presque tous mariés. Mes marâtres ont cinq et neuf enfants. Je les évite parce qu'ils ne s'apprécient pas entre eux. Mon père, qui est décédé, avait quatre frères. Mes cousins sont donc nombreux aussi, et eux non plus ne s'entendent pas du tout. La maison où je vis est celle de la famille. Ce sont les hommes qui donnent l'argent pour la nourriture. Il y a un soudeur, un mécanicien, un menuisier et un qui va dans d'autres pays pour acheter des affaires qu'il vend ici. Il y a trois jeunes femmes mariées, mais je ne leur parle plus. Il y en a une avec laquelle je collaborais, mais j'ai arrêté parce qu'elle ne sait pas garder un secret. Si j'ai des problèmes et que je veux en parler, j'ai une grande sœur, une belle-sœur et un frère que j'aime beaucoup. Ma mère, elle vit en brousse.

Tous mes cousins disent me vouloir pour femme. Moi, je leur ai dit que je n'en accepterai aucun, pour ne pas causer de mésentente supplémentaire. Malgré ça, ils m'amènent des cadeaux... La première fois qu'on est venu me demander en mariage, je n'avais même pas de seins. J'ai dit à la personne que c'était un assassin. J'ai parlé à ses parents mais ils ne m'ont pas écoutée : ils sont allés voir ma grande sœur, ils ont amené la dot... J'ai fui dès le lendemain. Ils sont allés me chercher partout dans un autre quartier de Niamey mais sans me retrouver. Ensuite, ils sont revenus dans le mien, mais ils ne m'ont pas vue là non plus.

J'ai déjà eu presque dix propositions de mariage. Le dernier, c'est un garçon qui m'a vue à un baptême. Il a cherché ma maison et il a dit qu'il voulait m'épouser. Je lui ai répondu que je n'étais pas prête pour le mariage. Il refuse de me croire. Hier encore, il était

chez nous. J'ai refusé de sortir avec lui. Il me dit qu'il m'épousera que je le veuille ou non.

Un jour aussi, dans un centre de santé, un agent de santé m'a dit qu'il m'aimait et qu'il me voulait. Moi, je lui ai dit que je ne l'aimais pas, que je n'étais pas là pour ça mais pour me traiter. Il m'a demandé mon numéro, je lui ai répondu que je n'en avais pas. Puis il a approché son portable et j'ai vu qu'il avait mon numéro et ma photo. J'ai demandé à ma copine si c'était elle qui lui avait donné, elle a dit non. Il n'a pas pris les frais de visite et a payé les médicaments d'une ordonnance de 20 000 francs. Puis un jour, il est venu demander à un de mes oncles où j'habitais, et mon oncle lui a montré. Mon traitement n'était pas fini mais j'ai décidé de ne plus retourner là-bas.

Une fille de la maison m'a demandé si mon vagin était en or pour que tous les hommes qui me voient disent qu'ils m'aiment. Ses copines et elle disent que ma mère est allée voir des zimas (*marabouts*) pour me donner quelque chose qui envoûte les hommes. J'ai informé ma mère. Elle m'a dit de ne pas les écouter.

Dans le quartier, quand je passe devant les garçons, je ne vais pas au-delà des salutations. Parfois même, je ne les salue pas. C'est à cause des « on dit ». Parfois, un garçon va te dire qu'il t'aime et si tu lui réponds que tu ne l'aimes pas, il demandera qu'on soit amis. Moi, je refuse : je sais que c'est une stratégie.

Actuellement, j'ai un petit ami, mais on ne cause pas tous les jours ensemble. Dans tous les cas, si tu veux te marier, tu es obligée d'accepter de causer... C'est lui qui m'a acheté la machine à coudre. Je vis dans la même maison que sa grand-mère, c'est là qu'on s'est connus. Il m'a promis le mariage. C'est un transitaire (*personne qui achète des voitures au port de Cotonou pour les revendre à Niamey. Les transitaires ont la réputation d'avoir beaucoup d'argent*).

Des fois, on se dispute parce que je ne veux pas le voir tout le temps. Ça m'arrive de lui demander de

faire un mois sans venir, ce qui lui fait croire que je vois quelqu'un d'autre. Un jour, les gens de ma famille lui ont fait croire que j'avais été dotée et que j'allais me marier. Il en a pleuré. Il a fallu que son oncle intervienne pour nous demander de ne plus jouer à ça. Lorsqu'il me voit accompagnée de quelqu'un, il cherche à se battre avec lui et la nuit, il n'en dort pas. Il vient voir ma sœur pour lui demander ce qui se passe entre le gars et moi. Il est même allé voir ma belle-sœur pour lui demander de m'informer qu'il était prêt à faire tout ce que je veux pour que j'arrête de le faire souffrir.

Même quand il m'a acheté la machine, au début, je lui ai dit que je n'en voulais pas. Quand je vais chez lui, sa maman me donne de l'argent. C'est pour ça que je ne veux pas y aller. Il a dit qu'il allait m'ouvrir un atelier, je lui ai répondu que la machine suffisait. Je ne fais pas confiance aux garçons, même pas à celui-là. Parfois, je le provoque pour lui dire que j'ai entendu dire qu'il avait une copine dans le quartier. Il jure que c'est faux. Je ne supporterais pas qu'il me mente. Je l'ai prévenu : le jour

où il me mentira, ça sera la fin.

Moi, actuellement, mon objectif, c'est mon diplôme de couture. Si je me marie maintenant, je ne pourrai pas continuer l'apprentissage. Parce que même si, au début, il a l'intention de me laisser faire, les gens lui diront : « Mais comment tu fais pour laisser ta femme sortir comme ça ? Ce n'est pas un mariage ». Et il finira par céder. J'en ai vu plusieurs jeunes mariées comme ça, qui avaient payé pour l'apprentissage et qui ne pouvaient pas y aller.

Avec mon diplôme, je pourrai faire la couture même à la maison. C'est moi qui ai payé les frais d'inscription. J'ai payé 40 000 francs (62 euros). J'ai acheté les affaires pour le travail pour 22 000 francs (34 euros). Toutes les affaires du travail qu'on avait demandé d'acheter, je les ai achetées. Je voulais même acheter une moto d'occasion, mais l'argent du foyer (*groupement de femmes qui se rassemblent pour*

J'ai refusé de
sortir avec lui.
Il me dit qu'il
m'épousera que
je le veuille ou
non.

faire des causeries et, généralement, une tontine) n'est pas encore venu.

C'est parce que j'ai eu la chance d'avoir beaucoup de travail et donc beaucoup d'argent que j'ai pu payer l'inscription. En économisant, j'ai pu compter 50 000 francs dans ma main (75 euros). Le plus petit prix que je fais pour une couture, c'est 3 000 francs (4,5 euros). Si le client veut quelque chose avec une broderie, je peux lui prendre 20 000 ou 30 000 francs (30 ou 45 euros), alors que si la personne de la broderie est gentille, elle ne va pas te faire payer trop d'argent, peut-être seulement 10 000 francs (15 euros). Donc, je peux déposer des bénéfices. Je déposais l'argent à ma mère qui me disait de patienter. Et lorsque je ne pouvais pas le confier à ma mère, c'est à mon petit frère que je le déposais. Cet argent, je l'ai déposé jusqu'à ce que je sache quoi faire avec. C'est comme ça que je suis allée me renseigner pour les frais d'inscription. C'était la période du Ramadan. Avec l'argent qui restait, je mangeais, je me nourrissais avec ça. Je faisais tout ce qui me plaisait. Je ne disais pas à mon frère « je veux, donne moi », je ne demandais même pas 5 francs à la vieille. J'ai préparé à manger avec mon propre argent, jusqu'à la fin du Ramadan.

J'en étais même arrivée au stade où, quand les garçons venaient chez moi, je ne les regardais même pas, je ne causais même pas avec eux. Je me disais que les 1 000 francs qu'ils pouvaient donner, c'était rien par rapport à ce que je pouvais gagner moi. C'était arrivé au stade où les gens me demandaient si j'étais vraiment une femme pour ne plus du tout vouloir avoir affaire aux hommes. Mais moi, je préférais passer toute la journée à coudre. Donc la nuit, je n'avais vraiment pas de temps pour causer.

Je suis à l'atelier dès 7h ou 8h du matin et j'y reste au minimum jusque 14h, parfois 18h. C'est une bonne chose aussi d'avoir ma propre machine à la maison, parce que quand tu es avec un patron, il ne te laisse pas le temps de travailler pour toi-même. Mais si tu as ta propre machine, de temps en temps, tu peux prévenir que tu ne viendras pas et rester coudre chez toi. Il arrive que je fasse du travail sans être payée. C'est surtout du travail que me donnent les gens de la maison. C'est d'ailleurs pour ça que

les affaires ne marchent pas vraiment. Alors, ces derniers temps, je ne touche plus à ma machine à coudre. Ils sont tous fâchés contre moi mais je leur dis d'amener leurs coutures ailleurs, pour qu'ils apprennent à respecter ce que je fais pour eux. À l'atelier, c'est important de travailler. Si tu es là à ne rien faire ou si tu laisses les garçons venir causer avec toi, ton patron ne sera pas content et les gens parleront sur toi. Mais quand tu sais vivre, même après ton départ, ton patron ne t'oubliera pas.

Actuellement, ce que je regrette, c'est d'avoir quitté l'école en CM2. On m'avait envoyée à Tira, chez ma grande sœur (environ 160 km de Niamey). Un jour, on me disait d'aller à l'école, le lendemain de ne pas y aller. J'ai rapidement compris qu'ils n'allaient pas me laisser étudier. J'en parlais ce matin même à ma belle-sœur. Je lui disais que vraiment, l'école, j'aimerais y retourner...



Despite the absence of her mother, Zeinabou can apparently count on a supportive family. She expresses both a strong sense of independence and the obsessive fear to see her projects hindered. This fear increases her suspicion towards men, including towards the man she calls her boyfriend.

There are eight of us of the same mother. There's only a younger brother after me. Most of the others are married. One of my step-mothers has five children, the other has nine. But I don't hang out with them because they don't like each other. My father is dead. He had four brothers, so I have plenty of cousins too, but they don't get along either. I live in the family house. The men give us money for the food. One is a welder, one's a mechanic, one's a carpenter and the fourth one travels abroad to buy things he sells here. There are three married girls, but we're not talking anymore. I used to work with one, but I stopped because she can't keep a secret. If I have a problem, I can talk to my older sister, a sister-in-law and a brother I really like. My mother lives in the bush.

All my cousins say they want to marry me. I told them that I wouldn't marry any of them because I didn't want to add to the discord. But they still bring me presents... The first time someone proposed to me I didn't even have breasts yet. I told the man he was a murderer. I told my parents but they didn't care: they went to see my sister, they brought the dowry... I ran away the next morning. They searched for me everywhere in another neighborhood but they didn't find me. Then they came back to mine, but I wasn't there either.

I've already had like ten proposals. The last one was a boy who saw me at a christening. He found out where I live and said he wanted to marry me. I told him I wasn't ready to get married. He doesn't believe me. He was in our house just yesterday. I refused to go out with him. He told me he would marry

me, whether I liked it or not.

Once, I was in a healthcare center, and a staff member told me he loved me and wanted me. I told him I that didn't like him and that I hadn't come to the center to get a man but to get treated. He asked me for my number; I told him I didn't have one. Then he showed me his cell phone and I saw he had both my number and a photo of me. I asked my friend if she had given him my number. She said no. The man didn't charge me for clinic fees and paid for my medication – a 20,000 francs prescription. And then one day he came and asked my uncles where I lived. My uncle told him. My treatment wasn't over but I decided I wouldn't go back to the healthcare center.

A girl from my house asked me if my vagina was golden, for all the men to want me that bad. Her and her friends, they say my mother went to the zimas (*marabouts*) to get me something that would bewitch men. I told my mum. She told me to ignore them.

When I come across boys in the neighborhood, I stick to a plain 'hello'. Sometimes I don't even say anything. It's because of what they say. Sometimes, boys tell you they like you and if you don't say it back they ask if you can be just friends. But I always refuse, I know what they really have in mind.

Right now, I have a boyfriend. But we don't talk every day. You have to let them talk to you if you want to get married one day... He bought me the sewing machine. I live in the same house as his grandmother. That's where we met. He promised to marry me. He's a forwarder (*person who buys vehicles in Cotonou's port to sell them in Niamey. Forwarders are said to be very wealthy people*).

We sometimes argue because I don't want to see him all the time. I sometimes ask him not to come for a month, and he thinks I'm seeing someone else. Once, people in my family told him I had been endowed and was marrying someone else. He cried. His uncle had to come and ask us to quit making that kind of jokes. Whenever he sees me with some other boy, he wants to punch him, and he can't sleep at night. He goes to my sister and asks what's going on between me and the other guy. He even went up to my sister-in-law and asked her to tell me that he would do anything if I stopped torturing him.

When he bought me the sewing machine, I first refused it. When I go to his house, his mother gives me money. That's why I never want to go. He said he would buy a workshop for me, but I told him the machine was enough. I don't trust boys, not even this one. Sometimes I provoke him, I say I've heard that he was seeing someone else. He swears it's not true. I couldn't stand it if he lied to me. I warned him: the day he lies to me, it'll be over between us.

Right now, my objective is to pass my sewing degree. If I get married now, I know I'll have to quit the apprenticeship. Because even if he lets me carry on at first, people will tell him "How can you let you wife leave the house like that? This is not what married people do". And he'll wind up giving in. It's happened to several married girls I know. They paid for the apprenticeship and they can't go.

Once I have my degree, I can do some sewing at home. I paid the enrollment fees myself: 40,000 francs (62 euros). And I spent 22,000 francs (34 euros) on material too. I bought everything they asked us to. I even wanted to buy a second-hand motorbike, but the *foyandi* money (*group of women who get together to talk, with generally some kind of ton-tine agreement between them*) hasn't come yet.

I was lucky I got a lot of orders. I made good money, and I was able to afford the fees. I saved up and I had up to 50,000 francs (75 euros) in my hands once. I sew nothing for less than 3,000 francs (4.5 euros). If the client wants something embroidered, it goes up to 20,000 or 30,000 francs (30 to 40 euros), while if the embroideress is kind enough, she'll only charge me 10,000 francs (15 euros) for it. That's

how I made profits. The money I made I gave to my mother, who told me to be patient. When I couldn't give it to her I would ask my little brother to keep it for me. I didn't touch that money until I'd figured out what to do with it. That's when I decided to enroll. It was Ramadan. With the money I had left I bought enough food for myself. I could do what I pleased. I didn't have to ask my brother for anything, not even to ask the old lady for 5 francs! I ate on my own money until the end of Ramadan.

I had come to a stage where I wouldn't even look at the boys who came to my house, or talk to them. I kept thinking that the 1,000 francs they could offer me were nothing compared to what I could earn myself. People would ask me if I really was a woman, because I didn't want nothing to do with men. But I spent the whole day sewing, so when night came, I didn't have time to chat.

I arrive at the workshop at 7 or 8 every morning, and I never leave before 2 pm. Sometimes I even stay until 6pm. I'm glad I also have my own machine at home, because in a workshop, your employer doesn't always let you work for yourself. But when you have your own machine, sometimes you can stay off work and spend the day sewing at home. Sometimes, I work for free, mostly for people from the house. That's why business isn't going that well. So I haven't touched my machine in a while. They're all upset with me, but I tell them to find themselves another seamstress. That'll teach them to respect what I do for them. At the workshop, you got to work hard. If you sit there doing nothing or if you let boys come in for a chat, your employer won't be impressed and people will badmouth you, whereas when you have manners, your employer will remember you, even after you've left.

My biggest regret is to have left school in 5th grade. I'd been sent to live with my sister in Tira (*about 100 miles from Niamey*). They would send me to school one day, but keep me home the next. I soon realized that they wouldn't let me study. I was telling my sister-in-law about it this morning. I told her that I would really like to go back to school...

Remerciements

Nous remercions ici tout particulièrement l'ensemble des jeunes filles qui ont accepté de se raconter. Nous savons que cet exercice reste difficile et le fait qu'elles y soient parvenues est pour nous un marqueur majeur de l'impact des projets que nous menons et dans lesquels elles sont impliquées.

Nous remercions également toutes les personnes qui, sur le terrain, interviennent auprès de ces filles, et qui ont grandement facilité ce travail par leur disponibilité, leur enthousiasme et leur fine connaissance de l'environnement.

Les jeunes filles ont été interviewées dans le cadre de projets qui visent l'amélioration de la santé et du statut des filles (éducation sexuelle, alphabétisation, formation...). Ces derniers sont rendus possibles par les financements de bailleurs publics et de fondations, dont les principaux ont été, jusqu'à présent, l'Union Européenne et l'Agence Française de Développement.

Acknowledgments

We would like to warmly thank all the girls who agreed to tell their story. We know how hard it must have been, and the sheer fact that they did it is a major indicator of the success of the projects we carried out.

We also thank all the people who intervene on the ground, with the girls, and who made this publication possible, making themselves available, showing enthusiasm and proving to have a deep knowledge of the local context.

The girls were interviewed within the framework of projects which aim at improving girls' health and status (sexual education, alphabetization, training...), and that were funded by public donors and foundations (until now, the European Union and the French Development Agency).

Équilibres & Populations

Créée en 1993 par des médecins et des journalistes dans le contexte de la conférence internationale sur la population et le développement du Caire, Équilibres & Populations travaille à améliorer les conditions de vie et le statut des femmes, facteur essentiel d'un développement juste et durable.

En Afrique francophone subsaharienne, Équilibres & Populations a progressivement orienté une partie de son action au bénéfice des jeunes filles, notamment celles qui sont les moins prises en compte par les politiques ou les programmes existants.

Partant d'une expertise spécifique sur la santé et les droits sexuels et procréatifs, l'association a peu à peu développé un projet qui articule différents champs d'intervention (santé, éducation, économie) et qui intègre systématiquement une approche par le genre.

Pour mener sa mission en Afrique subsaharienne francophone, mais aussi en Europe et en Amérique du Nord, Équilibres & Populations travaille avec, entre autres :

- des organisations de la société civile avec lesquelles nous avons des liens de partenariat étroits ;
- des leaders traditionnels, des groupements de femmes et de jeunes ;
- des coalitions et des plateformes d'ONG ;
- des personnels sanitaires ;
- des experts techniques et administratifs ;
- des chercheurs ;
- des universitaires ;
- des journalistes ;
- des parlementaires ;
- des décideurs politiques ou administratifs.

Notre action se décline en trois volets complémentaires :

Impulser des dynamiques de changement social au plus près des populations, par la conception et la mise en œuvre de projets-pilotes en partenariat avec des acteurs locaux ;

Mobiliser les acteurs d'influence pour créer un environnement institutionnel et juridique plus favorable ;

Accompagner les partenaires au développement en développant leurs capacités.

Pour en savoir plus : www.equipop.org

Équilibres & Populations

Équilibres & Populations was created by a team of doctors and journalists in 1993, in the context of the then upcoming International Cairo Conference on Population and Development. Équilibres & Populations works towards the improvement of women's social status and living conditions, which are a crucial lever of fair and sustainable development.

In French-speaking Sub-Saharan Africa, part of our action has progressively shifted to focus on girls, and more specifically on these girls and young women whom existing policies and programmes do not manage to reach.

Building on our specific expertise on sexual and reproductive health and rights, we have progressively developed a broader project that involves various action fields (health, education, economy) and systematically includes a gender-based approach.

In order to carry out our mission in Frenchspeaking Sub-Saharan Africa, as well as in Europe and North America, we work with a number of actors, including:

- civil society organisations with which we maintain a close partnership bond;
- traditional leaders, women groups, youth clubs;
- NGO coalitions and platforms;
- health professionals;
- technical and administrative experts;
- researchers;
- academics;
- journalists;
- parliamentarians;
- political and administrative decision-makers.

Our action is threefold, and all three components are complementary:

sparkling social change dynamics at the very heart of the communities through creating and implementing pilot projects in collaboration with local partners;

mobilizing leaders to create a more favourable institutional and legal environment;

empowering development partners by strengthening their capacities.

More information: www.equipop.org

Équilibres & Populations

www.equipop.org

info@equipop.org

Siège

75, rue des Saints-Pères

75006 Paris - France

Tél : +33 (0)1 53 63 80 40

Fax : +33 (0)1 53 63 80 50

Bureau Afrique de l'Ouest

09 BP 903 Ouagadougou 09

Burkina Faso

Tél / Fax : +226 50 37 33 50

Angèle, Carine, Grace, Mazidath...
Elles sont jeunes, elles sont filles,
elles sont pauvres. Elles sont des
millions. Écoutez les paroles de
celles qui, trop souvent, sont sans
voix. Chacune d'elle parle pour
la première fois, levant le voile
sur ses blessures mais aussi sur
ses espoirs. Vous comprendrez
ainsi pourquoi on les surnomme
« les invisibles » ou « les laissées
pour compte ». Vous comprendrez
pourquoi il est temps d'agir.



Angèle, Carine, Grace, Mazidath...

They are young, they are girls,
they are poor. There are millions
just like them. Too often, their
voice is not heard at all. Read
their stories; they all speak for
the first time, lifting the veil on
their wounds, but also on their
hopes. You will understand why
they are called “invisible girls”
or “girls left behind”. You will
understand why it is time to act.

**EQUI
POP.
ORG**



Alliance Droits & Santé
Réseau d'ONG pour les femmes d'Afrique

